

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

PRÉCIPICES

SUIVI DE

REPRENDRE RACINE : VERS UNE ÉCOUTE GÉOPOÉTIQUE EN ÉCRITURE

MÉMOIRE

PRÉSENTÉ

COMME EXIGENCE PARTIELLE

DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR

ANTOINE DESJARDINS

OCTOBRE 2018

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL  
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.10-2015). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

## REMERCIEMENTS

Merci au Conseil de recherches en sciences humaines du Canada pour le précieux appui financier qui m'a été offert.

Merci à mes confrères et à mes consœurs de maîtrise. Ce fut un grand privilège de vous avoir rencontrés. Vos voix, vos présences m'ont accompagné plus que vous ne pourriez le croire tout au long de cette (tumultueuse) aventure.

Merci à Denise Brassard pour l'écoute (sans jeu de mots), la présence entière, la rigueur sans égale, la sensibilité et la grande générosité.

Merci à mes parents pour l'indéfectible soutien, la sagesse, les rires, les encouragements, les appels impromptus et les nouilles au jambon.

Merci à Gabrielle. Pour tout et pour le reste aussi. La patience, la confiance aveugle, les bons mots (ceux qui caressent, ceux qui soignent, ceux qui mettent le feu à la bonne place), les échanges, les silences, la douceur, la lumière et l'amour.

## TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ.....	iv
PRÉCIPICES.....	1
FINS DU MONDE .....	2
PARÉIDOLIE .....	17
À BOIRE DEBOUT .....	28
L'ENVERS .....	48
EXTINCTIONS .....	55
COUPLET .....	72
REPRENDRE RACINE.....	93
IMPASSES.....	94
LA GÉOPOÉTIQUE.....	103
L'ÉCOUTE .....	110
ÉCRIRE LA CRISE .....	123
BIBLIOGRAPHIE .....	142

## RÉSUMÉ

Le premier volet de ce mémoire, intitulé *Précipices*, est un recueil de six nouvelles réunies sous le thème de la crise écologique. Des plages de Cape Cod à la forêt boréale, en passant par la banlieue montréalaise et les côtes de la Gaspésie, le lecteur fera successivement la rencontre d'un préadolescent en quête de son identité, d'un veuf incapable de faire son deuil, d'un adolescent en phase terminale, d'un vieillard romantique, d'un enseignant en crise existentielle et d'un futur père angoissé. Coupe à blanc, érosion des berges, extinction des ormes, disparition de la baleine noire, exploitation minière sauvage : autour d'eux, les signes annonciateurs de la fin se multiplient, contaminent leur psyché, leur relation au monde et à l'avenir. Sur fond d'apocalypse environnementale, chaque personnage fera face, à sa manière, à une apocalypse intime, à un moment charnière bouleversant à jamais son existence.

*Reprendre racine*, le second volet de ce mémoire, explore l'idée d'une écoute géopoétique en écriture en tant que moyen pour l'écrivain de résister au nihilisme et de s'extraire d'une impasse existentielle en s'engageant dans la lutte environnementale. Dans le contexte de la crise écologique, la géopoétique s'offre comme une voie de refondation de la culture occidentale pouvant mener à l'émergence d'un rapport à la terre renouvelé, plus dense, plus sensible et plus intelligent. L'écoute, au-delà de son lien avec l'ouïe, se présente comme un état d'esprit tout en ouverture, en réceptivité, en vigilance et en sensibilité, en parfaite adéquation avec les visées de cette approche. Par l'implantation de l'écoute géopoétique dans sa démarche créatrice, l'écrivain voit se transformer son rapport au monde et, par le fait même, son écriture, soudain dotée d'un sens, d'une direction et d'une portée existentielle.

**Mots-clés** : Écriture, écoute, géopoétique, résistance, crise écologique, environnement

## PRÉCIPICES

Que ma fin soit la fin de tous et même la fin de tout et même la fin de la fin.  
Telle est, rhétorique parce que faite d'un arpentage de rythme et de nombre, folle parce que blessée par l'inimaginable, insensée comme le sujet en son réduit le plus intime, la profération exacerbée que l'on appelle apocalypse.<sup>1</sup>

Jean-Pierre Vidal

La fin ne vient pas d'ailleurs que de nous.  
Pas d'autre fin que la nôtre.  
Humanité. Rien d'un fait objectif.  
Cesser d'être humain, telle est la fin.<sup>2</sup>

Paul Chamberland

---

<sup>1</sup> Jean-Pierre Vidal, « "Moi seule en être cause..." ». Le sujet exacerbé et son désir d'apocalypse », *Protée*, vol. 27, n°3, 1999, p. 54.

<sup>2</sup> Paul Chamberland, *Une politique de la douleur. Pour résister à notre anéantissement*, Montréal, VLB, coll. « Le soi et l'autre », 2004, p. 25.

## FINS DU MONDE

Nous sommes pareils à des ensevelis après que la terre a tremblé.  
Nous tâchons à nous extraire de la ruine d'un siècle.  
Nous trébuchons parmi les piliers abattus de grandes espérances.<sup>3</sup>

Pierre Bergounioux, *La fin du monde en avançant*

La fin du monde, c'était quatre blocs de béton au bout d'un boulevard. Quatre blocs tout croches qui avaient l'air d'avoir été échappés et oubliés là. La rouille s'écoulait sur leurs parois depuis leur anse de fer et l'érosion les faisait lentement fendre et tomber en morceaux. De l'autre côté des blocs, il y avait un grand terrain vague, une sorte d'immense champ en friche, plein de bouteilles de bières, de planches de bois pourries, de débris de métal, de roche concassée et de chardons plus hauts que moi. Plus loin encore, aux confins de mon horizon d'enfant, il y avait un vieux boisé. Un restant de coupe à blanc qui me semblait bidimensionnel, sans profondeur. Les quatre blocs, ça a longtemps été le mur du décor, la limite de mon univers.

Quand on passait devant en allant marcher, ma mère me servait toujours le même speech. Il ne fallait jamais les dépasser. Jamais. On ne savait pas ce qu'on pouvait trouver dans le champ, dans le bois. On ne savait pas sur quel genre de monde on pouvait tomber. En disant ça, sa main moite resserrait son étreinte sur la mienne, sa peur se concentrait dans ses doigts, bouillonnait, traversait ma peau, me contaminait. Mon imagination s'emballait et quand on rebroussait chemin face au cul-de-sac, je ne voyais plus rien, trop occupé à reconstruire le boisé derrière mes paupières. J'en faisais un endroit lugubre, humide, où se terraient dans l'ombre des monstres difformes, des animaux sauvages et des humains abandonnés, vivant en marge de la société dans des abris de branchages et de feuilles mortes comme ceux que je construisais l'automne chez mon grand-père.

\*

---

<sup>3</sup> Pierre Bergounioux, *La fin du monde en avançant*, Saint-Clément, Fata Morgana, 2011, pp. 15-16.

En vieillissant, j'ai bien sûr compris que le bois n'était pas une forêt ensorcelée ou un repère de créatures étranges en quête de chair fraîche, mais ça ne changeait rien à la terreur que le lieu m'inspirait. J'évitais toute situation qui m'aurait obligé à m'y aventurer. Course de vélo, chasse aux insectes, partie de cachette ou de kick-la-cacane. Hors de question. Je trouvais toujours une excuse valable pour y échapper, allant jusqu'à m'inventer des punitions parentales cruelles, de fausses interdictions de sortie qui me permettaient de rester chez moi, en toute sécurité. Une fois, j'ai même passé une semaine terré dans mon sous-sol juste pour backer mes propres mensonges, sous le regard intrigué de ma mère, habituée à me voir disparaître avec mes amis tous les après-midis jusqu'à l'heure du souper.

Ma petite tactique a fonctionné longtemps. Jusqu'au printemps de ma cinquième année du primaire, quand mon ami Claudio m'a confronté devant tous mes chums de hockey balle. Je ne sais pas comment il a fait, mais en voyant son sourire moqueur, son regard de défi, j'ai vite compris qu'il avait percé mon secret. Il avait dû voir ma face changer de teinte, apercevoir la crainte dans mes yeux au moment où il avait proposé d'aller voir la cabane que son cousin avait construite en haut d'un arbre. Assis sur son nouveau vélo de montagne avec des gros chucks, ponctuant chaque mot d'un coup de menton levé au ciel, il m'a lancé que j'étais trop chicken pour aller dans le bois, que je chiais dans mes culottes à chaque fois qu'il en parlait. J'ai dit *De quoi tu parles, man ?* Il m'a répondu *Tu viens jamais !* J'ai fait *Pfff*. Il m'a lancé *Si t'es game, prouve-le*. Deux répliques cinglantes et c'en était fait de ma couverture.

Sans que je comprenne trop comment, une quinzaine de minutes plus tard, avec des sueurs froides qui me coulaient dans le bas du dos et un sourire de faux-brave-pas-chicken-pantoute accroché de peine et de misère au visage, je pédalais sur le grand boulevard. Vers la fin du monde. Terrifié, je me sentais mou comme de la guenille, mais j'ai réussi à enlever une de mes mains du guidon, pour me donner l'air cool. À l'approche du cul-de-sac, je me suis mis à rouler moins vite en regardant nonchalamment aux alentours, tactique subtile pour laisser passer les gars devant tout en ayant l'air relax. Je ne savais pas par où passer pour aller dans le bois et je ne voulais pas avoir l'air d'un newbie. Au bout de la route, Claudio et les autres ont sauté en bas de leur vélo pour contourner les blocs de ciment à pied, par un passage étroit, en tête d'épingle, impossible à emprunter en vélo. Malgré mon envie de fuir, je les ai suivis.

Le chemin, plein de traces de bottes et de pneus de bicycle, serpentait au milieu des mauvaises herbes, des roches, des flaques et des déchets. Des pneus éclatés, des boîtes de conserves brûlées, un soulier Converse noir encore attaché. À la lisière des grands arbres, on est passés à côté d'un arbuste mort aux branches sèches. Une petite couleuvre noire en est sortie en rampant dans le sable, juste à côté de mon pied. Je me suis mordu l'intérieur des joues et j'ai serré mes poignées hyper fort. Tellement que j'avais les paumes en feu, avec des motifs de losanges en caoutchouc imprimés en rouge à l'intérieur. Une couleuvre, noire en plus, m'apparaissait comme un signe, un mauvais présage.

À l'orée de la forêt, la terre était plus meuble, mais assez bien tapée pour ne pas qu'on s'y enfonce. Le sentier devenait plus large, moins rocailleux et les déchets se faisaient plus rares. C'était donc moins risqué de faire un flat. Claudio est remonté sur son vélo et s'est mis à pédaler en malade, sans m'attendre, suivi de près par les autres. J'ai fait de mon mieux pour les suivre entre les arbres, mais ils m'avaient pris par surprise. J'étais à la traine, loin derrière, craignais de me perdre, seul au milieu du bois. Le cœur me battait dans la gorge. Je me sentais en danger comme jamais auparavant. On roulait super vite, pas de casque, dans des sentiers sombres pleins de trous, de flaques de boue, de souches pourries et de grosses roches pointues. La chienne m'a pogné. Je pensais juste à rentrer chez moi, à retourner me cacher dans mon sous-sol. J'ai vraiment failli freiner, rebrousser chemin, les laisser faire leurs conneries sans moi, mais mon orgueil en a décidé autrement. J'ai serré les poings sur le guidon et j'ai pédalé aussi vite que je le pouvais pour essayer de rattraper mes amis, déterminé à défendre ma réputation.

Au bout de cinq minutes de trail, un peu essoufflés, on est arrivés à la fameuse cabane de son cousin, perchée sur les premières branches d'un grand arbre. En fait, ce n'était pas vraiment une cabane. Plutôt un tas de restes de construction amassés en tapon entre deux branches. Quelques morceaux de plywood pourris vissés par-dessus trois deux-par-quatre inégaux, eux-mêmes cloués au hasard autour du tronc. Deux des morceaux qui formaient la barrière étaient des restants de plinthes. On voyait encore les moulures gravées dedans.

Rien qu'à penser d'y monter, j'en avais le vertige, la nausée, le bout des doigts engourdis, mais Claudio ne m'a pas laissé le temps de réfléchir trop longtemps à la peur. Il s'est avancé, nous a expliqué comment faire pour monter sans se tuer. Son cousin était plus vieux, c'est pour

ça que la première planche était trop haute pour nous autres. Il fallait s'agripper à la deuxième planche avec ses mains, se donner un swing et sauter, comme pour monter sur le toit du module, au parc. Après ça, c'était moins pire. Il fallait juste faire attention au moment d'embarquer sur le plancher, rendu en haut. C'était pas super large et ça glissait, des fois, à cause de la poussière et du sable. Une fois ses explications terminées, Claudio s'est élancé. Il a fait ça vite, pour montrer à quel point ça lui faisait rien, lui, les hauteurs. Mes autres amis sont montés après lui, l'un après l'autre, pas mal moins vite, mais sans hésiter.

Je me suis retrouvé tout seul en bas, avec l'impression d'avoir les souliers enfoncés dans la boue. Paralysé devant la simili-échelle, je regardais la planche de plywood, loin au-dessus de ma tête, et les scénarios défilaient. Me fracturer le crâne. Me casser un bras en manquant une marche. Passer à travers le plancher pourri. Basculer par-dessus la rampe. Me planter un clou dans le pied. Tomber tête première, poussé par un de mes amis. Ça allait mal finir. J'allais être humilié, me casser la gueule, me vider de mon sang. Mourir. Oui, j'allais mourir. Ma tête m'implorait de partir en courant, mais quelque chose d'indéfinissable, une force en moi que je ne connaissais pas encore, me soufflait qu'il me fallait monter, que j'en étais capable. Avance-recule-avance-recule. Pendant ces dix secondes d'incertitude déchirante, mes amis me fixaient d'un regard espiègle, attendant de voir ce que j'allais faire, espérant sûrement que je me dégonfle ou que je me casse la gueule. J'entendais les insultes qu'ils m'infligeraient, les mêmes qu'ils lançaient chaque jour aux losers de ma classe pendant les matchs de ballon-chasseur. *Pissou. Tapette. Chochotte. Poule mouillée.* En dehors de ma tête, j'ai entendu Claudio crier :

- Enwèye esti ! Qu'est-ce t'attends ?

Je n'avais plus le choix, il fallait le faire maintenant ou j'allais en entendre parler toute ma vie. Ça m'a pris deux essais pour réussir à mettre mon pied sur la première planche, mais après, ça s'est fait tout seul. Exactement comme Claudio nous l'avait dit. J'ai retenu mon souffle, comme si j'allais faire une longueur de piscine sous l'eau, et j'ai grimpé sans réfléchir, trop concentré à ne pas crier de terreur ou fondre en larmes. En quelques secondes, je me suis retrouvé assis contre le tronc, les deux pieds suspendus au-dessus du vide, sans comprendre ce qui venait de m'arriver. Ça m'a aussi pris un certain moment avant de réaliser que j'avais une grosse écharde plantée dans la main. Une grosse éclisse de bois, enfoncée dans la partie

élastique de ma paume, entre mon pouce et mon index. Le bon côté, c'est qu'avec la douleur, je ne pensais pas à mon vertige. Sous l'effet de l'adrénaline et de l'orgueil, j'ai regardé mon écharde avec assez d'insistance pour que les autres la regardent eux aussi et qu'ils voient la goutte de sang perler dans ma main, avant de l'arracher d'un coup sec, de la lancer d'un air détaché et de cracher dans le vide. Tout ça sans dire un seul mot. J'avais appris ça dans les films d'action à TQS. Être un homme, ça voulait dire être tough, courageux, jamais chialer ni pleurer, rester cool même avec du sang qui coule, sacrer quand le timing est bon. Derrière mon air indifférent, je pensais à Bruce Willis en triomphant. *T'as vu ça, Clau ? Ça me fait rien, ton bois, ta trail, ta cabane.* Il ne disait pas un mot. Les autres non plus. Ils devaient être déçus que je n'aie pas fait un fou de moi. Ça leur aurait donné de quoi jaser dans la cour d'école, le lendemain. En fin de compte, on n'est pas restés assis dans la cabane bien longtemps. Elle était minuscule, le plancher tellement étroit et bancal que de se tenir debout sans tomber était presque impossible. J'ai compris, des années après, que son cousin ne montait sûrement jamais là, sauf pour fumer des battes en cachette ou pour faire son frais devant les ti-culs du quartier. Il n'y avait rien d'autre que ça à faire, là-dedans.

Sur le chemin du retour, c'est moi qui menais la charge. J'étais sur un nuage et je voulais que tout le monde le sache. Soudainement, la trail semblait douce en dessous de mes pneus et je me surprénais à contourner les pierres, les trous, les arbres à toute vitesse. L'air frais de la fin avril caressait mes cheveux, me faisait sentir léger. Arrivé au champ, sans hésiter, j'ai sauté en bas de mon vélo, puis j'ai remonté le sentier à pied en passant aux bons endroits, comme si j'avais fait ça toute ma vie.

Après, on a roulé sur le boulevard sans rien dire. À un certain point, les gars sont partis chacun de leur bord, et il restait juste Claudio. On habitait depuis toujours sur la même rue, à trente secondes de marche l'un de l'autre. On a roulé côte à côte jusque devant chez lui. Avant de rentrer dans son driveway, il m'a fait un signe de tête. Un signe qui voulait dire *Good job !*, mais surtout qu'il s'excusait. Je lui en ai fait un en retour, pour lui dire que je lui pardonnais, mais au fond de moi je murmurais *Va chier.*

À la maison, ma mère m'a demandé ce que j'avais, à sourire comme ça. J'ai dit *Rien, c'était cool, au parc.* Avec mon vélo, je n'avais pas le droit d'aller plus loin que ça. Au parc, au petit

module de bébés-lala dans un carré de sable, à côté de l'école. Impossible que je lui conte ma virée dans le bois sans que mère poule se déchaîne. Elle m'aurait tué une première fois si je lui avais dit que j'étais allé jusqu'au bout du boulevard. Une deuxième en apprenant que je m'étais aventuré de l'autre bord des blocs. Une troisième si j'avais osé lui annoncer que j'étais monté dans une cabane à quinze pieds dans les airs, toute croche et pleine de tétanos.

Une triple-mort, ça me semblait beaucoup trop cher payer pour une vérité si facile à cacher.

\*

Je me rendais maintenant presque chaque jour en cachette au boisé pour explorer des racoins inconnus, déterrer des artéfacts enfouis dans le champ, trouver de nouveaux arbres à escalader, de nouveaux insectes à capturer dans des bocaux, mais surtout, pour tester mes plus récentes idées de mauvais coups. J'avais découvert, le jour où j'étais monté dans la cabane, une envie nouvelle de danger, de risques. Je voulais m'endurcir, repousser les limites, que je découvrais maintenant partout autour de moi et que je vivais pour la première fois comme une oppression. Toutes me semblaient absurdes, inventées par les adultes pour empêcher les enfants d'avoir du fun. Au bout de quelques semaines, mes anciens amis, même Claudio, ne me suivaient plus dans le bois. Ils trouvaient que j'avais changé. Avec raison.

Je me tenais maintenant avec deux nouveaux gars, Didier et Olivier, les deux pires pestes de mon année. Nos jeux n'en étaient pas vraiment, viraient chaque fois en batailles de coqs cherchant à faire un statement, à prouver aux autres, aussi bien qu'à nous-mêmes, qu'on n'en avait rien à foutre. On se prenait au sérieux, les trois ensemble. On se contait que rien ne pouvait nous atteindre. On envoyait chier le monde à tours de bras. On sacrait et on crachait comme des bons. La forêt, c'était notre quartier général, le laboratoire de mon nouveau moi : un rebelle de sous-ligue de garage, bâti de toutes pièces selon les clichés d'adolescents cools en coats de cuir. Je n'étais pas trop mauvais acteur, je pense. En tout cas, je donnais le change, parce que mes nouveaux amis ont vite oublié le garçon timide qui avait encore peur de son ombre quelques mois plus tôt.

Après m'avoir terrorisé pendant une décennie, le boisé m'apparaissait soudain comme un formidable champ d'expérimentations. Je crois ne m'être jamais senti aussi insouciant, aussi

vivant qu'à cette époque-là. Derrière les blocs, j'ai découvert le plaisir, le rush d'adrénaline de la transgression. Les premiers temps, c'étaient les concours de sonne-décriesse. Les maisons bâties près du cul-de-sac étaient idéales pour ça. Le défi, c'était de sonner au plus grand nombre de portes possible avant de courir se cacher dans le champ. Mon record personnel, c'est cinq. Ça s'est arrêté là parce que le jour où je l'ai accompli, le monsieur de la quatrième maison, écœuré de notre petit manège quotidien, a mis son pied à terre. Quelques secondes après que j'aie sonné chez lui, il est sorti, m'a vu descendre les marches de son voisin et courir vers le champ. On était couchés à plat ventre dans les hautes herbes, avec Didier, quand on l'a vu contourner le premier bloc. Le monsieur était un peu vieux, mais très bâti, avec des gros bras bronzés. Il avait vraiment l'air en maudit. J'étais sûr qu'il allait nous courir après pour nous sacrer une volée. Au lieu de ça, il est allé droit vers nos deux vélos, les a ramassés, avant de repartir avec. Après quinze minutes de conciliabule en mode panique, Didier et moi on s'est résolu à sortir de notre cachette pour voir ce qu'il en avait fait. Nos deux bécanes pleines de bouette étaient bien alignées, tout au bout de son entrée, près de la porte de garage. Assis juste à côté dans une chaise de patio, il attendait patiemment qu'on vienne les chercher. Je me souviens encore de la peur, de la honte, surtout, quand je me suis avancé, la tête basse, pour chercher mon bicycle. Le pire, c'est qu'il n'a rien dit. Il buvait une Bleue Dry en silence, les yeux malins, savourant chaque seconde de notre humiliation, de nos yeux larmoyants.

Cet épisode-là nous a calmés un certain temps, mais ne nous a pas arrêtés. Au contraire. Les sonne-décriesse, c'était rendu plate. Trop facile. Il nous fallait quelque chose de plus fort. On s'est mis à enchaîner les plans douteux. Mettre des objets en feu avec du gaz à briquet. Faire exploser des cannes d'aérosol. Construire une bombe avec du chlore et du lait, comme nous avait montré Costa, un Grec de treize ans qui restait au bout de ma rue. Une fois, on a frôlé la catastrophe. C'était par accident, à cause d'un gros pétard à mèche volé aux parents d'Olivier. Un modèle qui avait l'air vraiment hot, qu'on n'avait jamais vu avant. On pensait qu'il allait exploser d'une shot dans un gros POW, faire de la boucane ou pitcher des flammèches de couleurs dans les airs, comme d'habitude. Non. Une fois allumé, il s'est transformé en une fusée qui a basculé sur le côté au lieu de s'envoler, avant de projeter un jet de feu continu pendant quasiment une minute. Une éternité. Par chance, on a été capables d'éteindre le feu qui avait pris dans des grands fouets secs en garochant du sable dessus par

grosses poignées et en sautant à pieds joints sur les braises pour l'achever. Mes Adidas blancs n'ont jamais été les mêmes après ce jour-là. Ma mère pensait que c'était à cause du soccer, du carré de sable au parc ou de la cour de récréation poussiéreuse ; je ne me souviens plus trop de ce que j'avais inventé. De toute façon, ça ne changeait rien. Avec mes deux jeunes sœurs sur les bras, elle n'avait vraiment pas le temps de me courir après ou de vérifier ce que je faisais réellement de mes après-midis. Je réalisais peu à peu que j'étais plus libre, beaucoup plus libre que je ne le pensais, que mes actes demeureraient impunis tant et aussi longtemps que je me la fermerais et que je rentrerais à l'heure pour souper.

L'été et l'automne de mes onze ans, je les ai passés dans le bois à découvrir un univers, une part de moi jusque-là insoupçonnés. Les quatre blocs n'étaient plus la fin du monde, mais son recommencement.

\*

L'hiver est arrivé rapidement. À cette saison-là, le boisé, c'était impensable. Trop loin sans mon vélo, rangé pour l'hiver dans le grenier, le cul-de-sac était en plus l'endroit idéal pour décharger la neige en période de tempêtes, et devenait difficile d'accès pendant des mois. Didier, qui depuis l'été était devenu mon meilleur ami, disait que même une fois passé la butte, les sentiers étaient impraticables, que c'était dur d'avancer, avec toute la neige accumulée dans le champ. Il y était allé une fois, un an plus tôt, pour promener son chien avec son père.

- Tu fais rien qu'geler comme un piquet. Y'a rien à crisser là l'hiver, man.

Alors, une fois la première bordée de neige tombée, au lieu d'aller foutre le bordel au bout du boulevard comme on l'avait fait tout l'été, j'ai retrouvé Claudio et mes autres voisins. Comme si on n'avait jamais été en froid, comme si on ne s'était jamais perdus de vue, on a recommencé à jouer au hockey dans la rue tous les soirs après l'école, comme on le faisait depuis toujours. La routine reprenait lentement son cours. Avec pour seules différences que les gars me respectaient pas mal plus qu'avant, avec mon nouvel aura de badass, et que Didier et Olivier venaient de temps en temps nous rejoindre pour une ou deux games. Jamais plus. Ils se tannaient vite. C'est vrai que c'était vraiment pas aussi hot que les courses de vélo dans la boue, les feux, les pétards et les expériences au chlore, mais pour les calmer, je leur disais tout le

temps que le champ, le bois, on les aurait tout l'été. Rien ne pressait. En attendant, quand ils voulaient plus jouer, ils se désennuyaient en slappant des balles de tennis sur les voitures qui passaient ou sur celles qui étaient stationnées dans la rue. Devant le regard outré de nos voisins, qui écartaient leurs stores de salon pour nous épier et rapporter nos faits et gestes à nos parents, ils se confondaient en excuses, prenaient un air faussement coupable en levant les bras au ciel.

- C't'un accident, madame.

- Je m'essscuuuuuse.

On était tous crampés. Sauf quand l'auto qui tournait le coin était celle de nos parents.

\*

Au printemps, dès que le soleil est sorti et que la neige s'est mise à fondre, j'ai commencé à harceler ma mère pour qu'elle accepte de sortir mon vélo du grenier, au-dessus du garage, accessible seulement avec une échelle. Moi, je voulais faire du vélo *tout de suite* et elle, elle voulait que j'attende que les routes, et surtout la piste cyclable, encore couverte de glace, soient plus sécuritaires. *Enfant chigneux contre mère poule, 6<sup>ème</sup> round*. La dispute printanière à propos de mon vélo était une tradition de lutte mère-fils. Cette année-là, je me souviens qu'elle a refusé pendant plus d'une semaine pour me punir du ton arrogant que je prenais pour m'obstiner, avant de céder, à bout de nerfs, devant mes assauts répétés. L'après-midi où, en rentrant de l'école, j'ai vu mon vélo dans l'entrée de garage, je suis tout de suite allé rejoindre Claudio, qui avait sorti le sien de son sous-sol au moins dix jours plus tôt. Depuis le temps qu'on attendait de pouvoir retourner dans la cabane de son cousin, on n'a pas eu à se parler. On s'est lancés vers le boulevard en pédalant comme des fous.

Je me rappellerai toujours de ce moment-là. Claudio qui freine d'un coup sec. Ses pneus qui crissent. Leur trace circulaire dans la poussière. L'absence de blocs. Le son de l'alarme de recul d'un camion à plate-forme gigantesque. Le bruit métallique des pierres déchargées dans un camion-benne. Le haut-le-cœur qui m'a pris à la gorge en voyant les travailleurs avec leurs dossards, la machinerie lourde. La plaine de boue et de garnotte. Les tranchées profondes, creusées par des pneus de tracteurs. Les troncs d'arbres déplumés, empilés au début du chemin comme une corde de bois géante. Claudio qui crie *Fuck off! Y a plus rien à faire icitte!* en me

regardant avec insistance. Moi qui respire à peine, qui ne bouge pas d'un poil, planté là en silence, un trou dans le ventre, avec l'impression qu'on venait de me piétiner le corps, de le broyer sous les chenillettes des pelles-mécaniques jaunes-oranges.

Je suis rentré chez moi en pédalant mollement, sonné, la tête et le cœur vides. Je n'ai pas voulu jouer au hockey. À rien d'autre non plus.

\*

Rien pour calmer ma peine, ma rage, ma mère m'a appris le soir même, au dîner, que le champ et la forêt avaient été rasés sans autorisation par un promoteur immobilier un peu louche. Il était soupçonné d'avoir été poussé à agir par le maire, un petit gros à la face rouge qui venait cogner aux portes de temps en temps, serrer des mains avec ses gants de cuir et son sourire de deux faces. Le projet de faire du boisé un espace protégé se préparait depuis un an, et il voulait à tout prix éviter que ça se concrétise. Le parc aurait bloqué un nouveau développement domiciliaire qui rapporterait pas mal plus d'argent à la ville. À lui aussi, comme on l'apprendrait des années plus tard, surpris au moment de son arrestation à flusher des billets dans la toilette. Les premiers travaux au bout du boulevard avaient été déclenchés de nuit, la veille, pour que personne ne puisse s'interposer à temps. Le lendemain, à l'hôtel de ville, l'administration faisait semblant d'être profondément surprise et consternée, prétendait ne pas comprendre ce qui avait bien pu se passer. Devant l'indignation des résidents du quartier, le maire affirmait que, puisque l'on ne pouvait effacer cette « regrettable erreur », il valait mieux aller de l'avant avec le projet. Une stratégie déloyale, frôlant l'illégalité, mais efficace. Le champ, la forêt et la trail de bicycle céderaient la place à un nouveau quartier luxueux. En mâchant mes brocolis longtemps jusqu'à ce qu'ils ne goûtent plus rien, je me rappelle avoir pensé aux blocs disparus, au nouveau visage de la fin du monde.

\*

À partir de ce jour-là, je n'ai plus rien voulu savoir du hockey. Ça a marqué pour de bon la fin de ma longue amitié avec les gars de ma rue.

L'été de mes douze ans devait être le deuxième de l'ère du boisé. Il est devenu celui du chantier. Nous n'avions peut-être plus de trail où faire du vélo, plus de champ où nous cacher, d'arbres à escalader, d'insectes à capturer, d'herbes à faire brûler, mais une chose, plutôt que de disparaître, s'était multipliée. Les cabanes. Encore en état de construction, des dizaines et des dizaines de maisons, souvent vides entre les rondes de travaux, parfaites pour des enfants en quête de plans douteux. Didier habitait à deux coins de rues de l'ancien cul-de-sac. On laissait nos vélos dans sa cour et on se rendait au champ de bouette à pied, question de ne pas se faire spotter trop facilement. Les premières fois, on s'est fait revirer assez vite, mais après une série d'échecs, on a développé des tactiques. On se cachait derrière les camions stationnés, les tas de grosses roches excavées ou les palettes de deux-par-quatre empilés. À partir de là, on faisait du repérage. On restait là longtemps à observer, à identifier les endroits où les ouvriers travaillaient et circulaient, avant d'essayer quoi que ce soit. Une fois le plan de match bien établi, le but du jeu, c'était de rentrer dans le plus grand nombre de maisons possible avant de se faire sacrer dehors du chantier. Une fois à l'intérieur des cabanes vides, on avait de la place en masse pour courir et niaiser sans avoir peur que le plancher s'effondre sous nos pieds. On était loin, très loin de la cabane pourrie du cousin de Claudio.

Quand les autres gars de sixième année posaient des questions, impressionnés par nos aventures au chantier, Didier disait toujours que c'était juste pour le thrill. Je ne le corrigeais pas parce que sa réponse sonnait cool, mais dans mon cas, c'était aussi une histoire de vengeance. Le bois, c'était notre bulle de liberté, notre île hors de la vie plate et ordinaire. Bientôt, quand les maisons seraient habitées, on perdrait à jamais notre plus beau terrain de jeu. On devrait retourner s'emmerder au parc avec les bébés de la garderie et les potteux du secondaire autour des tables à pique-nique. Tout ça à cause du nouveau quartier de riches et de ses baraques illégales. Chaque fois que j'y pensais, je devenais enragé. Sanguinaire et sans pitié, je rêvais que le maire soit ligoté, attaché tout nu à un lampadaire et lapidé, pendu par les couilles ou écorché vif. Je voulais qu'on en fasse un exemple, qu'on le saigne, mais je savais bien que ça ne se passerait pas comme ça, qu'il ne paierait jamais la note. Alors, à défaut de voir le maire être lynché publiquement, je voulais que quelqu'un, n'importe qui, paie pour son crime.

\*

Je ne sais plus trop quand ni comment, mais à un certain moment au cours de l'été, on s'est rendu compte que vers quatre heures et demie la majorité des ouvriers finissaient leur quart de travail et partaient pour la maison. À partir de cette heure-là, il n'y avait donc presque plus personne sur le chantier, qui ressemblait soudainement à un désert étrange, à une ville fantôme, neuve mais inquiétante. Je n'ai jamais trop compris par quel genre de négligence c'était possible, mais on pouvait carrément se promener au milieu de la rue, sans même se cacher, et choisir au hasard quelle serait notre prochaine cabane. On aurait dit que personne ne craignait d'intrusion ni ne voyait le danger de laisser de grands cratères cimentés sans surveillance à quelques centaines de mètres d'un quartier rempli d'enfants. Ils devaient se dire *Qui est-ce qui voudrait entrer dans une carcasse de maison vide, sans rien d'intéressant à voler ?* Ils auraient dû savoir que la réponse, c'était nous. On pouvait donc rentrer et sortir des maisons en construction librement. Toutes les dix minutes, on en explorait une nouvelle. Pour se crinquer, on se racontait que telle maison était clairement plus haute que celle d'avant, alors que, comme on le réaliserait à la fin des travaux, elles étaient pratiquement toutes du même modèle.

Les maisons à deux étages sans escalier étaient nos préférées. On pouvait y faire de l'escalade gratuitement en s'accrochant aux poutres des murs et, une fois en haut, on trouvait presque chaque fois des outils ou des matériaux, laissés là par des ouvriers qui n'avaient pas envie de les ramasser et qui devaient penser que, sans échelle, personne ne monterait à l'étage. Quand on a remarqué ça, on s'est mis à ratisser les deuxièmes étages de chaque maison en quête de nouveaux trésors. Pas pour les voler. Juste pour faire des saloperies avec. On garochait des pots de clous dans les flaques de boue. On cachait les tapes à mesurer dans des endroits impossibles d'accès. On utilisait des madriers pour catapulter des objets légers par les fenêtres ou par-dessus les murs dans les maisons encore sans toit. Une fois, Didier a planté la poignée d'un tournevis égaré dans le ciment frais. Quand il a eu fini de pousser, il n'y avait plus que l'embout étoilé qui dépassait. Un autre soir, on a cloué le bout d'un gros rouleau de toile noire au plancher du deuxième étage avant de le botter dans le trou de la cage d'escalier. Il s'est déroulé jusqu'au sous-sol avant de poursuivre sa course contre un mur. On a ri tellement fort, tellement longtemps que j'en avais mal aux côtes. Olivier avait volé un briquet à son père, un

Zippo argent avec le lapin Playboy gravé dessus. Souvent, on fixait sa flamme en se racontant qu'on allait mettre le feu dans un tas de laine minérale avant de s'enfuir à vélo.

\*

Quand les travaux ont été plus avancés, vers la moitié de l'été, le jeu a changé. Le but, c'était d'entrer par effraction dans les maisons finies. Celles avec des vraies portes, barrées à clé, des fenêtres, un toit de bardeau et du revêtement extérieur. On se glissait par les fenêtres de sous-sol, très souvent débarrées, et on s'amusait à courir partout dans la maison, à pisser dans le bain, à se pitcher de l'eau avec les espèces de tuyaux-fusils faits pour rincer la vaisselle. On sortait de là en courant, euphoriques, galvanisés. Ça, c'était le thrill qu'on attendait.

Malheureusement, ou heureusement, peut-être, cette phase-là n'a pas duré. Une semaine ou deux, jusqu'au début du mois d'août. Un après-midi, un monsieur, un promoteur, un agent immobilier ou le futur propriétaire, je ne l'ai jamais su, est entré dans la maison modèle où on était en train de jouer à la cachette. Je me rappelle avoir senti mes jambes ramollir, mes genoux flancher, mon cœur s'affoler, mes poumons se vider d'un coup sec quand je l'ai vu ouvrir la porte et s'arrêter d'un coup sec, en haut de l'escalier du sous-sol. Son visage déformé par la colère quand il nous a surpris en train de nous chamailler pour savoir à qui c'était le tour de compter. C'est la plus violente engueulade que j'ai reçue. En descendant les marches, il nous a hurlé dessus, nous a traités de p'tits sacraments, de bums, de pourris, de rats, de mangeux de marde, de toutes sortes d'autres affaires entrecoupées de sacres. Ça a duré au moins une minute. Une éternité. Aucun de nous trois n'arrivait à parler. Je ne sais pas pour les deux autres, mais moi, c'est à peine si je respirais, de peur de me mettre à pleurer ou de me pisser dessus.

- Bougez pas, mes estis.

La police est débarquée quelques minutes après l'appel du monsieur en faisant sonner la sirène deux fois au moment de s'engager dans l'entrée. Deux gars hyper jeunes, fraîchement sortis de Nicolet, se sont pointés d'une démarche confiante, ont demandé au monsieur, devant nous, toujours pétrifiés au fond du sous-sol, de répéter ce qui était arrivé. Après, ils nous ont demandé de sortir calmement de la maison et de nous asseoir en ligne devant eux sur le trottoir. Pour nous « interroger », mais surtout pour nous donner une bonne frousse. Ils nous ont

demandé nos noms, nos adresses, nos numéros de téléphone et nous ont énuméré les conséquences que pourrait entraîner une telle infraction. Ils ont parlé de maison de jeunes, de travail communautaire, de prison quand on serait plus vieux.

Après nous avoir sermonnés bien comme il faut, les policiers nous ont fait asseoir tous les trois sur la banquette arrière de la voiture, nous ont ordonné de garder le silence et nous ont ramenés chacun chez nous, à tour de rôle, sous le regard horrifié de nos parents. Je dis de *nos parents* parce c'est moi le dernier à avoir été reconduit. La bonne nouvelle, avait dit l'un des deux policiers à ma mère, c'est que j'obtenais un passe-droit, m'en tirais cette fois avec un simple avertissement. Aucun casier judiciaire, aucune note au dossier. Même pas de contravention.

Sauf qu'en fin de compte, il y en avait une, amende. Elle est arrivée une fois la porte refermée. Ma mère était beaucoup plus calme que je l'aurais imaginé. C'est justement ça qui me terrorisait. Assise à la table de la cuisine, elle me dévisageait avec une attention si puissante qu'elle en devenait presque mesquine. Son regard me sondait, me transperçait littéralement. Pendant qu'elle évaluait ses munitions, soupesant les différentes façons dont elle pourrait me faire regretter la stupidité de mes actes, je sentais mes jambes ramollir, mes pieds s'enfoncer lentement dans le plancher. Avant même qu'elle ouvre la bouche, je savais qu'elle se montrerait sans pitié.

Après le souper, le verdict est tombé. Privé de vélo jusqu'à l'été suivant. Privé de sorties, de télévision et de jeux vidéo pour deux mois, ce qui sonnait à mes oreilles comme pour toujours. Et ça, c'était sans compter l'uppercut final : interdiction permanente de revoir Olivier ou Didier. Ma mère allait contacter leurs parents et leur demander de l'appeler immédiatement s'ils me revoyaient à moins de cinquante mètres de chez eux.

\*

Un mois plus tard, on est entrés au secondaire, chacun de notre côté. Didier s'en est allé à la polyvalente de quartier, Olivier au programme international, et moi dans un collège privé de banlieue, à trente minutes d'autobus de chez mes parents. À ce jour, quinze ans après notre balade en voiture de police, je ne les ai jamais revus. Ni l'un ni l'autre. J'ai aussi perdu de vue

ma gang du hockey balle, dispersée dans différentes écoles de la rive-nord. J'ai croisé Claudio plusieurs fois au fil des ans, mais depuis que je l'avais abandonné pour Didier et Olivier, on ne s'adressait plus la parole. On s'envoyait quand même la main, des fois, en levant le menton pour dire *Hey man!*, mais ça s'arrêtait là. Je ne suis plus jamais retourné sur le chantier et, une fois les travaux terminés, j'évitais le nouveau quartier comme la peste. Il me semblait exister seulement pour me rappeler que tout se termine, que tout ne change que pour le pire.

Les rares fois où je prenais l'autobus de la ville, qui le traversait en son centre, je les apercevais encore. Les cicatrices. Elles étaient toujours aussi vives en ma mémoire, ne s'étaient jamais entièrement effacées. La boue, les flaques, les tas de pierres, les déchets délavés, le Converse noir et les pneus crevés, les arbres décapités, les outils oubliés, les couleuvres desséchées au soleil, les rouleaux de toile, les arbustes enflammés, les herbes broyées par les vélos, les marmottes coulées dans le ciment : sous l'asphalte, le pavé uni et les pelouses. Tout était encore là. Si ça me donnait chaque fois une vague nausée, je me disais qu'au moins, on avait déjà ri, désobéi, vécu, là-bas. Ça me donnait de quoi répondre, quelques munitions de fortune. Jusqu'à ce que l'autobus traverse la barrière invisible des quatre blocs disparus pour me ramener chez moi, je m'en donnais à cœur joie. Le front appuyé contre la fenêtre, conjurant le mauvais sort, je crachais mon fiel en silence.

*J'ai essuyé mes souliers plein de bouette dans ton bain. Olivier a pissé dans ton sous-sol à partir du deuxième étage. Didier a craché sur ton comptoir de cuisine. C'est moi qui ai grafigné ton plancher neuf avec un clou. Pas mal sûr qu'il y a un tape à mesurer caché quelque part dans ton plafond. Le nom d'Olivier est gravé sur une poutre derrière ta porte d'entrée. C'était ma main dans le ciment de ton entrée de garage. T'as beau être bien habillé, je le sais que c'est lette chez vous.*

On se console comme on peut.

## PARÉIDOLIE

On appelle paréidolie la tendance instinctive à trouver des formes familières dans des images désordonnées. Dans les nuages, dans les constellations, ou même dans les flocons d'avoine qui flottent dans une tasse de lait.

Donato Carrisi, *Le chuchoteur*.

Le golfe se déroba à mon regard, avalé par la brume, alors que je roulais à tombeau ouvert au bord des falaises de Gaspésie, espérant que la vitesse m'anesthésie, qu'elle permette à mes mains, à mon cœur, à ma tête de ne pas céder, de résister à l'onde de choc de cet appel, au sortir de la douche. Pieds nus sur la céramique gelée de la salle de bain, rasoir électrique à la main, le côté gauche de mon visage encore imprégné de la chaleur de mon oreiller, j'étais loin de me douter que ce matin-là serait l'origine du néant.

Conduisant presque inconsciemment, je repensais à la femme du téléphone. Au ton feutré de sa voix, je l'imaginai âgée, délicate mais tenace, forte pour deux, le teint rosé, vêtue d'une chemise blanche légère, les lèvres fines, légèrement crispées par l'appréhension, ses yeux bruns clairs fixés sur un objet du quotidien, un aiguiseur par exemple, n'importe quel objet solide qui lui permette de s'accrocher avant de laisser tomber des mots qui emportent tout sur leur passage. Plus je me rappelais sa voix, plus je me rapprochais d'elle, de sa peau aux effluves de parfum bon marché, de la tension dans sa nuque, de l'anxiété qui la faisait pianoter nerveusement son stylo de l'index et du majeur en attendant que je décroche, que je confirme, oui, être bien moi, ton mari, et que je laisse planer un silence assez long pour qu'elle puisse dire faiblement, le cœur noué :

*J'ai le regret de ... Mme ... sur la plage ... constaté à 9:18 à ... ... procédure habituelle ... dès que possible ... hôpital de ... sincèrement désolée.*

Déjà les phrases s'effritaient comme les berges argileuses sous la morsure des vagues et mon corps se mit à trembler comme s'il allait s'effondrer, tomber en poussière sur le tapis

sauve-pantalon. Tant bien que mal, je parvenais à garder les yeux sur la route, à demeurer concentré sur la tâche à accomplir, pensant :

*Ne pas dévier de ma voie, ne pas finir broyé dans un face à face avec un dix-huit roues, ne pas dériver vers le fleuve et m'échouer sur la plage, ne pas m'écraser sur les galets, ne pas m'étendre contre ton corps tout bleu.*

Or, j'avais beau m'accrocher de toutes mes forces, je n'y pouvais rien. Le volant se mit à gonfler progressivement entre mes mains engourdis et des secousses, d'abord frêles puis insistantes, se mirent à parcourir mes veines à contre-courant, remontant mes avant-bras, mes biceps, mes épaules, ma gorge, ma poitrine, se frayant tranquillement un chemin vers mon cœur. Des pulsations déchaînées se mirent à résonner à l'intérieur de mes tympans, de petits points blancs vinrent peu à peu entacher ma vision et, l'espace d'une seconde, j'eus l'impression que l'habitacle de ma voiture était submergé, que les arbres étaient des algues géantes et que je conduisais au fond du fleuve sans scaphandre ni bombonne. Retrouvant mes esprits, je jetai un rapide coup d'œil vers mon rétroviseur, où j'aperçus mon regard noyé, mes pommettes violacées, mon front perlant de sueur et m'arrêtai brusquement dans la voie d'accotement, sous les coups de klaxon d'une conductrice furieuse, qui me contourna de justesse après avoir failli m'emboutir. Mes mains tremblaient, mes dents claquaient comme celles d'un enfant en crise d'hypothermie et mes poumons furent soudainement saisis de crampes atroces. Mes bronches brûlaient et on aurait dit qu'une force invisible m'écrasait la poitrine. Étourdi, je me débattis avec ma ceinture de sécurité, qui resta coincée pendant ce qui me sembla une éternité, avant de m'extirper de mon siège avec peine, de contourner la voiture et de m'affaler au bord du talus. Après avoir vomi dans l'herbe, je perdis conscience.

\*

Je remontais un grand couloir aux murs lacérés par les ronces, avançant avec peine dans un marécage verdâtre, les pieds aspirés vers le fond par une vase épaisse et nauséabonde. Au bout de ce marais-corridor, un petit escalier de pierres rondes menait à une grande porte en fer, lourde, que je parvenais difficilement à pousser. De l'autre côté, une pièce immense, haute d'au moins une cinquantaine de mètres, aux murs taillés dans le roc, irréguliers et couverts de mousse. Ce devait être une sorte de grotte à ciel ouvert ou le fond d'un puits gigantesque, car

ma peau humide était baignée d'une lumière naturelle qui semblait provenir de très loin au-dessus de ma tête.

Soudain, sorti d'on ne sait où, un médecin au visage difforme de cire dégoulinante, une sorte de chandelle humaine vêtue d'un grand sarrau blanc et de chaussures bleu ciel en cuir luisant, me saisissait doucement l'avant-bras et me menait en silence vers un mur parsemé de milliers de petites portes métalliques. Sans hésitation, il se dirigeait vers l'une d'elles, un grand tiroir, identique à tous les autres, à la seule différence que ton nom y était gravé.

*Anne*

Quatre lettres à peine. Pas de nom de famille. Le médecin tirait ensuite sur la poignée d'acier d'un coup sec, sans cérémonie.

*Tu ouvrais le tiroir à légumes de la même façon.*

*Les tiroirs ne devraient pas servir à ranger nos amours.*

Alors que ton corps inanimé glissait vers moi, mes yeux quittaient leurs orbites, s'élevaient dans les hauteurs de la grotte en flottant, jetant sur cette pièce étrange un regard froid semblable à celui d'une caméra en plongée. Je pouvais me voir, pourtant vidé de moi, approcher lentement ton corps, poser mes doigts sur ta joue, caresser la peau encore tiède de ton visage et remettre ta petite mèche frisée, celle que tu détestes tant, derrière ton oreille gauche.

*Comme je le faisais chaque matin en te regardant lire le journal sur ton canapé rouge.*

*Tu faisais mine de ne pas me voir faire, mais je pouvais t'entendre sourire.*

Par-dessus mon épaule tremblotante, secouée de sanglots, je parvenais à distinguer ton front lisse et mat, tes paupières mi-closes et les demi-lunes de tes iris, comme de petites cendres déposées au fond d'une mare gelée. Ta bouche si minuscule était entrouverte, tendue vers moi, comme pour me glisser à l'oreille une dernière confidence. Par-dessus mon épaule tremblotante, secouée de sanglots, je tentais d'y récupérer un message. L'ombre d'un signe, d'un sourire. Mais rien ne remontait à la surface de tes lèvres. Puis, du coin de tes yeux, des

larmes d'un sang épais et brûlant se mettaient à couler de tes yeux comme des traînées de lave, arrachant sur leur passage la peau de ton visage. De tes pommettes jusqu'à ta mâchoire, elles dévalaient tes joues, ta gorge, ta poitrine, avant de s'échouer sur le matelas, sur le plancher à tes pieds, formant de grandes flaques noirâtres qui durcissaient aussitôt.

*Tu es le Vésuve, je suis Pompéi.*

*Un cimetière de cendres qui respire encore.*

\*

Je revins à moi dans un sursaut, secoué par un homme paniqué au visage rond, à la barbe rousse et hirsute, qui criait *Monsieur ! Monsieur ! M'entendez-vous, monsieur ?* en me tenant par les épaules. Je n'arrivai d'abord à ouvrir complètement que mon œil droit, alors que ma paupière gauche tressaillait encore, à moitié fermée. Après avoir retrouvé mes esprits et m'être rappelé ce que je faisais là, couché dans l'herbe au bord de la route, je remerciai ce bon samaritain, qui avait dû me croire mort au bord du chemin, et l'assurai que ce n'était rien, que j'étais en mesure de reprendre la route sans son aide. Sous son regard sceptique, je remontai dans ma voiture, claquai la porte et lui envoyai la main pour le rassurer. J'insérai la clé dans le contact sans même la sentir dans ma main engourdie et j'allumai la radio pour ensevelir le marais, le médecin au visage fondu, ton tiroir et tes larmes de lave. Pour les chasser de ma tête, mais aussi de mes nerfs, de mes muscles, de ma peau envahie par la chair de poule. Tout en moi était imprégné de ces sensations, de ces odeurs familières, de ces pensées horribles, de cette image de ton corps volcanique. Ton pauvre corps fragile, profané, souillé une deuxième fois par mon imagination.

\*

En entrant à l'hôpital, une brise âcre me sauta à la gorge. Sans le vouloir, je pensai

*Ça pue la mort.*

*Une vague odeur de décomposition, c'est tout ce qu'il me reste de toi.*

Happé par la violence de cette pensée, je demeurai un instant immobile au beau milieu du hall d'entrée avant de parvenir à me présenter à la réception. Depuis sa cage vitrée, une vieille femme obèse à la peau si pâle qu'elle me semblait empaillée me demanda de m'identifier, puis de m'asseoir. J'attendis quelques minutes sur une chaise inconfortable et collante en faux-cuir bleu avant qu'un homme chauve et rondet s'avance vers moi pour me tendre une main moite. Je la serrai à contrecœur et le suivis de l'autre côté d'une porte métallique. Pour toi, pour moi, pas le moindre mot de sympathie. Seule une grimace contrite, sur laquelle je crus lire :

- Que voulez-vous, monsieur ? Il n'y a rien à dire, donc je ne dis rien.

Une fois arrivé dans la salle où tu m'attendais, je fus assailli par l'odeur des produits chimiques. Servaient-ils à te laver ? À vérifier les causes de ton décès ? À préserver ce qu'il te restait de chair et de peau sur les os ? Impossible à dire, mais je ne pus tenir le coup que quelques secondes, me dirigeai vers une poubelle posée dans un coin et vomis. Puis, je m'avançai lentement vers la grande table métallique. Avant même que le médecin ne dévoile ton visage, je devinais déjà ta silhouette sous le linceul. En voyant mon corps se replier sur lui-même, s'enfoncer dans je ne sais trop quel trou noir creusé en son propre centre, il comprit que ce ne serait pas nécessaire de me demander de t'identifier. En silence, l'homme se retira derrière les portes battantes, me laissant seul dans la pièce.

*Tu n'es plus qu'une enveloppe vide, qu'un coquillage sur la grève.*

Je m'approchai de la table prudemment, ancrant d'abord mes pieds sur deux tuiles carrées de couleur verte, séparées l'une de l'autre par une tuile couleur sable que je scrutai longuement, à m'en étourdir, avant de relever la tête et de te regarder. Tendrement, du bout des yeux, pour ne pas te réveiller, comme je le faisais quand tu étirais la matinée, le week-end, blottie au centre d'un bunker de couvertures épaisses repoussant les assauts de la lumière et du froid. Tu aurais détesté ce drap. Ce foutu drap mince, translucide, sous lequel je suis sûr que tu crevais de froid.

*J'appelais ton corps encore brûlant de sommeil ma baie des chaleurs.*

*Tu te moquais en riant de mon romantisme stupide.*

Déjà, tu ne te ressemblais plus. Tes orbites creuses, tes paupières déjà sombres, des mines de charbon abandonnées. Tes lèvres d'un bleu grisâtre, des rorquals séchés sur la rive. Ta peau, une étendue de glace fendue par des veines éclatées, une banquise creusée par des rigoles de sang froid. Tout entière tu étais ville fantôme, ravage, terre d'apocalypse. À une seule exception. Tes cheveux. Tes cheveux gonflés, ébouriffés, transformés par le ressac en une délicate broderie de perles de sel. Je contemplai cet ouvrage, l'observai avec tant d'abandon que ton corps s'effaça lentement. Il ne resta bientôt de toi que ta chevelure de jais, un ciel d'encre où les cristaux translucides prirent soudain la forme de petits astres séchés, d'étoiles éteintes aux confins de ta mort-firmament.

Je ne sais ni après combien de temps ni comment je sortis de la salle. Ni si je remplis des documents officiels ou si je parlai à quelqu'un en chemin vers ma voiture. Ni où s'en était allé le légiste qui m'avait accueilli. Ni par quel moyen je rentrai chez moi. Ni si c'est moi ou la dame du téléphone qui appela tes parents pour leur annoncer la nouvelle. Je ne me souviens de rien. Outre l'image de tes cheveux constellés de sel, tout s'en est allé. Cette journée restera à jamais celle du trou noir.

\*

Trois ans. Ça m'aura pris trois ans, jour pour jour, pour retourner sur la plage où tu avais été repêchée. Au début, les policiers se sont montrés récalcitrants. Il faut dire que, comme tout le monde, ils détestent jouer dans la vieille paperasse. Mais je les ai pris par les sentiments en leur disant que je consultais une psychologue (inventée pour la cause) spécialisée dans les expériences traumatiques et qu'à son avis il était crucial pour moi de pouvoir me rendre sur les lieux, que je ne pourrais jamais faire mon deuil sans passer par cette étape. Devant de tels arguments, ils n'ont eu d'autre choix que de céder. Ils ont fouillé dans les archives, trouvé ton dossier, dont les pages commençaient déjà à jaunir au fond d'un classeur, et m'ont désigné l'endroit exact où, un matin d'automne, en se rendant au travail en voiture comme tous les autres jours, un pauvre homme avait aperçu ton corps échoué sur la rive.

Tout ce temps, j'avais imaginé une baie paisible, enclavée entre de hautes montagnes se jetant dans l'eau. Un paysage gaspésien typique, style carte postale, où les touristes en route vers Percé devaient s'arrêter en masse, happés par la vue. Or, la première fois, je passai devant

sans m'en rendre compte, roulai au moins deux kilomètres trop loin le long du rivage, attendant que surgisse dans mon pare-brise un lieu qui corresponde à l'idée que je m'en étais faite. Or, quand je revérifiai les coordonnées indiquées dans le rapport, intrigué, je constatai qu'il me fallait rebrousser chemin. Je faillis passer tout droit une deuxième fois, mais me rangeai finalement au bon endroit. Au kilomètre 558, tout juste avant l'intersection de la route du portage, entre La Martre et Marsoui, comme me l'avait indiqué le policier.

Plage. C'était le mot qu'il avait utilisé, j'en étais certain. Mais ce n'est pas ce que je trouvai. À l'endroit encerclé en rouge sur la carte routière, il n'y avait rien. Ni sable, ni galets, ni rivage. Rien qu'un mur de ciment légèrement surélevé, une barrière de sécurité toute neuve et un amas de grosses roches concassées, empilées au bas du mur pour freiner l'élan des vagues. Il devait y avoir erreur, forcément. Je tentai de rejoindre l'agent responsable de ton dossier, mais mon interlocuteur n'arrivait pas à bien m'entendre et la ligne coupa brusquement. Mon cellulaire était à plat. Je réprimai l'envie de le balancer à bout de bras dans le fleuve et me remis en route vers l'est, à la recherche d'un endroit d'où je pourrais téléphoner et tirer la situation au clair.

Je roulai quelques minutes avant d'arriver au village de La Martre. Dans cette minuscule bourgade, tranchée en son centre par la route 132, je trouvai une petite auberge adossée au St-Laurent. En entendant le gravier du stationnement crisser sous les pneus de ma voiture, une dame âgée se posta à la fenêtre, me fit de grands signes de bras pour m'indiquer que son commerce était fermé. Je gesticulai en retour, mimai une montre et un combiné téléphonique pour lui dire que je souhaitais faire un appel rapide, que ça ne me prendrait qu'un moment. Exaspérée, la femme se décida à venir me parler de vive voix. Quand elle sortit sur le perron dans son petit manteau court détaché, les deux bras serrés contre sa poitrine, cela me frappa de plein fouet. Elle me sembla être identique, trait pour trait, à la femme que j'avais imaginée à l'autre bout du fil, le jour de ta mort. Était-ce vraiment elle ? N'était-ce qu'un sentiment étrange semblable à celui d'un déjà vu ? Impossible à dire, mais cette impression me saisit à un tel point que j'en restai momentanément bouche bée. Probablement agacée par le vent froid s'engouffrant dans son manteau et par mon air hébété, elle me lança sèchement :

- Youhou Mon-sieur ! C'est fermé. FER-MÉ.
- Euh ... oui-oui, je ...

- On ferme toujours à la mi-septembre. Chaque année. Désolée, mais on peut pas faire d'exception rien que pour un client ...
- Je suis pas un client, madame, je ...
- Qu'est-ce vous faites là, d'abord ?
- Je veux juste faire un appel ...
- On prête pas notre téléphone aux inconnus, désolée.
- Écoutez ... j'habite à 7h d'ici, mon cellulaire a plus de batterie, je vous demande juste deux minutes. C'est super important.
- Hmmmm ...
- ...
- Deux minutes, pas plus.

La dame me fit entrer, me demanda de garder mes chaussures et de l'attendre sur le tapis d'entrée. Elle revint moins d'une minute plus tard avec un téléphone sans-fil, me le prêta en soupirant avec ostentation, pour m'inciter à ne pas traîner. Alors que je composais le numéro du sergent Morin, que j'avais fini par apprendre par cœur à force de le harceler pour qu'il me remette ton dossier, elle s'installa sur un canapé, dans le salon adjacent, de manière à pouvoir m'observer de biais. Je me demandais pourquoi je lui faisais peur et si je ressemblais à un cambrioleur, quand l'homme répondit. Rapidement, je m'excusai de lui avoir raccroché au nez plus tôt, lui expliquai que c'était mon cellulaire qui avait rendu l'âme et lui demandai, sous le regard impatient de la dame, de me répéter les coordonnées qu'il m'avait transmises plus tôt, celles de la plage.

- Kilomètre 558 ? 5-5-8 ? Entre Ste-Anne-des-Monts et La Martre ? Sur une plage ? ...  
D'accord ... Oui, je sais ... Je comprends ... Désolé du dérangement. Je voulais ...  
C'est bon. Oui oui. Merci.

Confus, je raccrochai, adressai à la femme un sourire peu convaincant en haussant les épaules pour dire *Au moins j'aurai essayé*, et je remarquai que quelque chose avait changé. La dame me dévisageait sans la moindre discrétion, le coin des lèvres plissé, les sourcils froncés. Elle me demanda quelle raison m'amenait à appeler la police et ce que je cherchais sur la plage, au kilomètre 558.

- Oh, rien.
- Comment ça, rien ?
- ...
- Ben voyons donc. Qui c'est qui appelle la police pour parler de rien.
- Inquiétez-vous pas, madame, c'est rien d'important.
- C'est tu encore la route ?
- Pardon ?
- La route ? De temps en temps, ça prend le bord.
- Où ça ?
- Un peu partout. Cet hiver, on n'a pas pu sortir du village pendant une couple de jours. La moitié de la route avait sacré le camp dans l'eau à deux places. Juste avant notre village pis aussi rien qu'un peu passé Marsoui.
- ...
- Pas surprenant, les vagues fessent pas mal plus qu'avant.

Pendant qu'elle continuait de parler toute seule de la route 132, la langue subitement déliée, je sentis une boule se former dans ma gorge. Mes jambes flanchèrent sous mon poids et je m'affalai lourdement sur un petit banc, près de la porte d'entrée.

- Monsieur, ça va ?

Je voulais répondre *Oui oui, tout va bien, merci pour tout*, faire comme si de rien n'était et fuir au plus vite cette auberge, cette dame étrange, mais je n'arrivais plus à me lever et les larmes me trahirent. Mon visage enfoui dans le creux de mon coude, je m'effondrai d'un seul coup et pleurai sans retenue. Au bout d'un temps, sur un ton tout autre que celui avec lequel elle m'avait accueilli, un ton humain, apaisant, la dame m'invita à prendre le thé. En me redressant, je refusai poliment, m'excusai de l'avoir dérangée ainsi, mais la douceur de son regard me fit comprendre que je ne la dérangeais pas, que je n'étais de toute manière pas en état de conduire et qu'il me valait mieux me calmer avant de reprendre la route.

- Racontez-moi ça.
- ...
- Si c'est pas la route, c'est quoi ? Qu'est-ce qu'il y a, au kilomètre 558 ?

En me balançant légèrement dans une chaise berçante sur une véranda, je lui racontai notre histoire d'un seul souffle. Le coup de téléphone (elle me confirma n'avoir jamais travaillé pour la Sûreté du Québec), le rêve étrange, ton corps sur la table, l'enquête irrésolue, ma dépression, mon célibat, mon retour sur les lieux de ton naufrage. Je lui débballai tout, n'épargnant aucun détail. Aucun, à l'exception du sel dans tes cheveux. Elle n'aurait pas compris. Elle n'aurait pas pu. À la fin de mon récit, quand je lui dévoilai que la rive où l'on t'avait trouvée semblait avoir disparu, la dame releva que plusieurs des plages où elle se baignait enfant étaient aujourd'hui submergées en permanence.

- Quand je passe devant ces endroits-là en auto, ça me fait drôle. Y a plus rien d'autre que le fleuve. Rien, même à marée basse ...
- ...
- Des fois, j'viens à me demander si ces places-là ont déjà vraiment existé ou si c'est juste moi qui ai virée folle.

\*

Ce soir encore, la nuit blanche te remplace sous les draps. Elle se blottit contre moi, se love dans le creux de ton absence, me souffle à l'oreille qu'il me faut t'abandonner, que je ne trouverai jamais un sens à ta disparition, que les enquêteurs ont conclu au suicide pour masquer leur incapacité à résoudre le mystère de ta mort et passer à autre chose, qu'aujourd'hui la police ne travaille plus sur ton dossier, que tes parents ont tourné la page, que plus personne ne pense à toi, que comme la plage où tu t'es échouée, le peu qu'il me restait de toi est rayé de la carte.

Je m'extirpe du lit, déambule dans la maison en essayant de chasser le malaise qui se propage au creux de ma poitrine. Cuisine, salon, salle de bain, salle à manger, salon, cuisine, salon, bureau. Bureau. Étourdi, je me laisse tomber dans ton canapé. Le souvenir de ta silhouette découpée sur fond de tissu rouge, de tes cuisses posées à cet endroit précis, me réchauffe un peu. Pour me rapprocher de toi, je laisse s'installer derrière mes paupières l'obscurité la plus totale, la seule d'où peut surgir, depuis les profondeurs de ma mémoire, cette photographie imaginaire, chérie entre toutes. Dans tes cheveux, des constellations d'étoiles mortes. Un astre à la fois, ta carte du ciel me revient lentement, se déploie à même la nuit de ta chevelure. Je respire doucement, la parcours du bout des doigts en y traçant avec amour toutes

sortes de figures, de créatures, de symboles issus de notre histoire que même la mer ne peut  
 effacer me perds dans tes constellations  
 où je déterre repère les  
 traces les empreintes les ruines  
 les restes de nos fondations du  
 temps qui les effrite comme les  
 vœux gravés au creux de mon  
 alliance de mon cerveau  
 qui s'emmêle sans clé sous  
 la voûte céleste je m'égare  
 au milieu de tes étoiles  
 fatiguée ma tête efface brouille les  
 signes je ne sais plus  
 ne peux plus les lire ne vois  
 ne sais plus discerner leur  
 sens Amour montre - moi la voie  
 parle brille brûle pour  
 moi Amour ce soir le ciel  
 est plus éteint que jamais.

## À BOIRE DEBOUT

[...] en ce jour-là toutes les sources du grand abîme jaillirent et les écluses des cieux s'ouvrirent

*La Genèse*

Est-ce que je suis désespéré ?

Je pense que je suis sincère, tout simplement, et ça ne pardonne pas.

Sylvain Trudel, *Du mercure sous la langue*

On tombe, on part un par un. Les petits damnés du dernier étage. *Les finis, les scraps*, comme disait le gars de la chambre à côté. Le grand qui faisait son brave pour impressionner les infirmières, avec son petit sourire arrogant, trop orgueilleux pour dire qu'il avait peur de crever, lui avec. Ça, c'était avant qu'il prenne le chemin de la chambre isolée, des adieux, de la ligne flat, du drap blanc, de la civière pieds devant, des portes de métal avec leur battement caoutchouteux de sac Ziploc qui éclate. Kev, c'était un joueur de hockey dans le Bantam BB. Il avait le corps solide, des bonnes mains, une grosse garnotte pis du cœur au ventre, à ce qui paraît. Sauf que ça change rien, rendu là, cardio pas cardio, tu finis toujours à même place. Dix jours après être arrivé ici, il a pris la même dérape que les autres avant lui. Il a crié, gémi, dégueulé, dégueulé encore, jusqu'à la maigreur, braillé jusqu'à ce que les veines des yeux lui éclatent, que ses iris se voilent comme deux fantômes.

C'est pour ça qu'on nous cache dans l'aile centenaire, juste en dessous du toit. Loin de l'entrée, des regards indiscrets, de l'inquiétude des familles qui entrent à l'hôpital pour la première fois. On fait pas chic-chic, on fait pas dans le fla-fla, les téléthons, les grands sourires pis les photos avec Youppi, au septième. Quand on nous monte ici, on le sait tout de suite qu'on n'en ressortira plus. Dans la face des médecins qui nous l'annoncent, des préposés qui nous roulent jusqu'à l'ascenseur en silence, du concierge qui passe le balai en faisant tout pour pas avoir à nous regarder, des autres malades autour qui ont l'air déjà morts pis de leurs parents, c'est gravé, c'est écrit noir sur blanc, même si personne ose le prononcer.

*Ça finit là.*

\*

Je le sais ce qui s'en vient, ou plutôt ce qui s'en va, c'est-à-dire pas mal tout. Ce que j'ai déjà été, ce que j'ai déjà voulu, ce que je pensais pouvoir devenir, ce qu'on m'avait promis. Tout ça va sacrer le camp dans un grand trou. Le même ostie de trou à marde qui a aspiré ceux qui ont usé, mouillé, mordu ce matelas-là avant moi, qui l'ont creusé jusqu'à y disparaître, un morceau de peau morte, un crachat, une coulée de bave, un litre de sueur froide à la fois. Je me mens pas, c'est ça qui m'attend, pis avec les coups de pieds que la vie me crisse dans le ventre depuis une couple de jours, ça devrait pas tarder. Faut dire que ça fait des semaines maintenant que je me dis ça, que je me répète que ça y est, que c'est aujourd'hui que je vais claquer, clavier ma chambre pour le prochain martyr trop jeune pour crever, mais chaque matin les docteurs me regardent avec des yeux un peu plus curieux, les sourcils un peu plus froncés, s'étonnent de moins en moins discrètement que je toffe encore la run au milieu de mon calvaire. Paraît que je défie les probabilités, que je roule à chaque fois des doubles pour sortir de prison sans jamais me ruiner sur l'hôtel de l'avenue New York. Je pense que secrètement, ils aimeraient ça que je finisse par en finir. Je suis pas mal sûr que la paperasse est déjà remplie pis signée, qu'il manque juste la date à écrire en bas de la feuille, à côté de mon nom.

\*

Le docteur a convaincu ma famille que ça donne rien de faire le pied de grue ici à longueur de journée, que ça m'épuise plus qu'autre chose. Pour une fois, il a raison. Ça use. Ça me fend le cœur, ça gruge toute mon énergie. Garder une face neutre, sourire un peu, pas gémir, pas grimacer, pas me plier en deux pendant que ma mère me regarde comme si elle me prenait en photo pour la dernière fois, que ma petite sœur me demande quand est-ce que je vais rentrer à la maison, que mon père me fait des blagues poches pour se consoler un peu, pour se raconter qu'on aura ri jusqu'à la fin.

Les matins où ils viennent tous les trois en même temps avant d'aller reconduire ma sœur à l'école, ça me vide de jouer le rôle du petit gars courageux. Ça me demande tellement d'effort que je pleure dès qu'ils passent la porte pis que je peux enfin relâcher mes muscles du bonheur

artificiel. Après ça, je m'endors en tombant quasiment inconscient, la face dans mon oreiller trempé de sueur pis de larmes.

\*

Les fois où les visites de mes parents trainent un peu trop, où l'émotion prend le dessus sur eux pis qu'elle les aveugle, qu'elle les empêche de voir que j'en peux plus, que je vais bientôt craquer, je sais pas trop comment, elle le sent tout de suite pis elle vient à ma rescousse avec une entrée subtile. Son attitude est douce, discrète, polie, mais aussi autoritaire, imposante. Elle n'a pas besoin de les inviter à partir, ça va de soi, tout simplement. Je pense que c'est la seule personne ici qui me comprenne vraiment. Quand j'ai besoin de quelque chose, elle le devine sans même que j'ouvre la bouche. Il paraît qu'elle est arrivée ici il y a au moins quarante ans, qu'elle aurait pu prendre sa retraite y a déjà dix ans. Les médecins, les autres infirmières, ils l'appellent *La vieille*, mais moi, je prononcerai plus jamais ces deux mots-là devant elle.

C'est arrivé une fois, le deuxième jour après avoir été transféré ici, pis elle m'a enligné ben drette, les yeux dans les yeux, m'a demandé de pas l'appeler de même, non, pas la vieille, de l'appeler par son nom, juste son prénom.

Francine.

Avec son dos droit comme une barre, son corps maigre, sec mais encore agile, ses cheveux courts tout blancs, ses yeux bruns mêlés de vert, ses joues qui se creusent quand elle rit, son sourire sans pitié mielleuse, son aura de biscuits à la mélasse pis sa prestance de reine du septième, Francine me soigne juste en existant. Juste en étant là, en me faisant un petit signe de tête en passant dans le corridor, en posant sa main sur la mienne pour me faire oublier le thermomètre dans mes fesses quand elle prend ma température, en me regardant normalement. Comme si j'étais un enfant de treize ans, pas juste un cancer sur deux pattes. Elle parle presque jamais. Pour pas dire de conneries inutiles comme les autres, j'imagine. Son silence m'agresse pas, au contraire, il a quelque chose de réconfortant au milieu du stress, du bruit des machines, des vomissements, des codes bleu-blanc-rouge à l'intercom, des sanglots de l'autre côté du corridor pis des phrases creuses sur la pluie, qui servent juste à meubler le temps entre deux malaises. Le silence de Francine est doux, épais comme une grosse couverture. Il me couvre de

la tête aux pieds, me bourre de rien. D'un vide qui me console, qui prend la place de mes idées de suicide pis de fin du monde.

\*

Dans le jour, j'ai pas grand-chose à faire. Y a pas de télé ici, je suis pas capable de lire à cause des maux de tête, pis j'ai pu ben ben envie de parler, vu que les médecins pis les infirmières sont trop pressés pour piquer une vraie jasette. Ils font juste me parler encore et encore de la pluie qui arrête pas de tomber depuis quelques jours, mais que je m'en sacre, qu'il fasse chaud ou frette, beau ou lette. Je sortirai plus jamais dehors.

Pour m'aider à passer le temps un peu, ma grand-mère a pensé m'apporter sa vieille radio à batteries. Même pas besoin de la brancher. C'est une bonne affaire, parce qu'ils sont pas mal freaks avec le courant électrique dans la vieille partie. Je sais pas si c'est juste une fausse légende pour faire peur au monde, mais y disent qu'il y a déjà un gars qui a fait buster les breakers en branchant son cell pour jouer à Candy Crush pis qu'une fille a failli mourir à cause de lui. En tout cas, ma radio, c'est pas mal la seule chose qui me divertit, ici. Avec mes nausées, y a juste un poste qui me donne pas le tournis au bout d'une minute : celui des nouvelles. C'est un peu heavy, tout ce qui se passe dans le monde, pis je finis toujours par m'endormir au bout d'une demi-heure, mais ça fait la job en masse pour le temps que ça dure, pis même si je suis pas capable de rester concentré ben longtemps, au moins ça me sort de mon lit, de ma douleur, de mon corps en sueur, de ma tête qui sent le renfermé. Pis, en même temps, ça me rassure, je veux pas être chien, mais j'aime ça savoir que je manquerai pas grand-chose.

Avant-hier, par exemple, j'ai appris que le Groenland, une grosse île couverte de glace qui appartient au Danemark, fondait vite. Plus vite que prévu. Ils disaient que là-bas y a des icebergs gros comme des immeubles qui se détachent des côtes presque tous les jours, pis que la banquise fond du milieu, pis même de l'intérieur. Ils ont découvert y a pas longtemps, en descendant dans des crevasses, des genres de rivières cachées. Des fleuves souterrains gigantesques qui se déversent dans l'océan sans faire de bruit, invisibles du haut des airs. Je suis pas trop sûr de comprendre comment ça marche, tout ça, mais j'imagine que c'est un peu comme au printemps, quand la neige commence à fondre pis qu'on entend des chutes d'eau couler dans les bouches d'égout même si on la voit pas passer, que la grille pis la rue sont

encore couvertes de deux pouces de glace. Le reporter disait aussi que les scientifiques estiment que quand le Groenland va avoir fini de fondre, il va faire monter le niveau des océans de sept mètres à lui tout seul. Quand elle est passée dans ma chambre, quinze-vingt minutes après, j'ai demandé à Francine c'était haut comment, sept mètres. Elle m'a dit *Je dirais, mettons ... deux-trois étages du plancher au plafond ... je sais pas trop. Pourquoi tu veux savoir ça, mon homme?* J'ai répondu *Ché pas trop, juste de même*, pis elle est sortie sans rien ajouter.

Mon hamster s'est mis à spinner dans sa roue, je pouvais rien faire pour l'arrêter. Les idées ont revolé partout, déboulé comme des dominos, les unes après les autres. Ça a commencé par une image, le Groenland au grand complet qui fondait d'une shot. Je le regardais d'en haut, comme si j'étais un satellite. Je le voyais se liquéfier, se déverser dans l'Atlantique, former une vague gigantesque, rentrer dans le golfe du St-Laurent, remonter le fleuve jusqu'à Montréal, l'avalier comme un tsunami. Après ça, j'ai pensé à l'après-vague. Je me suis dit qu'on aurait beau essayer de sacrer le camp en la voyant venir, de fuir par la métropolitaine, une fois que le fleuve aurait débordé pis qu'on pourrait plus emprunter ni les ponts ni les autoroutes, on serait une méchante gang à rester coincés sur l'île, attendant d'être sauvés. Mais les secours existeraient plus, les policiers pis les pompiers seraient inondés ou noyés eux autres avec, pis de toute façon ils auraient jamais assez de bateaux pour tous nous sauver. Il faudrait qu'on se débrouille tout seuls, qu'on fuie pour pas mourir emprisonnés entre les murs de nos appartements, changés en aquariums. On n'aurait pas le choix. On nagerait vers le mont Royal, la dernière garnotte au milieu d'une mer étrange. Mais on serait trop, ben trop de monde pour une petite roche de même, fait qu'on jouerait au roi de la montagne, mais pas pour le fun. On finirait par s'entretuer, encerclés par une mare dégueulasse, pleine de déchets toxiques, de débris flottants, de voitures noyées, d'animaux morts, de corps en décomposition. Si par miracle on arrivait à survivre, sans électricité, sans lumière, sans chaleur, sans nourriture ni eau potable, même les plus toffs tiendraient pas ben ben longtemps. Les bactéries se reproduiraient dans l'eau boueuse avant de se répandre dans l'air, dans le vent, de rentrer dans nos poumons, dans notre sang, dans nos cellules. Ben vite la maladie ferait bouillir le sang des survivants jusqu'à ce qu'ils s'évaporent dans les nuages. Après ça, s'il y en avait encore une couple qui passaient à travers la fièvre, l'hiver viendrait les achever. Leurs vêtements humides figeraient sur leurs peaux pleines de bleus pis de galles. Leurs mains pis leurs bras noirciraient comme

du vieux pain. Ils finiraient par s'étouffer en crachant du mucus brun, par regretter de s'être débattus comme des diables dans l'eau bénite, par implorer la mort de venir finir la job. Mais elle ne viendrait pas tout de suite, c'est pas comme ça que ça marche, j'en sais quelque chose. Les derniers petits misérables, les lèvres bleues, sans poils dans face ni cheveux sur le crâne, leurs corps maigres comme des clous, leurs regards de poissons morts perdus dans l'eau couleur charbon, je les voyais, un par un, crever au milieu d'un paysage lunaire, pis ça m'a fait penser que c'est absurde, tellement fucking absurde, se faire driller des nouvelles horribles dans les oreilles à longueur de journée, à longueur d'année, se faire prédire mille scénarios d'apocalypse, se faire expliquer que la Terre tombe en morceaux pis qu'y a rien qu'on peut faire pour changer ça, pis malgré tout, malgré une existence qui a juste aucun sens, mettre son cadran chaque matin à six heures, se lever pareil, même s'il fait encore noir, se lever déjà fatigué jusqu'à la moelle avec des cernes de deux pouces de profond dans face pour aller travailler dans une station-service, un bureau, un dépanneur. Ou pire, dans un vieil hôpital en ruine, moisi bord en bord, à faire des heures de débile, à se fendre le cul en quatre pour soigner des enfants pourris jusqu'au cœur qui te remercient jamais pis qui te vomissent dessus, tout ça pour des pas d'avenir, mangés tout ronds par l'époque de fous où ils ont eu le malheur de naître, enterrés vivants sous les catastrophes post-datées, pis malgré tout, je sais pas trop comment, continuer, continuer à se lever pis à se défoncer au travail juste pour consoler leurs parents quand ils vont mourir pareil, juste pour pouvoir dire *On a tout essayé, mais c'est la vie, le cancer ça pardonne pas, vous savez*, juste pour avoir la conscience tranquille à la fin, pour se laver les mains d'une vie de crasse qui reste collée jusqu'en dessous des ongles, pour pouvoir rentrer tranquille à maison le soir, regarder deux heures de Netflix pis oublier sa journée avant de recommencer le lendemain.

Tout ça, tout ce gros délire en dominos-là, ça m'a fait penser que depuis que je suis rentré ici, y a jamais personne qui me l'a demandé. Si je voulais être sauvé, si je voulais vraiment m'en sortir, survivre par la peau du cul, pucké à vie comme une vieille prune dans le fond du rack à l'épicerie. Si je voulais vraiment vivre encore, vieillir mal pis en criss, vieillir rien qu'assez longtemps pour voir Montréal se transformer en Atlantide. Non, on me l'a jamais demandé. Je l'aurais dit tout de suite, que je voulais pas être condamné à vivre, que mourir du cancer à treize ans, c'est peut-être pas l'idéal, que ça a peut-être pas la classe ou l'élégance

d'un centenaire en robe de chambre qui s'éteint dans son sommeil, mais que c'est pas si pire. Que c'est déjà pas mal mieux que ce qui s'en vient.

\*

Hier matin, pendant qu'il vérifiait je sais pas trop quoi sur les machines près de mon lit, j'ai dit au docteur Gauthier *Pourquoi vous faites ça ? Vous le savez que je vais mourir encore plus mal si je guéris*. Il s'est retourné vers moi comme si je l'avais pincé, m'a regardé ben étonné, a ouvert sa bouche gercée super lentement, s'est raclé la gorge pour se donner une contenance, mais il a rien trouvé à répondre. Il m'a juste lancé un sourire gêné qui voulait dire quelque chose du genre *Désolé, j'ai autre chose à faire, trop occupé, je resterais ben, mais faut que j'y aille*. Il s'est retourné vers la porte pis il est reparti dans un coup de vent.

J'aimerais ça croire que, dans son char, en rentrant chez lui, il était hanté par ma phrase, ou au moins un peu tourmenté, qu'il se demandait ce que l'ado suicidaire de la chambre deux voulait ben dire par là. Si sa vie, sa profession avaient un sens. S'il ne ferait pas mieux de laisser faire, de nous débrancher tout de suite pis d'aller se gosser un canot pour se préparer à la fonte du Groenland. Mais, à voir sa gueule aujourd'hui, son teint frais, ses cheveux ben peignés, sa chemise fraîchement repassée, y a aucun doute dans ma tête : Dr. Gauthier a dormi sur ses deux oreilles hier soir.

\*

Quand c'est pas les médecins, les infirmières ou mon père, avec leur small talk nerveux de monde qui sait pas trop ce qu'il faut dire aux mourants, c'est la radio qui s'y met, qui me parle de température elle aussi.

*Il pleut depuis maintenant cinq jours à Montréal, où les inondations se multiplient...*

Cinq jours ? Je dors trop, on dirait, je perds la notion du temps. Faut dire qu'il fait toujours sombre dans ma chambre, pis le petit bruit des gouttes sur le bord de la fenêtre me berce comme un bébé, me rappelle la pluie sur le toit de tôle, au chalet de mes grands-parents. Ça l'air que c'est pas juste ici que ça déborde, que c'est comme ça partout à travers la province. À certaines places encore plus badluckées que nous autres depuis plus qu'une semaine. Y a même des villes

où c'est tellement grave que les gens sont évacués d'urgence pis obligés d'aller dormir à l'hôtel ou dans un gym d'école primaire. Les journalistes sur le terrain passent au micro les uns après les autres, *Oui, Pierre, ici Chose Bine en direct de Ché-Pas-Trop-Où*, enlignent des montages sonores où on les entend splasher dans l'eau avec leurs bottes de rubber pour montrer qu'ils sont vraiment là, dans l'eau, comme le vrai de vrai monde, pis ils disent chacun leur tour une phrase choc, du genre *Trois pieds d'eau dans le vieux Ste-Thérèse, Le lac Champlain déborde maintenant sur des kilomètres, Pointe-aux-Trembles ressemble de plus en plus à une flaque d'eau géante, Les riverains de Laval sont sur un pied d'alerte*, etcetera etcetera. Ils ont beau être dans tout plein de villes différentes, ils répètent à peu près exactement la même affaire : les barrages sur le point d'exploser, les sous-sols inondés, les pannes de courant, les sinistrés en colère, les folles-aux-chats qui refusent de quitter leur maison, les compagnies d'assurances qui essaient de trouver des trucs de passe-passe pour crosser le pauvre monde. Fait chier. C'est ma seule demi-heure de radio de la journée, pis j'apprends rien. Juste qu'il pleut. Guess what, Sherlock, je l'avais deviné, j'ai une fenêtre comme tout le monde.

Francine me dit de fermer ça, cette radio-là, que ça aide pas à faire baisser ma fièvre d'entendre des affaires de même.

- Anyway, c'est pas demain la veille que le septième va finir inondé, mon homme.

\*

Depuis deux-trois jours, j'étais pas sûr d'où ça pouvait ben venir, le malaise, les grimaces de surprise que les médecins essayaient de cacher derrière leurs pads de notes, les petits *hum-hum* nerveux avec les lèvres pincées, l'air professionnel qu'ils se collaient de force dans face. Mais avant-hier je l'ai entendue, la stagiaire. La petite brune ben *loud* avec des grands cheveux de princesse de Disney pis une voix gossante qui donne le goût de se mettre une balle dans tête. Pas surprenant que ce soit elle qui ait vendu la mèche. Elle parle sans arrêt. Surtout quand ce serait le temps de se la fermer. Genre pas mal tout le temps, dans le fond, mais surtout quand elle se tient dans le cadre de porte du petit scrap qu'elle prend en pitié pis qu'il l'entend très clairement dire

*Peux-tu croire ? Deux semaines et demie qu'il est monté au septième, à souffrir à longueur de journée. Le Dr Gauthier dit qu'il a jamais vu ça traîner autant ... Il aurait dû mourir y a un bout, mal amanché de même... Une vraie force de la nature, de s'accrocher à la vie comme ça ...*

Vieille conne. T'as beau sortir de l'université, te donner des grands airs de fausse samaritaine, me regarder avec des yeux brillants de Bambi dans une clairière au printemps, me dire *Je comprends mon coco, t'as mal, hein mon chou ? Ça va aller, mon grand* avec ta voix d'éducatrice en garderie, me flatter les cheveux, me faire un petit sourire de compréhension fake quand je me chie dessus, quand mon intestin passe dans le broyeur par en avant pis par en arrière, que je hurle parce que j'ai l'impression qu'un rat me gruge les boyaux, mais tu comprends rien. Rien de rien. Ni à la vie ni à la mort. Faut croire qu'il doit pas y avoir de cours là-dessus à l'école. Mais je vais te faire ça clair, ben clair, pour être sûr que tu comprennes.

On s'accroche pas à la vie.

C'est elle qui s'accroche à nous autres. Avec ses ongles pis ses dents ben plantés dans nos petits corps sans défenses. T'as beau tirer dessus, elle bouge pas d'un pouce. Pis anyways, plus tu tires, plus elle te scappe, plus elle te déchire, plus elle rit, pis *Enwèye, souffre, braille, crie encore un peu, mon homme, j'en ai pas fini avec toi*. Si je pouvais m'en défaire, de la vie, je le ferais, mais réussir à m'arracher ça du dos, c'est pas mal plus compliqué qu'avec un chandail de laine. Je peux pas juste fermer les yeux, passer la tête par le trou, me débattre un peu dans le noir, sortir essoufflé avec les cheveux pleins de statique en disant *Ouf ! Finalement, c'tait pas si pire, j'avais juste le coude pogné dans une manche*. Non, l'enfant de chienne, elle s'embarre, elle se barricade. Dans mes os, dans mon sang qui gèle, sous ma langue engourdie, derrière mon front qui brûle, au fond de mes muscles, de ma peau blanche dure comme de la glace. Je l'ai cherchée partout pour la sacrer dehors à grands coups de pieds dans le cul, mais j'arrive pas à la pogner. C'est parce que la vie le sait aussi, qu'elle a déjà perdu, que c'est fini. Mais elle est comme un enfant de quatre ans qui veut pas sortir de la piscine à balles du McDo. Elle continue à jouer comme si de rien n'était, fait semblant de pas comprendre quand je l'appelle, pis quand je lui dis que c'est le temps de partir, elle tape des pieds pis des poings, crie au meurtre, me tire la langue, part se cacher dans un racoin pas possible, me jure qu'elle

va rester là en petite boule pour toujours, que personne a rien à dire là-dessus, pis surtout pas moi, bon ! Au fond, la vie est pareille comme toi, ma petite loud. Elle comprend rien à la mort. Comme si ça allait changer quelque chose qu'elle prenne son temps. Comme si en arrivant en retard à la gare le train allait partir sans elle, l'oublier sur le quai, se trouver quelqu'un d'autre à emporter. Ça serait ben le fun, mais c'est pas de même que ça marche. Y a pas de négociation, pas de pitié, pas de ticket à échanger avec ceux qui mériteraient de partir plus tôt, pas de départ sans passager.

Je l'imagine souvent comme ça, la mort, assise calmement dans un train qui ressemble au Poudlard Express. Belle, les cheveux châtons, les yeux plus doux qu'on pourrait penser, dans son long manteau couleur crème comme ceux des madames chics du centre-ville. Elle cogne à la fenêtre pour attirer mon attention, me regarde, me fait comprendre qu'elle m'attend, qu'elle me garde une place au chaud dans le premier wagon, sur une grande banquette de suède rouge capitonnée qui a l'air confortable. Comme tout le monde ici, elle doit se demander ce que j'ai à la faire poireauter de même, se dire que d'habitude au septième ça roule pas mal plus que ça. Sur le quai, je reste planté là comme un piquet, je lui crie que je m'excuse, que ce sera pas long, que c'est pas ma faute, promis-juré, que c'est la vie qui écoute jamais rien, maudite tête de cochon, mais elle entend rien, de l'autre côté de la vitre, se frappe deux fois le poignet avec l'index. *Ça va faire, fini le niaisage.*

\*

Tantôt, j'ai réussi à pogner un reportage qui parlait d'autre chose que des inondations au Québec, mais même si ça parlait de l'Indonésie, j'étais pas sorti du bois, ou plutôt j'étais pas sorti de l'eau.

Là-bas, chaque année, y a des îles qui sont avalées par l'océan pis qui en ressortent plus jamais. C'est rendu fréquent. Tellement normal pour le monde là-bas que le gouvernement a organisé un programme pour relocaliser les habitants avant même que leur île existe plus. Y a même des gens, des spécialistes en disparition, j'imagine, qui font des calculs pour savoir quelles îles vont être les prochaines à disparaître. Après ça, ils se promènent en bateau d'une place à l'autre pis ils cognent aux portes pour répandre la mauvaise nouvelle. *Ding-dong, votre vie va être rayée de la carte. Faites vos boîtes. Bonne journée, là !* Ils leur disent à peu près le

nombre de mois ou d'années avant que leur île soit effacée pis ils leur expliquent comment se préparer. Le journaliste disait qu'ils leur donnent des formulaires d'inscription pour des camps de réfugiés, quelque part loin de tout ce qu'ils connaissent, dans un endroit avec un nom qui leur dit rien pantoute pis qu'ils sont pas capables d'imaginer parce qu'ils ont toujours vécu, travaillé là, sur leur petite roche au milieu de l'océan, sans jamais en sortir.

Dès que le reportage a fini, ils ont rembarqué sur la pluie qui en finit plus de pas finir. J'ai fermé la radio d'un coup de poing. Pu capable.

\*

Quand je pense à ça, Francine, c'est un peu ma mère de rechange, à l'hôpital. La mienne quand elle entre ici, elle se ressemble plus pantoute. Cette femme-là a rien à voir avec celle que j'appelais *maman*. Je pense qu'elle peut plus être cette personne-là. Que peut-être que celle que j'aimais reviendra jamais. Ma mère a disparue comme les îles en Indonésie. Elle ressemble plus rien qu'à un gros tapon d'angoisse. À la voir toute pognée, ligotée par le stress qui la gruge par en dedans, on jurerait qu'elle est prisonnière de son corps, condamnée à perpétuité.

On dit tout le temps qu'une mère sait tout de son enfant, de ce qu'il vit, de ce qu'il ressent. On oublie trop souvent que l'enfant non plus est pas naïf, que lui aussi sait tout de sa mère, qu'elle peut rien lui cacher de son stress, de ses peurs, de sa souffrance, de ses idées noires, qu'elles lui coulent direct dans le ventre par un cordon ombilical invisible. Dès que ma mère s'approche de mon lit, je reçois tout ça en pleine face. En plein cœur. Ma mère va pas mieux que moi. Elle est envahie, empoisonnée pareil comme moi par mon cancer. Ça se voit tout de suite dans son visage, malgré les efforts qu'elle fait pour pas pleurer. Sa paupière gauche tremble de fatigue sans qu'elle s'en rende compte. À la voir shaker de même, on jurerait que ça tremble de partout en dedans. Des fois je me dis que ses fondations vont céder, qu'elle va s'effondrer pis tomber en poussière sur le plancher. Son corps est comme une maison hantée, vide, mais encore habitée par quelque chose. Quelque chose d'invisible. Une présence, une force venue d'ailleurs qui lui permet de rester debout, de se traîner jusqu'à mon lit jour après jour même si elle aussi est déjà morte. Je me dis que ça doit être mon fantôme qui grandit en elle. Un peu comme un bébé dans son ventre, qui lui siphonne toute son énergie, se nourrit de sa tristesse, lui arrache les organes un par un pour faire de la place pour son nid à néant.

Le silence de ma mère a rien à voir avec celui de Francine. C'est une tombe creusée pour les phrases, les lamentations, les cris, les larmes qu'elle enfouit en pensant que je les vois pas, que je les entends pas tomber dans le trou. Mes mots les plus importants, ceux que je sais que je devrais dire pour la consoler, pour la rassurer, pour la faire sourire au moins une fois avant de crever, ils restent coincés dans ma gorge ou ils trébuchent dans sa fosse à tristesse au moment de me sortir de la bouche. Les rires, les souvenirs, la complicité, l'amour entre nous deux, tout ça est enterré à la même place que ce qu'on ravale pis qu'on se dira jamais. Tout ce qu'il nous reste, c'est le vertige. Le vertige immense quand nos regards se croisent. Quand dans nos pupilles on voit plus l'autre, seulement le grand trou noir qui va bientôt prendre ma place au creux de ma mère.

\*

Francine était pas là, aujourd'hui, fait que c'est la stagiaire qui s'est occupée de moi à sa place. Avec toute la marde que j'ai déjà à pelleter, le karma dépasse les bornes. La petite loud s'est surpassée. C'était incroyable, littéralement in-cro-yable. J'ai pas dit un mot. Pas un petit mot de rien du tout, pendant les dix minutes qu'elle a passées dans ma chambre. Tout le temps qu'elle était là, à faire ses affaires, à m'éponger, à prendre ma température, à me laver en faisant semblant de pas voir mon petit pénis rentré par en dedans en passant sa guenille entre mes cuisses gelées, la gueule lui arrêtait pas.

*Yac yac yac yac, fak'euh là, la vieille m'a dit que t'étais ben fin pis beeeen gentil pis que t'aimais ci pis que t'aimais ça, heille en tout cas j'te dis que t'as des beaux yeux, toi, tu dois faire de l'effet aux p'tites filles avec ces grands cils-là, pis gna gna gna gna mon chum ci mon chum ça, pis lui avec, tu sais, son ami y a le cancer, pis c'est pas mal dur à vivre pour lui, mais c'est une épreuve pis la vie c'est comme ça, qu'est-ce tu veux, y en aura pas d'facile, comme y disent, pis nanananananananana, mais tsé, c'est pas si pire, au fond, y a quand même des chances d'en venir à bout, faut jamais perdre espoir, hein, parlant d'espoir, on a tu hâte, rien qu'un peu, que ça finisse, c'te pluie là pis bla la pluie, la pluie, pis ça tu pas de bon sens, la pluie, tomber de même, à moment donné, on se dit, coudonc, ça arrêtera jamais, faudrait dire à Dieu de fermer la champlure ha ha ha ha ha ha, ouf, je sais, je sais, je devrais pas rire, y a du monde qui souffre avec ça, comme mon oncle*



*Gau-thier / peut pas / m'giiii-fler,*

*Gau-thier / peut pas / m'giiii-fler.*

\*

Francine est revenue. Elle est passée pour me faire manger, ce matin, mais je suis tombé comme une roche, d'une shot. Je me rappelle même plus si j'ai eu le temps de finir ma petite purée jaune orange ou si je me suis endormi la face dedans.

J'ai rêvé que j'étais avec ma famille sur une île déserte, minuscule, avec une cabane bleu délavé pis une plage minuscule de deux mètres de long. Il faisait beau comme dans les calendriers de maillots. Je me baignais pendant que mes parents partaient pêcher sur une petite barque en bois et que ma sœur faisait une sieste dans la cabane. Je restais dans l'eau longtemps, très longtemps, à nager un peu, mais surtout à flotter sur le dos sans effort, la tête renversée vers l'arrière, fixant l'horizon inversé, l'océan flottant et mes parents microscopiques lançant de temps à autres leurs lignes dans le ciel bleu. Au bout d'un moment, je me sentais lourd et fatigué, décidais de rentrer au bord pour me faire bronzer et dormir un peu. Sauf que, quand j'arrivais pour mettre un pied sur le sable, l'île calait sous mon poids, comme une plaque de glace sur un lac, au printemps. À chaque pas, elle s'enfonçait plus profondément. Je criais vers le large pour avertir mes parents, pour leur demander de venir me chercher, mais ils avançaient trop lentement sur leur petit bateau, avaient soudainement perdu leurs rames. Tout à coup, des bulles d'air gigantesques remontaient vers la surface, de part et d'autre de la plage, éclataient autour de moi dans un bruit sourd en m'éclaboussant le visage. L'île émettait le bruit d'un navire de bois fendu en deux par un boulet, sombrait vers le fond d'un seul coup, aspirée par un magnétisme puissant. Et moi aussi, je coulais, pétrifié, les deux pieds cloués au fond du sable et les bras tendus vers la surface, où je pouvais voir les mains de mes parents fouiller l'eau désespérément, sans comprendre qu'il était trop tard.

\*

Hier, j'ai dormi toute la journée, sans rêver ni rien. Presque comme si j'étais tombé sans connaissance. Les deux fois où je me suis réveillé, je me sentais complètement perdu. Le cadran

indiquait des heures qui me paraissaient impossibles. À midi, j'étais tellement knock-out que j'ai même pas réussi à avaler un peu de compote avant de retomber dans le coma. Vers à peu près sept heures, je me souviens avoir souri un peu à ma mère en cognant des clous. J'essayais vraiment fort de la regarder, de lui sourire, de pas me rendormir tout de suite. Mais les yeux me fermaient tout seuls, ma bouche était pâteuse et mes lèvres engourdies, pleines de fourmis grouillantes. J'imagine que mon père et ma sœur étaient là eux autres aussi, mais j'arrive pas à m'en rappeler. Vers minuit, je me suis réveillé pour de vrai, comme si on était le matin. On n'a pas le droit d'écouter la radio la nuit, c'est la règle, pour pas déranger les autres patients qui dorment dans l'aile. Mais en pensant à ça bien comme il faut, je me suis dit que les règles, quand tu vas mourir d'une seconde à l'autre, tu peux te les mettre à même place que le thermomètre pis faire à ta tête pour une fois dans ce qu'il te reste de vie.

J'ai mis le son pas trop fort, pour pas me faire pogner, pis un monsieur avec une voix grave s'est mis à parler. Le bulletin était déjà commencé. J'ai pas trop compris ce qu'il disait. Quelque chose à propos de politique ou de corruption. Juste avant que l'infirmier vienne m'avertir, me confisquer l'appareil pour la nuit même si je lui ai fait le coup de *Tu ferais pas ça à un mourant* avec une face de chien piteux, j'ai eu juste assez de temps pour entendre une deuxième nouvelle.

Un iceberg grand comme douze fois l'île de Montréal s'est détaché de la banquise en Antarctique. Les scientifiques l'ont baptisé A68, mais le journaliste disait qu'il avait déjà un surnom : le monstre de glace. Le monstre mesure quasiment deux-cents mètres de haut, pis ça c'est juste à la surface. Sa partie cachée descend à trois-cent-cinquante mètres sous l'océan. Les experts pensent que ce bloc-là contient autant d'eau que quatre-cent-soixante millions de piscines olympiques. J'ai été au stade rien qu'une fois, y a vraiment, vraiment longtemps, fait que mille fois une piscine d'une taille un peu floue, ça me dit pas grand-chose, mettons. Mais quatre-cent soixante millions de piscines floues, c'est ridicule. C'est gros comment, mettons, si on les colle toutes ensemble ? Comme le fleuve ? Comme le lac Ontario ? La mer Méditerranée ? Plus gros encore ?

J'ai réfléchi à ça longtemps en essayant de faire des calculs par estimation, comme en maths, mais j'y arrivais pas. Ça me rentrait pas dans tête. Fait que pour me changer les idées

pis arrêter de penser aux piscines infinies, je me suis concentré à imaginer le « monstre de glace ». Dans ma tête, il pouvait pas ressembler à un monstre, genre au yeti. C'était plus un genre de vieux navire, avec des voiles de neige, une coque de glace pis un mât énorme. Plus haut qu'une montagne, tellement haut qu'il fendait les nuages en deux sur son passage. C'est étrange, mais plus je pensais au bateau, mieux je le voyais. Et mieux je le voyais, plus je le *sentais* flotter près de moi, son souffle glacial me frôlant la peau. À un moment donné, la pluie a recommencé à tomber. Le bateau a disparu, mais pas le froid. Je ne me suis pas rendormi.

\*

Je sais pas ce qui m'arrive. Depuis hier soir, j'ai beau m'assurer que la fenêtre de la chambre est fermée, demander à Francine de monter le chauffage, de m'apporter plus de couvertes, me cacher, m'enrouler dedans en me couvrant les yeux de plusieurs épaisseurs jusqu'à ce qu'il y ait plus aucune lumière qui passe, malgré tout, je gèle. Elle s'infiltré. Elle a fini par trouver son chemin ici, par se creuser une rivière jusqu'à moi. Ça n'a aucun sens, mais je sens l'eau qui coule dehors se déposer sur ma peau, pénétrer par mes pores, s'écouler goutte à goutte dans mes veines, m'imbiber jusqu'aux os. Je le vois bien, quand je regarde la fenêtre, qu'il y en a pas, d'eau, mais, même à ça, même si c'est pas explicable, c'est pas imaginaire non plus. C'est physique, réel. Je gèle. L'humidité me rentre dans le corps, me pourrit le cœur comme une vieille souche. Mes mains shakent, mes dents claquent, ma tête tremble tellement qu'elle en perd des bouts. Dehors, la pluie continue de tomber. Je suis fait à l'os.

\*

Depuis ce matin, en dedans de moi, on dirait qu'un meurtrier s'amuse à me poignarder, qu'un carcajou referme ses griffes sur mes organes et les déchire de ses crocs, qu'une sorcière vaudou me plante des aiguilles à tricoter un peu partout dans le dos. Quand ça crampe, j'ai des électrochocs qui me montent dans la colonne, pis le courant se rend jusqu'en arrière de mes molaires. En petite boule dans mon lit, les deux genoux dans mes bras, j'arrive plus à bouger ni à parler, à peine à pleurer un peu. Dès que je remue les jambes pour me replacer, les crampes reviennent, me transpercent l'estomac pis je dégueule du vent. J'ai rien avalé depuis avant-hier, pis la bile, j'en ai plus assez pour que ça déborde, fait qu'elle reste pognée en chemin, me brûle l'œsophage. J'ai l'impression chaque fois de caler une pinte d'acide au goulot.

\*

Ma famille est venue me voir. Je la vois par la petite fente entre mes paupières qui veulent plus ouvrir, qui se crispent aux dix secondes en même temps que mes intestins qui se tordent. Je me sens mal, mais je peux rien faire, maintenant. Ma mère a le visage éteint, mon père a l'air sérieux d'un gars qui n'a pas le choix d'être fort ou de faire semblant. Ma sœur pleure sans arrêt. Tellement qu'elle est pas capable de parler. Sa voix tremble ben trop, on dirait qu'elle est sur le bord de s'étouffer dans ses larmes, qui lui coulent dans la gorge. Sa petite voix aigüe de cartoon, je la déteste. Pas capable. Je lui répète tout le temps de se la fermer, d'arrêter de me gossier avec ses conneries quand on est assis en arrière dans l'auto pis qu'elle me pose huit mille questions, qu'elle lit tous les panneaux de circulation sur le bord de l'autoroute pis qu'elle chante la chanson de Frozen en boucle. Mais là, j'avoue, je donnerais n'importe quoi pour arriver à lui dire de me la chanter sa toune, si elle a le goût, pour lui dire que je m'excuse d'avoir été un frère de marde, de l'avoir ignorée, insultée, envoyée chier toutes ces années-là, pis jusqu'au bout, même l'autre soir quand elle m'a flatté le front pour faire comme Francine pis que je lui ai dit *Touche moi pas!* à place de *J'ai mal au cœur, Anne*. Je voudrais lui dire que je suis désolé, désolé pour de vrai, que je l'aime dans le fond, que je suis juste en criss contre la vie qui se décide pas à me sacrer patience, pas contre elle, que c'est correct si je meurs, que tout va bien aller pareil, que je vais penser à elle des fois si quelque chose de moi existe encore après. Je pousse du plus fort que je peux pour me desserrer la mâchoire, pour dire quelque chose, n'importe quoi, pour la consoler, mais y a rien à faire, je suis pogné de même, les dents cimentées, avec ma grimace de petit martyr à cinq cennes collée dans face. Mon silence à moi, Anne, est une trahison.

\*

J'ai plus nulle part où aller, nulle part où me cacher. Quand je ferme les yeux, les gouttes qui tombent sur le rebord d'aluminium frappent mes tympans encore plus fort, me passent à travers le corps, jusqu'au bout des gros orteils. Quand j'essaie d'enterrer le bruit avec la radio, soit une infirmière en panique me force à baisser le son, soit ça fonctionne juste assez longtemps pour que le bulletin météo pis les nouvelles sur le déluge reviennent me parler de pluie, de pluie pis encore de pluie. Quand j'éteins tout pis que je me bouche les oreilles de mes

deux mains, c'est mon corps qui s'y met. Mon cœur qui gronde comme le tonnerre, mes poumons qui se noient, mon sang qui déborde de mes gouttières. Je suis cerné, dehors comme dedans.

\*

C'est pas ma chambre ici. Y a plein de machines que je connais pas, j'ai plein de nouveaux tubes plantés dans les bras pis un masque à oxygène collé dans face. Mes parents sont encore là. Pourquoi ils sont pas encore partis, eux autres ? Francine leur a dit, me semble, de pas faire le piquet en attendant que je leur souris. Justement, elle arrive. Pourquoi personne sort ? Francine met une main sur l'épaule de ma mère, se penche vers moi, me regarde dans les yeux, me dit quelque chose que j'arrive pas à saisir en attendant que je réagisse, mais c'est pareil comme hier. J'ai les intestins dans le broyeur à déchets, j'arrive plus à ouvrir la bouche, à peine à gémir. *Ça donne rien d'attendre, regardez-moi pas d'même.* Les sons qui sortent de la bouche de Francine sont incompréhensibles, mais ils filent doux. Je pense qu'elle essaie de rassurer ma petite sœur qui braille encore en s'étouffant. Mais je pourrais pas promettre, j'entends presque rien. À force de vomir de l'air, des larmes pis du sang, mes oreilles sont complètement bouchées. On dirait que j'ai la tête pognée dans un bocal. Les mots m'arrivent tout embrouillés, pognés dans des bulles, un peu comme si les gens parlaient en dessous de l'eau. Ma mère a dû le voir dans ma face que je suis perdu pis que j'ai la chienne. Elle me regarde, maintenant. Pour vrai. Pis elle me parle. Ça me fait sursauter. Sa voix, c'est la voix de maman, celle d'avant le cancer, la fosse à tristesse pis la fin du monde. Sa fréquence en rayons X me passe à travers la peau, me résonne partout dans le corps. Ça vibre tellement fort que ça m'hypnotise. Quelque part dans mon ventre, je sens une valve s'ouvrir dans un déclic. Je me sens tout engourdi, on dirait que mon corps s'est lui-même branché un genre de soluté miracle, qu'une décharge d'endorphine, de morphine ou de je sais pas trop quel liquide miracle me coule dans les veines. Mes jambes, mes bras, mes mains, mes poumons, mes intestins, les muscles de mon visage, tout se détend en même temps, d'une shot. Mon sang pétille, la chaleur se répand, la douleur s'en va. Pour la première fois depuis je sais même plus quand, j'ai pas mal, j'ai pas soif, pas faim, pas envie de vomir. Je suis juste bien. Dans les vapes, mais relax, anesthésié par la voix de maman, par ses mots incompréhensibles qui me font plus d'effet que n'importe quelle phrase sensée. Ma bouche est molle, ma lèvre d'en bas pend toute seule pis je sens que de la bave

comme dans mon masque et sur mon menton. Je suis trop fatigué, mes yeux se ferment tout seuls. La pluie, encore elle, est de retour. Je l'entends cogner à la fenêtre. En fait, on dirait qu'elle frappe pas juste à la fenêtre. Non, le bruit est trop fort pour ça. On jurerait que ça tombe direct dans ma chambre, que le nuage est au-dessus de mon lit. Si j'entends plus parler ma famille autour, la pluie, elle, est ploguée en Dolby Surround dans mes tympans. Je l'entends se condenser, fendre l'air, cogner la vitre, rouler en S serrés jusqu'au bord de la fenêtre, former une petite flaque, s'infiltrer par le joint, couler le long du mur pis après ça sur le plancher, faire plocs, plocs. *PLOCS*. Y a une goutte qui vient de me revoler sur la paupière. La lumière du néon m'éblouit, mais j'arrive quand même à voir autour. Ma famille me regarde tendrement. Pas de nuage, pas de flaque au bord de la fenêtre, pas de ruisseau sur le mur. Pas de goutte sur ma paupière non plus. Dans ma tête, ma propre voix me souffle *Tu peux mourir sur tes deux oreilles*.

Je referme les yeux, savoure une seconde le silence, mais c'est pas long que ça recommence. Pas à pleuvoir, à couler. À couler en robinet mal fermé, en filet d'eau, en champlure grande ouverte. C'est de plus en plus intense, de plus en plus près. L'eau frappe violemment le plancher, éclate en gouttelettes, éclabousse les pattes du lit, les portes d'armoires. Le bruit se répercute contre les murs de ciment, se transforme petit à petit en un genre de glou-glou de bain qui déborde. Je me redresse dans mon lit. Y a plus personne dans la pièce pis y a déjà au moins deux pieds d'eau à terre. Ça pisse de partout, des craques dans les murs, de la fenêtre, du plafond, du lavabo dans le coin, pis ça monte, ça monte, ça monte à vue d'œil. Mon corps file léger, tout d'un coup. Je flotte. Mon matelas flotte pis l'eau continue de couler de partout. Par-dessus bord, je peux voir la carcasse de métal du lit où j'étais couché, loin au fond de l'eau. Au-dessus de ma tête, rien. Le plafond s'est envolé avec les murs et maintenant y a pu rien que de l'eau. De l'eau partout, tout autour, aussi loin que je peux voir. Un océan bizarre, silencieux, aussi calme qu'un étang, où je dérive en jaquette sur mon radeau d'hôpital. Le ciel est couvert de nuages blancs. L'eau les reflète parfaitement. Mon regard plonge tête première dans la blancheur, nage vers l'horizon, jusqu'à sa frontière. Il se tient un instant debout sur le fil, là où le ciel rejoint l'océan, replonge dans le miroir, dans l'eau ou le ciel, je sais plus trop, et refait le chemin à sens inverse, vers moi. Vers l'horizon, vers moi, vers l'horizon, vers moi. Recommence. Encore et encore. L'eau pis le ciel sont à l'endroit pis à

l'envers en même temps, y sont tout mêlés, on sait plus qui est qui, comme si y étaient exactement la même affaire, mais ils m'éblouissent en double, me revirent les yeux pis les traversent bord en bord. Je vois tout pis je vois rien en même temps. Le blanc est beau, le blanc fesse, le blanc est doux, le blanc est violent. Le blanc est total. Il m'enveloppe, me remplit, me vide, m'attire, m'enfirouape de la tête pis du cœur. C'est tu moi ou ça vibre ? Le blanc tremble, tout tremble. Le miroir se fracasse et me relâche, frappé en plein cœur par une toute petite vague. Une ride qui s'agrandit en cercles. La pluie m'a retrouvé. Elle m'a suivi jusqu'ici, la chienne, jusqu'en plein océan hallucinogène, quelque part entre le cancer, le sommeil, mon oreiller pis la fenêtre. L'orage s'installe tout d'un coup. Les gouttes tombent tellement fort que des étincelles sortent des trous. Des genres d'éclairs intenses. C'est fucké, mais plus je les regarde, plus j'ai l'impression bizarre qu'ils me disent de quoi, que ça se peut pas, que c'est impossible, mais que je les connais, les flashes, que c'est nous autres, dans l'eau. Nos visages. Celui de Kevin, le mien pis ceux des autres scraps anonymes du septième, qui giclent comme des météorites de lumière. Ça s'écrase, ça explose, ça revole tout partout, par centaines, par milliers, par millions, à plus savoir où donner de la tête. On pleut à boire debout.

## L'ENVERS

Le réel est viré à l'envers, et quelque chose en nous,  
entre la peur viscérale et l'instinct de survie, pulse, comme neuf.<sup>4</sup>

Véronique Côté, *La vie habitable*

Ce matin-là, vers les neuf heures, debout comme à son habitude devant des rangées de petits inconnus de huit ou neuf ans auxquels il donnait la dictée, il lui sembla que quelque chose en lui céda d'un coup sec. Comme ça, en plein milieu de la deuxième phrase. *Clac !* Une corde, un fil invisible qui rattachait son âme à son corps et dont il ignorait l'existence se détacha.

Bien qu'il y fût toujours, dans ce corps, il eut soudain le sentiment qu'il ne l'incarnait plus, que ce dernier se mouvait désormais sans lui. Manifestement, c'était bel et bien le cas, puisqu'alors qu'il réfléchissait activement à cette situation singulière, il continuait à parler, à circuler entre les bureaux, à jeter un œil discrètement sur les cahiers et à répondre avec patience aux questions, comme si de rien n'était. Ce qu'il restait de temps à la période du matin s'écoula à une vitesse folle, mais sans heurts, outre une légère bousculade entre deux petites filles qui s'étaient précipitées en courant dans l'allée au moment de lui remettre leur cahier. Le corps se chargea de faire une intervention savante, mesurée, à laquelle les deux enfants se montrèrent très réceptives, mais la tête, elle, ne songeait plus qu'à la récréation, qui lui offrirait peut-être le temps de se rassembler un peu.

Lorsque la cloche sonna, il se vit se lever doucement, accompagner les élèves dans le corridor, le long des casiers, les faire prendre un rang bien droit, les mener en silence au bas de l'escalier, jusqu'à la porte extérieure. Cela fait, le corps remonta dans le local vide et s'affala sur une chaise. Cette position donna enfin l'impression à la tête de reprendre le contrôle. Elle se concentra pour faire bouger les mains et les fit frotter ce qui, une heure plus tôt, étaient encore *ses bras, ses jambes, sa nuque*. Elle espérait que le retour de la circulation sanguine permette de chasser la sensation d'engourdissement qui ne la quittait plus depuis que le lien

---

<sup>4</sup> Côté, Véronique, *La vie habitable : poésie en tant que combustible et désobéissances nécessaires*, Montréal, Atelier 10, coll. « Documents », 2014, p. 77.

s'était rompu. Le corps but un peu d'eau, mangea une pomme en regardant par la fenêtre et, juste avant que la cloche sonne à nouveau pour annoncer le retour des élèves en classe, prit dix profondes respirations. Cela le calma temporairement, rabouta les deux entités en faisant dans la corde un nœud frêle. Probablement en oreilles de lapin, comme ceux qu'il montrait aux enfants de la maternelle. Un nœud efficace pour des chaussures mais manifestement trop peu solide pour une âme, car il se dénoua peu de temps après, alors qu'un élève lisait à voix haute la consigne d'un problème de mathématique. Sans faire de bruit, sans craquer, mais le résultat était pratiquement identique. Cette fois, au lieu de voir son corps à distance, il se mit à flotter en lui-même comme dans un chandail trop grand. Le vertige et l'apesanteur qu'il ressentait étaient similaires à ceux qui l'assaillaient, enfant, quand la chaîne de son vélo de montagne déraillait et que les pédales continuaient à tourner dans le vide, sa monture avançant toute seule un moment, poussée par ce qu'il lui restait d'élan.

Cette fois, après avoir profité d'un élan similaire qui lui fit exécuter automatiquement quelques gestes, ni son corps ni sa tête ne répondirent à ses commandes. La dernière demi-heure de la matinée se déroula sans qu'il puisse y prendre part, incapable qu'il était de réfléchir, de bouger ou d'interagir normalement. Il demeurait silencieux, totalement pétrifié, derrière le grand bureau de l'absent du jour dont il ne se rappelait plus le nom, espérant que son apathie passe inaperçue, mais une fois qu'ils décelèrent son état, les élèves en profitèrent allègrement. Les dix minutes précédant la pause du midi furent infernales. Il regarda les enfants mettre la classe sens dessus dessous sans dire un seul mot ni lever le petit doigt, coincé quelque part en lui-même. Après un certain temps, les élèves s'arrêtèrent brusquement, le regardant avec insistance, comme s'ils attendaient quelque chose. Trente secondes plus tard, alors qu'ils sortaient de la classe dans le désordre le plus complet, claquant les portes de leur casier, se frappant avec leurs boîtes à lunch en criant, il comprit. La cloche avait sonné. Les élèves attendaient qu'il les reconduise au gymnase pour le dîner. Seul, il parvint enfin à se ressaisir et à se lever. Il se rendit péniblement à la porte, jeta un œil dans le corridor et tomba nez à nez avec l'enseignante de la classe voisine, une femme assez jolie, qui le dévisagea sans retenue.

- Un rang, ça vous dit rien ?

Elle soupira exagérément, rentra dans sa classe en claquant la porte derrière elle. Ça ne pouvait pas continuer comme ça. Il ramassa son sac et son manteau, dévala les escaliers quatre à quatre et, avant de partir, pensa à laisser un mot, qu'il griffonna en vitesse avant de le coller sur la porte du bureau de la secrétaire, partie luncher.

<p style="text-align: right;">Malade.</p> <p style="text-align: center;">Ne serai pas de retour en PM.</p> <p style="text-align: right;">Désolé.</p> <p style="text-align: right;">Samuel (le suppléant)</p>
--

Il se mit en marche vers chez lui, à une quinzaine de minutes à pied de cette école. Le vent sec sur sa peau, le bruit des feuilles mortes raclant le sol comme du papier sablé, l'odeur de plantes en décomposition se chargèrent peu à peu de lui faire retrouver ses sens. Il se sentit peu à peu revenir à lui. En lui. En ce qu'il considérait, du moins, être lui. Cette mixture indéfinissable de néo-montréalais, d'ex-banlieusard, d'enseignant suppléant à temps partiel, d'éternel étudiant, de lunatique chronique et de poète auto-proclamé. Qui était-il donc ? Quel était le sens de son existence ? Ces éternelles questions avaient beau le faire rigoler intérieurement de par leur simplicité, elles lui parurent étonnamment insolubles.

Il songea à Arto Paasilinna, son auteur favori, à ses personnages étranges qui fuyaient le drabe de leur quotidien pour se reconstruire au contact de la nature. Cela le fit se sentir mieux, moins misérable, moins seul. Quand il arriva au pied de l'escalier de son appartement, il sentit qu'il ne pouvait pas rentrer. Pas tout de suite. Il avait déjà dans sa poche les clés de sa voiture, une vieille bagnole qu'il aimait comme une sœur, et sut instinctivement qu'il lui fallait partir. Sans prendre le temps de monter chez lui, il se dirigea vers sa voiture, stationnée devant le petit bar près de chez lui, et démarra aussitôt, sans trop savoir où il allait. Il suivit le boulevard jusqu'à la métropolitaine, sur laquelle il s'engagea sans réfléchir. Quelques minutes plus tard, devant un panneau annonçant la jonction avec l'autoroute 15, il sentit que c'était là qu'il devait aller : plein nord. D'un grand coup de volant, il traversa deux voies, frôlant au passage la camionnette d'une femme rousse, qui le klaxonna généreusement, ses yeux exorbités déformés par des lunettes épaisses.

Une fois sur la 15, il traversa Ahuntsic, Laval, puis une série de banlieues aux noms pittoresques et inspirants, *Champfleury*, *Rosemère*, *Boisbriand*, organisées chaque fois, à quelques détails près, selon la même formule : un quartier industriel bondé de concessionnaires automobiles le long de la voie de service ; des maisons quasi identiques, semblables à des cabanes d'oiseaux, disposées en rangées parfaites derrière un talus faussement naturel ; des centres commerciaux composés de dizaines de boutiques rectangulaires, rassemblées mais en pièces détachées, plantées à intervalles réguliers dans des stationnements rectangulaires plus vastes que des terrains de football. À Mirabel, il dépassa le réservoir d'eau géant, trônant à plus d'une cinquantaine de mètres dans les airs, qu'enfant il avait surnommé la « balle de golf » et réalisa qu'il roulait depuis près de quarante-cinq minutes. Il se demanda qui, de son corps ou de sa tête, en avait décidé ainsi, lequel avait poussé l'autre à faire une virée improvisée sur la rive nord de Montréal, où il n'allait plus que pour souper chez ses parents, une ou deux fois par mois. Il ne se souvenait pas d'avoir décidé de bouder la banlieue. Cela s'était passé naturellement, au fil du temps. Après son déménagement en ville, il avait totalement délaissé ses parents et ses vieux amis. À tel point qu'il ne se rappela qu'à ce moment, aux abords des grands champs abandonnés de St-Jérôme, certains visages, certains prénoms qu'il avait prononcés pour la dernière fois dans les années 1990. Il roula ainsi un bon moment, sans porter la moindre attention à la route, se remémorant des gens aimés, des lieux mythiques, des moments marquants qui, malgré leur importance, ne lui étaient pas venus en tête depuis des années.

Si son corps lui semblait encore légèrement détaché de sa conscience, il ressentit quand même la faim quand la Porte du Nord apparut devant lui, avec le gigantesque M jaune trônant au-dessus de la chaussée, visible à près d'un kilomètre de distance. Il décida de s'arrêter pour manger et faire le plein d'essence. Stationné le long de la clôture, regardant les voitures défiler une à une, il dévora en vitesse un hamburger au ketchup, se fourrant les frites dans la bouche par poignées. Dès la dernière bouchée avalée, il se remit en route au son de son disque favori, un vieil album d'*Avec Pas d'Casque* qui survivait miraculeusement aux écoutes à répétition, sept ans après son achat. Il se sentait de moins en moins pressé, roulait tranquillement dans la voie de droite pour pouvoir profiter de la vue des montagnes orangées, se laissait bercer par la musique, aussi familière à ses oreilles que la voix d'un être cher. Il s'entendit entonner un

passage de sa chanson préférée, qui le renversa, littéralement. De peur de perdre ces mots, qui résonnaient en lui avec l'intensité d'un coup de canon, il éteignit la chaîne stéréo d'un coup de poing, se mit à les répéter en boucle à voix haute, jusqu'à ce qu'ils se scandent d'eux-mêmes.

*On ne mesure pas la qualité / d'la fuite à la distance.*

*l'important, c'est juste / de fuir dans le bon sens.*

Ces mots lui étaient parfaitement connus. Pourtant, il avait l'impression de les entendre vraiment pour la première fois. Il les médita, prit le temps d'en mesurer la portée, l'importance. Le sens, justement. Cependant, le corps, autonome, se chargeant toujours de conduire, prit la sortie 89, peu après Ste-Agathe-des-Monts et s'engagea sur la route 329 vers l'est. Il manœuvrait en douceur, offrant à la tête la liberté de perdre le nord, de plonger dans le paysage, de caresser des yeux la silhouette brisée de la montagne noire, l'épaisse couche de nuages gris, les pointes effilées des épinettes noires défilant de l'autre côté du pare-brise. Il sut qu'il était arrivé quand il vit une petite pancarte de bois verni, à sa droite :

*Bienvenue à St-Donat*

Jamais il ne s'était douté que c'était là sa destination. Pourtant, il ne ressentait aucune surprise de s'y retrouver, comme si c'était la chose la plus logique au monde. Il avait passé plusieurs étés à St-Donat, entre six et douze ans, mais il n'avait reconnu, durant le trajet, ni la route ni le paysage. Il lui sembla que tout, absolument tout de ce village avait changé. Ou alors peut-être ne se souvenait-il de rien. Sans réfléchir, il dévia de la rue principale, prit à gauche sur une petite rue jusqu'au bord d'un lac, qu'il longea un instant. Puis, il tourna à droite et encore à droite, avant de garer sa voiture dans un stationnement de gravelle. Par la fenêtre, il s'aperçut qu'il était au pied d'une montagne et la reconnut aussitôt. C'était celle où il était parti en excursion avec son père, vers l'âge de six ou sept ans. C'était un de ses plus beaux souvenirs d'enfance. De ses plus beaux souvenirs tout court. À la chaleur dans sa poitrine, il sut qu'il était arrivé à destination. Il descendit de sa voiture et vit, de l'autre côté du chemin, le parc des Pionniers, le lac Archambault, tous deux déserts. À la vue du sable de la plage municipale, il repensa à celle du chalet que louait autrefois sa famille, au bord du lac Ouareau, à quinze minutes de là. Il n'y était pas retourné depuis l'été où il avait par erreur assassiné sa tortue domestique. Elle était morte quelques heures à peine après qu'il eut nettoyé son bocal et

remplacé l'eau par celle du lac qui, il l'apprit à la dure, n'était pas potable. Mister Freeze, un nom proposé par Gabriel, son voisin d'en face, avait été enterré au pied d'un énorme bouleau blanc, à quelques mètres du lac qui l'avait tué. Le souvenir lointain de Mister Freeze dans son cercueil en boîte de Kleenex l'emplit d'une gaieté irrésistible. Il se sentait léger, porté par une confiance aveugle en cette journée sans queue ni tête qui ne cessait de le surprendre. À une centaine de mètres du stationnement se trouvait une petite cabane de bois, qui ressemblait de loin à un bureau d'information. En s'en approchant, il constata qu'il s'agissait en fait d'un centre communautaire, fermé à cette période de l'année. Il trouva malgré tout, collé dans une fenêtre au ruban adhésif, un plan de la montagne indiquant les sentiers pédestres à emprunter. La cabane, identifiée par une petite maison au toit pointu, était tracée au feutre au bas de la feuille. Il lui fallait retrouver la piste qu'il avait prise avec son père, d'où l'on pouvait admirer la vallée en contrebas. Mais comment ? Savoir laquelle était la bonne lui semblait impossible, mais son instinct lui souffla que, ce jour-là, les choses n'avaient pas besoin de lui pour suivre leur cours.

Il suivit sur quelques centaines de mètres le sentier de départ, assez large pour que puissent y rouler des véhicules motorisés, avant de bifurquer à la première occasion sur sa gauche, d'instinct, vers un chemin étroit qui semblait se diriger directement vers le sommet. Il se mit à gravir la montagne en suivant la piste mal défrichée, se fiant aux petits rubans roses accrochés çà et là à des branches basses quand il ne savait pas quel embranchement choisir. Après une vingtaine de minutes de marche sur ce chemin pentu, son corps lui signala le besoin de se reposer, et il s'assit sur un bloc erratique recouvert d'une mousse épaisse et de feuilles mortes. Au diable mon pantalon, pensa-t-il en sentant l'humidité pénétrer lentement le tissu sous ses cuisses, et il se laissa tomber à la renverse sur le rocher. Une brise fraîche, douce et épicée, lui emplit aussitôt les poumons. Il y sentait l'âpreté de la moisissure, le sucre du sapin baumier, un relent de boue fermentée, mais surtout, un parfum musqué. Celui de la mort, dans tout ce qu'elle avait de plus beau. Couché sur le dos, la tête penchée vers l'arrière, il contempla la forêt renversée, méconnaissable. Le lavis des branches dénudées lui apparut soudain comme le tracé sinueux de centaines de racines, peintes à l'encre de Chine sur une feuille de riz. Elles lui semblaient s'enfoncer dans les profondeurs des nuages, s'y agripper de toutes leurs forces pour les empêcher de lui tomber sur la tête. Il se demanda, s'il n'y avait un jour plus d'arbres pour

le tenir en place, à quoi pourrait bien ressembler un glissement de ciel. Plutôt que de le mettre à l'envers, sa méditation le remit d'aplomb. Quand il se releva, pour la première fois depuis l'heure de la dictée, ce matin-là, il se sentit en parfait accord avec lui-même. Bouleversé du corps comme de la tête, mais entier. Présent.

Soulagé de l'étrange sentiment qui l'avait hanté toute la journée, il décida de poursuivre sa randonnée, bien qu'il n'eût aucune idée de la direction précise à prendre, de sa destination finale ou de la distance qu'il lui restait à parcourir. Il fut presque déçu, quelques minutes plus tard, quand il réalisa qu'il était déjà arrivé au sommet de la montagne, en fin de compte beaucoup moins haute qu'elle n'en avait l'air. Il aperçut aussitôt ce qu'il cherchait. Un peu plus haut sur sa droite, un trou parmi les arbres où se découpait, assise sur un plateau rocheux, une petite construction de bois aux clôtures grillagées. L'observatoire. Le jour de la fameuse excursion, son père l'avait pris sur ses épaules, tout en haut de la plate-forme. En rentrant au chalet, ce soir-là, il avait raconté à sa mère qu'il savait, maintenant, comment se sentait un aigle en plein vol, avait décidé que quand il serait grand il serait, sans aucun doute, pilote d'avion. Il avait, par après, changé de plan de carrière à une dizaine de reprises. Journaliste, cuisinier, urbaniste, architecte, comptable, enseignant, écrivain, tout y avait passé. Suppléant ? Non, ça, il ne s'en serait jamais douté, ne l'avait jamais souhaité non plus. Or, s'il avait jusqu'à ce jour vécu en désaccord avec une partie de lui-même, il sentait que cette journée marquerait la fin d'une ère. Que le lendemain, il prendrait enfin un nouveau départ. Vers quoi exactement, il ne le savait pas encore, mais vers quelque chose d'autre. Quelque chose de mieux.

Cette révélation le fit se sentir léger, il s'engagea dans le petit sentier menant à la tour d'observation, bondissant d'une pierre à l'autre avec l'impression de flotter, escalada les huit volées de marches en vitesse et, essoufflé, s'appuya sur la rambarde. La vue lui coupa le souffle. Frappé de vertige, il faillit perdre l'équilibre et basculer par-dessus la clôture. Là où il s'attendait à voir se déployer une série de montagnes recouvertes d'épinettes, il n'y avait plus qu'un trou. La montagne sur laquelle il se tenait était décapitée, crevée par un gigantesque cratère. Tout au fond, des pelles mécaniques s'affairaient à racler et à récolter un minerai blanchâtre avant d'en remplir d'énormes camions-bennes, qui remontaient ensuite à la surface le long de petites routes sablonneuses. Le corps, la tête vides, il s'assit sur la clôture, laissant ses pieds balloter au-dessus du gouffre

## EXTINCTIONS

Les dernières années, mon grand-père n'arrivait presque plus à marcher. Ses poumons étaient épuisés, ses jambes frêles, son équilibre incertain. Quand je sonnais à sa porte, anxieux, je ne pouvais m'empêcher de le surveiller en me penchant vers la petite fenêtre qui y était découpée. Je craignais que cette fois ce soit la bonne, que ses grandes cannes flanchent sous son poids et qu'il ne s'effondre sur la moquette beigeasse, poussiéreuse, qui recouvrait depuis toujours les planchers de son bungalow. Il n'avait que quelques mètres à parcourir pour me rejoindre, quatre ou cinq tout au plus, une fois hissé hors du canapé où il m'attendait patiemment, mais à le voir aller, osciller lentement, prendre appui sur le mur avec sa main, on comprenait vite que le corridor s'était récemment changé en une route périlleuse et fatigante. À travers la porte, je l'entendais ronchonner quand il m'apercevait, les mains et le nez contre la vitre, en train de l'épier. Il prenait une grande respiration, bruyante, tournait la poignée, lançait en m'ouvrant que je ne devrais pas m'inquiéter comme ça, que ce n'était rien. Que quelques vertiges qui lui jouaient des tours. Il ajoutait souvent, comme s'il ne me l'avait jamais dit avant :

- Comme un long lendemain de veille.

Il la trouvait bien bonne, sa blague, la riait en saccades. Grand, comme je l'avais baptisé à l'âge de quatre ans sans savoir que le surnom lui collerait à la peau, riait comme il attaquait autrefois chaque chose dans sa vie : de front, avec force. Si fort, en fait, qu'il finissait chaque fois par s'étouffer en toussant dans son poing énorme. Ses mains me fascinaient. À leur blancheur, à leur quasi transparence qui laissait voir les dizaines de veines qui les traversaient, aux taches de vieillesse qui y proliféraient comme des champignons, on aurait pu les croire friables. Il n'en était rien. Elles étaient les derniers vestiges de ses quarante années de charpenterie, et il n'en était pas peu fier. Quand j'étais petit, il les appelait « ses pinces » et saisissait chaque occasion de démontrer sa puissance de destruction en torturant le premier objet que je lui implorais de plier, de tordre ou de casser en deux. Ma grand-mère le grondait en fronçant les sourcils pour me montrer que ça ne se faisait pas, de casser des choses juste

pour le plaisir, mais je les voyais bien, quand elle se retournait, sa tête secouée comme on la secoue devant un grand gamin, ses pattes d'oies, creusées par des yeux plissés de tendresse et l'ombre d'un sourire ravalé. Elle l'aimait comme ça, son homme, et ses pinces étaient trop utiles autour de la maison pour qu'elle lui en veuille bien longtemps d'essayer d'épater son petit-fils avec ses bêtises. Même à la fin de sa vie, la poignée de main de Grand était assurée, solide. Il me serrait les doigts avec une force démesurée, inutile, qui lui coûtait une énergie qu'il n'avait plus. Une fois ma main prisonnière de la sienne, il me regardait grimacer avec orgueil. Depuis la mort de ma grand-mère, trois ans plus tôt, il ajoutait, en me fixant d'un air de défi, de ses yeux d'un bleu électrique

- Inquiète-toi pas ! Tu m'enterreras pas d'main.

Les derniers mois, même si je remarquais que ses pinces avaient perdu un peu de leur force, je jouais le jeu, tordais la commissure de mes lèvres, serrais les dents.

- Non, grand-p'pa. Ça, c'est certain !

Je retirais ma main de la sienne en la secouant un peu, feignant de chasser la douleur. Le sourire qu'il me décochait ensuite en hochant la tête. Un vrai paon.

\*

D'ordinaire, quand je rendais visite à Grand, tous les dimanches après-midi, on s'asseyait dans la cuisine, près de la baie vitrée. Il tournait sa chaise à quarante-cinq degrés, de manière à pouvoir regarder dehors. Il affirmait depuis toujours que le paysage était aussi un invité, un vrai. Qu'il ne fallait jamais l'ignorer. Il n'y avait pas grand-chose à voir, pourtant, dans cette cour de banlieue, d'une apparence tout à fait banale. Une vaste pelouse mal entretenue. Quelques arbustes à moitié desséchés qui envahissaient les abords du cabanon. Deux ou trois moineaux déçus qui venaient se poser sur le bain d'oiseaux vide. Des plates-bandes quasi désertes, outre quelques pissenlits géants, un monumental tapis de menthe, une touffe de ciboulette et une vigne sans tuteur, forcée de ramper au sol. Mais rien de tout ça n'attirait le regard de mon grand-père. Tout ce qui importait à ses yeux, c'était le grand arbre en forme de parasol, tout au fond de la cour. Le seul être vivant qui n'était pas mort ou disparu depuis son

arrivée à St-François dans les années 1950. L'arbre était déjà mature, gigantesque, au moment où mes grands-parents avaient fait l'achat de la maison. Grand affirmait que les ormes européens pouvaient vivre jusqu'à cinq-cents ans et ceux d'Amérique, jusqu'à trois-cents, avançait l'air confiant qu'avec un tel tronc, celui-là devait être âgé d'au moins deux-cents ans.

- Minimum. Gros minimum.

\*

Quand j'étais enfant, mon grand-père s'asseyait près de moi sous la cathédrale de branches de l'orme, m'enlaçait d'un grand bras et me racontait l'histoire tragique d'un petit arbre seul au monde. Je gardais un silence religieux, l'écoutais sans perdre un seul mot. L'écriture ne pourra jamais rendre l'interprétation qu'il en faisait, les variations de tons et de volume aux moments parfaits, mais, à quelques détails près, qui changeaient selon son humeur, ça allait comme suit :

*L'orme, l'arbre au-dessus de ta tête, vit ici depuis très longtemps. Très, très, très longtemps, bien avant notre arrivée sur la Terre. Depuis tellement longtemps, en fait, qu'on raconte qu'il était le tout premier habitant de l'île, avant même qu'un humain la nomme Laval.*

*Son histoire, c'est une histoire de solitude. De solitude, de patience et d'amitié.*

À ce moment précis, il prenait une pause pour que les mots aient le temps de résonner en moi. Ça fonctionnait à tous coups. Je me répétais intérieurement : solitude, patience, amitié. J'étais prêt.

*Le jour de sa naissance, quand il sortit la tête de terre et ouvrit les yeux pour la première fois de sa vie, l'orme se mit, comme tous les arbres le font en venant au monde, à chercher sa mère des yeux pour se glisser confortablement sous son ombre.*

*Or, il constata avec étonnement qu'il n'y avait aucun tronc aux alentours. Aucun branchage au-dessus de sa tête. Aucune racine s'enfonçant près des siennes. Il s'étira la tige pour voir aussi loin que le lui permettait sa petite taille. Là encore, il ne vit absolument rien. Sa mère n'était pas là. En fait, il n'y avait rien autour de lui. À perte de vue, ni arbre, ni plante,*

*ni animal, ni même une petite maison abandonnée. Rien qu'un champ, un immense champ désert et, au-dessus de lui, un grand ciel vide, gris comme de la cendre.*

*Même s'il venait à peine de naître, même s'il ne savait pas encore à quoi ressemblait la vie et ce qu'était une famille, l'orme comprit, il sut instinctivement qu'il était seul au monde et que ce n'était pas normal.*

Grand me regardait droit dans les yeux, pour que je puisse prendre toute la mesure de la malchance qui s'était abattue sur le petit arbre, avant de poursuivre.

*Personne ne sait, encore aujourd'hui, par quel hasard, par quel cruel jeu du sort l'orme avait bien pu se retrouver à atterrir dans un champ vide, sur une île déserte et inhospitalière, encore inconnue des hommes. Sans famille pour le protéger, sans montagne à laquelle chuchoter quand la brise agitait ses feuilles, sans le moindre oiseau à accueillir sur ses branches, sans la moindre petite fleur sauvage à couvrir de son ombre et sans paysage à contempler.*

*Or, il était là, il devait se faire à l'idée, espérer qu'un jour les choses puissent changer.*

*Quand il se sentait trop triste, une petite voix surgissait en lui, le rassurait doucement. Elle lui soufflait de garder espoir, lui disait que tout n'était pas encore perdu, qu'il lui fallait simplement attendre. Qu'un jour tout rentrerait dans l'ordre et que sa patience serait récompensée. Comment, demandait-il chaque fois ? La voix ne lui répondait jamais, mais l'orme se rappelait ces mots pour se consoler. Pour survivre.*

*Ainsi, durant des années et des années, des décennies, même, l'orme obéit à la petite voix et il attendit patiemment. Pendant ce temps, il grandissait bien, droit comme un I, s'étirant le cou vers le ciel pour voir toujours plus loin à l'horizon, se répétant qu'un jour, forcément, son destin basculerait. Il apercevrait quelqu'un, quelque chose, descendre du ciel, sortir de terre ou courir vers lui et alors c'en serait fait de la solitude, de l'attente et du silence. Ce jour viendrait, il en était sûr, il lui fallait seulement s'accrocher.*

*Alors, il attendit, attendit, attendit, attendit et attendit, encore et encore, se réveillant chaque jour dès les premières lueurs de l'aube, excité d'ouvrir les yeux, persuadé que ce matin serait le bon, le commencement d'une nouvelle ère, de jours meilleurs.*

*Or, après cent étés, cent automnes, cent hivers et cent printemps, il ne s'était toujours rien passé. Absolument rien.*

Parvenu à ce point de l'histoire, Grand prenait une pause. Il portait son regard longuement vers la cime de l'arbre, puis le reposait sur moi, me chuchotait par ses gestes *Imagine, mon homme, cent ans. CENT ANS ici, sans rien ni personne, tout seul à rien faire. Rien sauf attendre. Imagine comme le temps devait être long. Imagine la déception, le désespoir. Imagine-les et ressens-les.* J'en avais chaque fois les larmes aux yeux, le cœur en bouillie. Content de son effet théâtral, il poursuivait.

*Le premier matin de la cent-unième année de sa vie, en se réveillant, l'orme constata qu'encore une fois il était seul. Fin seul au milieu d'un désert aussi désert que la veille et que le jour d'avant. Pour la première fois de sa vie, l'orme sentit quelque chose en lui flancher, d'un coup sec. Crac ! Son cœur se crispa de douleur et ses derniers espoirs s'évaporèrent, remplacés aussitôt par une profonde lassitude. Une tristesse pesante, qui l'envahit d'un seul coup, courant dans son tronc, depuis ses racines jusqu'à sa cime.*

- *C'en est assez, je n'en peux plus, pensa l'orme pour lui-même. Si la vie n'a rien d'autre à m'offrir, si même cent ans de patience ne suffisent pas, alors aussi bien en finir.*

Ce passage de l'histoire avait un jour créé un débat entre mon grand-père et ma grand-mère. Elle le trouvait trop sombre pour un jeune enfant. Grand lui avait répondu que la douleur et la tristesse faisaient partie de la vie, au même titre que le bonheur, qu'elles lui donnaient toute sa valeur. Ma grand-mère avait grommelé une réplique entre ses dents, s'en était allée. Je suis certain qu'ils ont dû terminer cette discussion plus tard, en mon absence. Je ne sais pas précisément ce qu'ils se sont dit, mais ce que je sais, c'est que Grand a continué d'en faire à sa tête. Les fois suivantes, tout ce qui avait changé, c'est qu'il me racontait les pensées suicidaires de l'arbre à voix basse, en vérifiant au préalable que ma grand-mère n'était pas dans les parages.

*Le ciel, au-dessus de la tête de l'orme, lui semblait être la seule issue à son malheur. Quelque chose d'autre devait se cacher de l'autre côté des nuages. Et peu importe ce qui s'y trouvait réellement, ça ne pouvait pas être pire que ce champ, que cette île, que ce silence qui n'en finissait plus. S'il parvenait là-haut, songeait-il, peut-être qu'il pourrait enfin échapper au poids de sa solitude.*

*L'orme s'acharna donc, jour et nuit, à tenter de plonger dans l'azur, où il imaginait un autre univers, une vie meilleure. Peut-être même quelque chose comme un paradis, s'il était chanceux, pour une fois. L'orme, déjà gigantesque, allongeait chaque jour un peu plus ses racines, son tronc, ses branches. Il y investissait tous ses efforts, toutes ses énergies, ne pensait plus qu'à cela : s'agripper aux nuages pour se hisser là-haut, de l'autre côté et quitter pour toujours cette terre de malheur.*

Tout en poursuivant sa narration, Grand ouvrait ses bras, agitait les doigts dans les airs, mimant les branches qui fouillaient le ciel à l'aveugle en se refermant sur des courants d'air.

*Après une année de désespoir, une année complète passée à s'élancer vers le ciel de toutes ses forces pour s'y envoler, l'arbre centenaire était devenu si grand, si énorme qu'on pouvait maintenant l'apercevoir à des milles à la ronde. Il ressemblait à une flèche géante, prête à fendre l'air, tendue depuis le sol jusqu'aux cieux par la main d'un dieu tenant un arc invisible.*

*Le matin du cent-unième anniversaire de l'orme, à des lieues de son champ vide et désolé, un homme descendait la rivière en canot pour rentrer chez lui quand il aperçut à l'horizon une forme qu'il n'avait jamais vue avant. Il s'égara un bref instant dans la contemplation de cette forme étrange, se demandant de quoi il pouvait bien s'agir.*

*Cette seconde de distraction suffit à le faire dériver vers un segment étroit et dangereux de la rivière, que tous au village savaient devoir éviter à tout prix. Au risque d'y rester, disaient les anciens, qui avaient perdu un de leurs amis dans ce passage des années auparavant. L'homme réalisa bien vite son erreur mais il était déjà trop tard. Emporté par le courant puissant de la rivière, il fut incapable de contourner le rapide, qui semblait vouloir l'avaloir tout rond. Heureusement, l'homme était un habile canotier et il en avait vu d'autres. Il évita*

*agilement, un à un, les rochers acérés qui menaçaient d'éventrer son embarcation et les marmites, ces pièges de remous que la rivière tendait dans l'espoir de l'avalier.*

*Après une lutte féroce au cours de laquelle il faillit laisser sa peau, l'homme parvint à s'extirper indemne du rapide. Il retrouva, de l'autre côté, des eaux calmes et paisibles et, totalement épuisé, il accosta sur ce qui lui semblait être une île afin de se reposer un peu et de retrouver ses repères avant de rentrer au village.*

*Dès qu'il fut remis de ses émotions, l'homme aperçut à l'horizon la même silhouette qui l'avait intrigué plus tôt et réalisa que, dans sa malchance, il s'en était grandement approché. Vue de la rive, la chose ressemblait à un géant la tête enfoncée dans les nuages. Incapable de contenir sa curiosité, l'homme prit son courage à deux mains et mit le cap droit sur la créature.*

- *Étrange comme il est calme, ce géant. Il ne bouge pas, pas même d'un petit poil. Peut-être est-il endormi, songea-t-il en s'approchant lentement, de peur de le réveiller.*

*Après environ une heure de marche, il arriva au pied de l'être vertigineux et constata qu'il ne s'agissait que d'un arbre. Soulagé de ne pas être livré en pâture à un monstre sanguinaire, se moquant de ses craintes enfantines, il sentit soudain la fatigue de sa mésaventure lui peser sur le dos. Exténué, il décida de se reposer un peu à l'ombre du titan de bois. Il n'aurait qu'à rentrer chez lui dans une heure ou deux, avant que le soleil soit couché. Il se lova entre les racines massives de l'arbre, qui couraient à la surface de la terre comme une boule de lacets entremêlés, et il s'endormit aussitôt, paisible et confortable.*

*Mon grand-père me désignait ensuite du doigt, devant nous, le lacis des racines où le canotier héroïque s'était un jour assoupi.*

*À son réveil, l'homme se sentait étrangement bien. Mieux que depuis plusieurs années, même, pensa-t-il pour lui-même. Revigoré, il reprit la direction de la rivière pour récupérer son canot, le porter le long des rapides et rentrer au village.*

*Quelques heures plus tard, quand il rentra chez lui, l'homme fut étonné de l'accueil glorieux qu'il reçut. En le voyant remonter le chemin de sable menant à la maison, sa femme bondit sur ses pieds, ouvrit la porte à la volée et courut vers lui en pleurant de joie et de*

soulagement. Ses enfants, la suivant de près, couraient à sa suite et lui sautèrent au cou les uns après les autres, le serrant avec une force inhabituelle et criant au miracle. Sa femme lui embrassa le visage, remercia Dieu pour la forme splendide dans laquelle elle le retrouvait enfin. Étonné par toutes ces cérémonies, l'homme expliqua qu'il ne voyait pas en quoi c'était un miracle que de rentrer chez soi, qu'il était peut-être un peu tard, oui, mais qu'au fond il n'avait fait qu'une petite sieste, pas de quoi en faire tout un plat.

Sa femme, les sourcils froncés d'incompréhension, lui apprit qu'il avait dormi non pas une heure, mais trois jours entiers. Au village, on le croyait disparu, mort ou noyé. Confus, tentant de retracer le cours de sa journée, l'homme raconta à sa famille ce qu'il lui était arrivé en après-midi. La silhouette au loin, le moment de distraction, la déroute, le rapide, les rochers, l'île inconnue, le géant qui n'était qu'un arbre, les trois nuits de sommeil qui ne lui avaient semblé n'en être qu'une. Sa femme et ses enfants le regardaient comme s'il était devenu fou, mais le réalisme de son récit les intrigua suffisamment pour les convaincre de le suivre.

Le lendemain matin à l'aube, l'homme fit monter sa famille à bord de son canot, et ils se mirent en route. Juste avant le rapide, l'homme accosta prudemment, fit descendre sa femme et ses enfants. Il porta ensuite le canot en longeant le cours d'eau jusqu'à ce que les eaux se calment, comme dans son souvenir. Alors, il s'arrêta à l'endroit exact où il était descendu la première fois et y laissa son embarcation. Ses enfants se mirent à crier en voyant apparaître, à travers la brume matinale qui commençait à se dissiper, l'ombre gigantesque de l'arbre au loin qui, à cette heure, avait bel et bien l'air d'un monstre.

- Un géant, un géant, un géant !
- N'ayez pas peur, ce n'est qu'un arbre. Promis. Suivez-moi

Courant cette fois à travers champ, n'ayant plus peur d'être dévoré, l'homme mena rapidement sa famille jusqu'à quelques mètres de l'orme. Sa taille impressionnante, sa forme élancée, son élégance, le son rassurant du vent dans ses feuilles, la fraîcheur de son ombre eurent vite fait de gagner le cœur de chacun. L'homme, qui avait le sentiment de retrouver un ami de longue date, d'être à ses pieds comme à la maison, n'eut pas le moindre mot à dire pour convaincre sa famille de venir s'installer sur l'île de façon permanente, ce qu'ils firent quelques semaines plus tard.

Dans la petite maison juste là, ajoutait chaque fois mon grand-père en désignant le vieux cabanon en cèdre, à quelques mètres de l'endroit où nous nous assoyions.

*Au fil du temps, d'autres familles, qui avaient entendu circuler une curieuse légende à propos d'un arbre magique, leur emboîtèrent le pas. Elles aussi trouvèrent sous le géant tout ce dont elles avaient besoin. D'année en année, les habitants se multiplièrent. Ils cultivèrent les champs aux alentours, y plantèrent toutes sortes de fleurs, de fruits et de légumes, d'autres arbres aussi, des petits et des grands provenant de leurs villages respectifs et mêmes, parfois, de terres lointaines aux noms mystérieux.*

*Après cent un ans d'attente désespérée, l'orme accueillit l'arrivée d'êtres humains à ses pieds avec bonheur et soulagement. Il aimait les regarder s'affairer, jouer, se chamailler, tourner autour de son tronc ou s'y appuyer pour compter jusqu'à dix en jouant à cache-cache. Il aimait les entendre crier de plaisir, ronfler, jurer de douleur, se moquer du curé, mais surtout, confier des secrets intimes quand ils s'assoiaient seuls sur ses racines pour lui parler, pensant qu'il n'entendait ni ne comprenait rien. Il se sentait, à leur contact, important. Entouré, chéri. Il n'avait plus besoin de fuir vers le ciel, quelle idée ! L'orme avait trouvé ici-bas tout ce qu'il avait imaginé être possible de l'autre côté des nuages.*

*Cherchant une façon de remercier les villageois venus s'installer près de lui, il eut une idée. Lentement, sûrement, l'orme changea sa trajectoire, tordit du mieux qu'il put ses vieux bras. Plutôt que de les diriger vers le ciel comme dans ses jours les plus noirs, il les étendit de part et d'autres de son tronc, les déploya au-dessus de la terre à la manière d'un immense parasol. Ainsi, il pourrait protéger, couvrir et bercer quiconque voudrait bien lui tenir compagnie.*

*On peut d'ailleurs toujours voir chaque après-midi, si l'on y prête bien attention, les grands bras d'ombre de l'orme enlacer tendrement le cabanon, la première maison qu'il ait jamais aimée.*

- *C'est pour ça que j'ai encore l'air aussi jeune, disait mon grand-père en pointant son visage qui, à l'époque, était en effet encore fort bien préservé, pour un homme dans la soixantaine.*

Cette histoire ne fera jamais partie des grands contes classiques, mais la manière que Grand avait de la raconter aurait touché droit au cœur n'importe quel enfant au monde. Ses intonations, ses paroles, l'émotion pure qu'il y mettait, étaient empreintes non pas d'un désir d'impressionner, mais d'un profond respect, d'une admiration, d'un amour immenses, hors du commun. On aurait dit que l'orme était un prolongement de sa personne. Un de ses organes, auquel son cœur était relié, dans lequel coulait son propre sang. Entre l'orme et mon grand-père, quelque chose circulait. Une sorte d'énergie, un magnétisme. Une force invisible, mais bien tangible. Un lien puissant, quasi spirituel. Comme celui qui unit de vieux frères d'armes.

\*

Depuis près d'un siècle maintenant, l'orme d'Amérique est ravagé par la graphiose, aussi nommée la maladie hollandaise, une infection due à l'action combinée d'un champignon et d'un insecte. Le scolyte, un petit coléoptère qui creuse des galeries sous l'écorce des arbres pour se reproduire, porte sur son dos un parasite, le graphium. Ce champignon microscopique, aussitôt parvenu sous l'écorce de l'orme, se met à y proliférer violemment. Il vampirise l'arbre, l'empoisonne de ses toxines, se reproduit à grande vitesse dans les canaux où circule sa sève, qu'il empêche de se rendre jusqu'à sa cime.

Dans les premiers jours de l'infection, on remarque souvent, en plein été, une branche, une seule, dont les feuilles se tordent, s'enroulent et brunissent. Ensuite, c'est trop tard. L'arbre mourra étouffé en quelques années, quelques semaines. Parfois, en quelques jours.

À Montréal, où on comptait jadis plus de trente-cinq mille ormes, il n'en reste pratiquement aucun. Les rares spécimens restants sont surveillés, protégés dans des sanctuaires, au Jardin botanique et au mont Royal. On les traite aux petits oignons, comme s'il s'agissait des derniers dodos de l'île Maurice.

L'orme de mes grands-parents serait mort aussi si mon grand-père ne s'était pas acharné à le faire traiter dès le début des années 1980. Ça a toujours été un sujet de dispute avec ma grand-mère. Les traitements, administrés par une sorte de seringue géante, ne garantissaient pas sa survie, il fallait les répéter tous les deux ou trois ans, et leur coût la mettait dans tous ses états.

- Il va nous mettre dans la rue, ton maudit arbre !

Elle exagérait, bien sûr, mais les fongicides étaient réellement dispendieux et mon grand-père, au lieu de s'en tenir à la fréquence prescrite, faisait répéter l'injection annuellement. Les années où le traitement n'était pas nécessaire, il s'organisait pour que l'opération se fasse en cachette, en l'absence de ma grand-mère. Il pensait à tout, réglait même l'addition en argent liquide comme un mafieux, pour qu'elle ne puisse pas retracer l'opération à la banque. Il rigolait chaque fois en me racontant la façon dont il avait organisé son tour de passe-passe, me faisait promettre de ne jamais, au grand jamais, le dire à ma grand-mère.

Grand savait que c'était un peu grotesque, tout ça, mais il ne voulait prendre aucune chance. Il priait pour que les scientifiques finissent par trouver un remède efficace et permanent contre la graphiose, espérait que son arbre puisse vivre longtemps, même après que lui-même soit parti. Il me disait que, si l'on en prenait bien soin, l'orme vivrait encore un siècle (gros minimum), veillerait sur ses arrières et mêmes ses arrières-arrières-petits-enfants. Cette idée romantique, cette illusion d'une descendance infinie à l'ombre de l'orme lui servait à justifier ce qui, au fil des ans, se transformait en une obsession malade.

Il y a deux ans, il a même fait traiter l'orme à trois reprises en un seul été, après avoir repéré une feuille, une toute petite feuille brune au bout d'une branche. Quand il m'a parlé de sa décision de faire traiter l'orme à répétition, lors d'un de nos soupers hebdomadaires, j'ai tenté de le raisonner, de lui faire annuler au moins l'un des trois rendez-vous, prévus avec trois compagnies différentes (qui refusaient chacune de répéter le traitement) à quelques semaines d'intervalle. Je l'ai sermonné sévèrement, comme ma grand-mère l'aurait fait si elle avait encore été avec nous, lui ai lancé que c'était totalement inutile, que même les arbres en santé pouvaient perdre des feuilles de temps à autre, que ce n'était probablement rien, qu'il ne pouvait se permettre de dilapider le peu d'argent qu'il lui restait pour sa retraite dans des injections de fongicides, que tout ça commençait à ressembler à de l'acharnement.

- Ce n'est pas de l'acharnement, c'est de la tendresse.

Cette phrase-là m'a scié en deux. J'ai ravalé ma salive.

- Cet arbre-là, y a juste moi qui s'en occupe. Si j'arrête d'en prendre soin, il va mourir tout de suite, je le sais, pis je peux pas lui faire ça, je peux juste pas, faut que tu comprennes.
- Il va mourir pareil, grand-p'pa. Si c'est pas de la maladie, ça va être de vieillesse.
- Je le sais bien qu'il va mourir, mais qu'est-ce que ça change ça, hein ? Il faut prendre soin, mon homme, de tout, mais en particulier de ce qui est en train de disparaître.
- ...

Mon silence lui est apparu comme un signe qu'il avait une fois de plus remporté son duel. Il s'est levé de table et s'est mis à laver la vaisselle tranquillement, un sourire au coin des lèvres, se remémorant sûrement avec nostalgie ses prises de bec affectueuses avec ma grand-mère. Il ne pouvait pas savoir. Il ne pouvait pas voir l'angoisse gonfler comme une boule dans ma gorge. Il ne pouvait pas se douter qu'il n'était pas question de l'orme, mais de lui.

\*

Une fois qu'on a su pour le cancer, tout a déboulé. Ses poumons étaient irrécupérables et mon grand-père ne voulait rien savoir de la chimiothérapie, après avoir vu tout le mal que ça avait fait à ma grand-mère, qui avait souffert atrocement sans même passer près de guérir. Il avait peur du cancer, terriblement peur, mais il ne l'aurait jamais admis. Un paon déplumé, ça reste un paon.

- Oublie ça, la chimio. Tu trouves pas que je suis assez laite de même ?
- Voyons ...
- On me voit quasiment à travers la peau pis je suis rendu tellement maigre que je pourrais partir dans un coup de vent.
- ...
- La chimio ? Hors de question ! J'ai quand même le goût d'être présentable dans le cercueil.

En lançant sa boutade, il a mimé un homme distingué, le dos droit, le menton relevé et les lèvres pincées, rajustant avec soin le nœud de sa cravate, avant de crouler de rire en se tapant sur la cuisse d'une seule main. Ça n'a pas duré. Il s'est étouffé presque tout de suite, s'est mis

à tousser comme un chien. Comme un cancéreux, justement, j'ai pensé. Je m'efforçais de sourire pour ne pas l'embarrasser de mes propres inquiétudes, jugeant qu'il en avait assez des siennes. Je ne voulais surtout pas l'effrayer, lui renvoyer le reflet de la terreur qu'il s'efforçait de masquer avec ses blagues et son air faussement détaché, mais j'avais le cœur à l'envers, l'envie de vomir sur le plancher, un mal de tête carabiné. Je me répétais sans cesse que j'aurais dû le savoir. L'amaigrissement, la toux creuse, l'essoufflement chronique : les signes étaient clairs, mais je n'avais pas su les reconnaître. Ou, peut-être, n'avais-je pas voulu les voir. Ça ne pouvait pas être en train d'arriver. Pas une deuxième fois dans la même famille. Pas à lui. À n'importe qui, mais pas à lui. Trop fort, trop droit, trop vif. Tous ces symptômes n'étaient sûrement que des signes de vieillissement normaux. Rongé par la culpabilité, regardant mon grand-père s'assoupir lentement dans sa chaise, je me blâmais, me punissais en me répétant encore et encore que j'aurais dû être plus prudent, l'obliger à consulter un médecin sur une base régulière après le décès de ma grand-mère. Je sentais, je savais que j'avais failli à mon rôle, que je n'avais pas su prendre soin.

\*

Le cancer des poumons en était à un stade tellement avancé que Grand n'a passé qu'une semaine et demie hors de l'hôpital après qu'il ait été détecté. Le matin du neuvième jour, j'ai décidé de lui rendre une visite surprise, pour voir où en était son moral, comment il digérait la nouvelle. J'ai d'abord cogné à sa porte. Voyant que rien ne se passait, j'ai sonné. Aucun mouvement derrière la fenêtre. Cela m'a tout de suite inquiété. Obligé à se lever aux petites heures pendant des décennies, mon grand-père était un matinal invétéré. À neuf heures, il était normalement depuis longtemps éveillé. Quelque chose clochait. Les images déboulaient dans ma tête. Son corps pâle assoupi pour toujours sous les draps. Son crâne fendu comme une noix sur la céramique de la cuisine. Son visage bleu noyé dans un bain devenu glacial. Nerveux, je me suis mis à chercher la clé de sa maison, introuvable dans mon trousseau surpeuplé. Au bout d'une minute interminable passée à jurer entre mes dents, les larmes aux yeux, je suis enfin arrivé à trouver la fameuse clé et à débarrer la serrure en tremblant, terrorisé à l'idée de le découvrir mort quelque part dans la maison. Heureusement, je l'ai trouvé tout de suite. Il était dans le salon, couché sur le canapé, faible et somnolent.

Il y avait des années déjà qu'il s'effaçait, qu'il se ressemblait de moins en moins. La maigreur, le visage émacié, la peau d'une pâleur effrayante, je m'y étais peu à peu habitué, mais, ce jour-là, c'était une toute autre histoire. Le teint exsangue, grisâtre, les yeux cernés par des crevasses mauves, si creux dans son visage qu'ils semblaient sur le point de basculer au fond de son crâne. Il ressemblait déjà à un cadavre. Seules les deux émeraudes dans ses orbites indiquaient que dans ce corps se trouvaient encore quelques particules de vie. Il m'a vu entre ses paupières à peine ouvertes, a voulu se lever mais n'en était plus capable. Je n'arrivais pas à croire qu'il avait pu dépérir aussi rapidement. Le médecin croyait qu'il en avait pour quelques mois.

- Voyons ! Qu'est-ce qui se passe. Ça va pas ! Pourquoi tu m'as pas appelé ?

La phrase avait jailli hors de moi sur un ton sec et dur. Ce devait être à cause de la douleur, de la peur, de la culpabilité, de mes tripes passées dans le broyeur. Je n'arrivais même pas à ouvrir la bouche pour m'excuser, même si j'avais honte de le traiter ainsi au pire moment. Je détournais le regard, évitais de tomber sur le sien, gardais les yeux fixés sur son corps dépenaillé. Malgré moi, les larmes se sont mises à couler. Me voyant craquer, Grand s'est mis à pleurer lui aussi, les yeux fermés, dans un petit hoquet qui m'a fait craindre qu'il meure étouffé. Je me suis ressaisi, me suis approché de lui et l'ai serré contre moi. Si fort que j'ai eu peur de le fracasser entre mes mains comme une tasse de porcelaine.

- Faut ... faut que tu ailles à l'hôpital, grand-p'pa ...  
- ...  
- Tu peux plus ... tu peux plus rester ici, ça pas d'allure.

Il m'a pris le visage de ses deux mains, froides et rigides comme de la pierre, m'a regardé doucement. J'ai su sans qu'il ait à parler qu'il comprenait. Il a pris un grand respir, comme pour plonger dans l'eau, simplement pour arriver à prononcer deux mots, qu'il m'a murmurés à l'oreille en cherchant son air. J'ai hoché la tête en silence. Ses bras aussi froids que ses mains se sont noués autour de mon cou et je l'ai soulevé facilement. Comme un enfant. Son corps long et décharné débordait largement hors de mes bras, mais il était léger. Trop léger. J'ai pensé

que ses organes, ses os, ses muscles et son sang devaient avoir commencé à se dissoudre, à s'évaporer par les pores de sa peau pour faire place au vide qui nous rattrape tous un jour ou l'autre. En voyant notre reflet dans le miroir du couloir, Grand a dit, d'une voix à peine audible :

- Beau duo.

L'image était en effet ridicule. Tellement que je n'ai pas pu retenir un sourire. Grand souriait, lui aussi. Ensuite, je me suis dirigé vers la porte du patio, l'ai fait glisser en prenant soin de ne pas échapper mon grand-père dans l'opération, et je me suis dirigé au fond de la cour. Je me suis assis sous la ramure immense de l'orme, ai aidé Grand à s'asseoir, à s'étendre sur le dos, sa tête posée contre ma cuisse. Ses yeux, traversés de biais par la lumière matinale, paraissaient flotter au centre de ses orbites violacés comme deux planètes bleues fluorescentes, d'une tristesse et d'une beauté violentes.

Nous sommes demeurés assis au pied de l'orme un bon moment, à faire nos adieux silencieux à la maison, au jardin, à l'orme. Aux souvenirs de ma grand-mère, de ma jeunesse. Au monde tel que nous l'avions toujours connu.

\*

À ce que l'on m'a dit, le lendemain de son arrivée aux soins palliatifs, la veille de sa mort, Grand a passé toute la journée à dormir, se réveillant de temps à autre pour demander de l'eau, les paupières bouffies, à moitié fermées. Trop lourdes, j'imagine.

Tôt en matinée, il était agité, s'est réveillé en sursaut, a balbutié quelque chose à propos de champignons. Son souffle était court, la peau de son visage rougie et de la sueur dégoulinait de la racine de ses cheveux. L'infirmière a posé une main sur son front chaud, lui a dit pour le rassurer que je viendrais le voir en soirée, que je l'avais promis. Elle m'a dit qu'à ces mots, il s'est calmé, a toussé deux grands coups, puis s'est rendormi en moins d'une minute.

Je suis rentré du travail dès que j'ai pu, suis resté à ses côtés de longues heures en attendant qu'il se réveille. Vers vingt-et-une heure, nous avons eu notre dernière discussion. Elle n'a duré que quelques minutes. Grand avait de la peine à articuler, déglutissait à chaque mot, luttait avec sa salive, qui menaçait de l'étouffer. Sa voix était frêle, sans portée. Je me suis approché, lui ai

serré la main, froide comme du marbre, et me suis penché pour mieux l'entendre, mon oreille pratiquement collée à ses lèvres. Je n'ai pas tout compris de ce qu'il m'a dit au début, mais j'ai retenu le plus important. Il m'a répété qu'il m'aimait. Trois fois. Je lui ai dit que je l'aimais aussi, que je prendrais bien soin de chaque chose, comme il me l'avait demandé. Pris de vertige, j'ai complété : en particulier de celles qui disparaissent. Voyant qu'il luttait contre le sommeil, je lui ai dit qu'il pouvait se rendormir, que pour qu'il fasse de beaux rêves, j'allais lui raconter une histoire. Celle d'un petit orme, seul sur son île, qui rêvait de s'envoler. Ses doigts ont serré les miens. J'ai feint de grimacer de douleur. Un vague sourire s'est dessiné au coin de ses lèvres puis ses paupières se sont refermées. Sa main agrippait toujours la mienne, mais mollement. Ses traits étaient détendus. Quand j'en ai eu terminé avec la légende, il dormait. Il dormait, simplement, n'était pas encore mort à ce moment-là, mais je le savais, sans aucun doute je savais qu'il ne se réveillerait plus. Pas besoin d'être médecin pour ça. Depuis qu'il s'était assoupi, le visage de Grand semblait obscurci malgré le néon allumé au-dessus de son lit. On dit souvent que la mort jette une ombre sur celui ou celle qui la rencontre. Or, je sais parfaitement que ce n'était pas une, mais des milliers d'ombres, ce soir-là, qui se sont déposées sur mon grand-père. Des milliers de petites feuilles en forme d'amande qui sont venues enlacer mon grand-père, les unes après les autres, jusqu'à le recouvrir entièrement.

\*

Quelques semaines après les funérailles, l'enterrement et la paperasse d'usage, je suis retourné à la maison, dont j'avais hérité. Sans surprise, puisque Grand n'avait que moi. Pas une seule minute je n'ai considéré m'y installer. Je ne pouvais imaginer vivre à cet endroit sans mon grand-père, dont l'énergie restait empreinte en chaque chose, enrayant pour moi toute possibilité d'un nouveau départ. Entre ces murs, je ne pourrais jamais fuir son absence. Il fallait aller de l'avant, vendre la maison et ne plus jamais y revenir. Je venais donc, ce jour-là, noter tous les travaux nécessaires afin de rendre les lieux présentables pour d'éventuels visiteurs. Le vide de la maison faisait écho à celui de mon ventre. Pour éviter de ressentir le vertige d'une vie sans Grand, je m'occupais l'esprit et les mains, inscrivais frénétiquement dans mon carnet tout ce qu'il y avait à faire sans jamais laisser trainer mon regard sur les meubles antiques, les boîtes, les cadres photo et les bibelots rassemblés dans un coin du salon, près de la porte d'entrée. J'évaluais qu'il faudrait, au minimum, vider les armoires dans de grandes boîtes,

céder les vieux meubles à un encan, arracher le tapis, poser du plancher flottant, repeindre les murs en blanc, rénover la salle de bain, changer les stores verticaux par des rideaux, jeter les plantes mortes et faire un grand ménage au javellisant.

Après plus d'une heure passée à inspecter la maison de fond en comble tout en luttant de peine et de misère contre mon envie de fuir, ma tête était sur le point d'implorer. Légèrement étourdi, je suis sorti dans la cour arrière pour prendre l'air. Les bras appuyés sur la rambarde du balcon, ça m'a frappé. La silhouette de l'orme, la main de mon grand-père posée dans la mienne, le dernier soir à l'hôpital, se superposaient sous mes yeux. Le tracé des branches était le même que celui des veines bleues qui sillonnaient sa peau translucide. Les pinces, leur force fanée, m'ont fait penser à tout ce qui file entre nos doigts sans qu'on puisse le retenir, au temps, à ce qui disparaît en silence, à l'extinction des ormes, à celle des hommes comme Grand. Puis, je l'ai aperçue. À la cime de l'arbre, au milieu du feuillage vert, une branche, une toute petite branche aux feuilles brunes et tordues.

## COUPLET

Pour un être sensible, la pitié, souvent, est souffrance.  
Lorsqu'on voit finalement que d'une telle pitié ne saurait sortir un secours efficace,  
le sens commun ordonne à l'âme de s'en débarrasser.

Herman Melville, *Moby Dick*.

Assis au bord d'une falaise, nous regardions la baie de Cape Cod, écoutions sans mot dire les vagues se casser sur la grève. Elles suivaient un rythme constant, hypnotique, nous plongeaient lentement dans un état méditatif. L'orage venait de se terminer. L'odeur des algues pourries montait jusqu'à nous depuis la plage en contrebas. La combinaison de l'effort physique de la randonnée dans les dunes, du froid qui anesthésiait ma peau et de la fascination que provoquait l'horizon d'un mauve cendré m'avait carrément assommé. Une fois affalé dans le sable mouillé, mon corps était devenu mou, engourdi. Mes jambes fourmillaient, ma nuque et mon cuir chevelu étaient parcourus de minuscules frissons malgré la tuque épaisse que je m'étais enfoncée sur la tête. Le sommeil dont je venais à peine d'émerger regagnait peu à peu du terrain, quand Sam m'a tapé l'épaule. Son doigt pointait droit devant nous, mais je ne voyais rien du tout, dans l'eau, outre les vagues qui barbouillaient l'eau verdâtre de grands traits blancs.

- Là. Regarde.
- ...
- Juste là.

Sa voix était douce, à peine audible, comme si elle craignait de voir cet instant fragile s'envoler au moindre bruit. J'ai finalement aperçu une toute petite chose, ronde et brune, affleurer à la surface de l'eau. D'abord, j'ai pensé qu'il s'agissait d'un rocher moussu qui devait ressurgir seulement à marée basse, mais en le voyant disparaître puis ressortir quelques mètres plus loin, j'ai compris que ce n'était pas une pierre, mais une tête. Celle d'un phoque qui flottait, plongeait, se laissait dériver sur le dos, replongeait. Après un certain temps, nous ne le voyions

presque plus, tant il était déporté au loin par le courant. Bientôt, un autre phoque prenait sa place. Puis, un autre remplaçait le précédent, et ainsi de suite pendant plus d'une demi-heure.

Cette scène n'avait rien d'exceptionnel. Ce n'étaient que quelques têtes brunes et luisantes portées par des vagues, au bord d'une plage déserte. Pourtant, mon cœur se serrait, semblait vouloir se creuser un trou dans ma poitrine, s'y terrer comme un oiseau dans son nid. J'étais submergé d'une foule d'émotions. Bouleversé par la grâce des phoques. Ému par la simplicité de leur vie de pêche et de dérive. Sonné par la beauté du ciel voilé de nuages, par sa lumière grise, étendue doucement sur l'eau comme une neige peinte à l'aquarelle. À la fois honteux et heureux d'assister à un moment auquel je n'aurais pas dû avoir accès, qui aurait dû se faire à l'abri des humains. Nostalgique à l'avance, en temps réel, frappé par l'impression de revivre un instant qui ne pouvait être tiré que d'un souvenir. D'un monde où la nature était encore libre, sauvage, et qui ne me semblait pas pouvoir appartenir à notre époque.

Les larmes se sont mises à couler toutes seules, traçaient des rivières gelées sur mes joues. Sam pleurait elle aussi, le nez enfoncé dans son foulard, ses lunettes pleines de buée et constellées de gouttelettes, son capuchon relevé sur ses cheveux roux. Je l'ai serrée contre moi en l'embrassant sur le sourcil, lui ai proposé d'aller marcher un peu au bord de l'eau. Elle a hoché la tête en silence, s'est levée tranquillement en s'appuyant sur mon épaule, m'a suivi vers un grand escalier de bois qui descendait vers la plage. Au milieu des marches, j'ai aperçu quelque chose d'inhabituel, au loin. À plusieurs centaines de mètres du bord, un jet d'eau vertical s'était élevé vers le ciel, à plusieurs mètres de hauteur, avant de retomber et de disparaître dans un rideau de bruine traversé de lumière, rapidement disséminé par la brise.

- As-tu vu ça ?
- Quoi ?
- Là-bas ?
- Non.

Je suis resté planté dans l'escalier de longues minutes, attendant que cela se reproduise, que quelque chose se passe. Je n'ai plus rien vu, ai fini par descendre les marches, un peu déçu. En marchant le long de la rive, alors que le niveau de l'eau se rapprochait de mes pieds à chaque

nouvelle vague, je me demandais si je n'avais pas halluciné, si un élan d'imagination romantique ne m'avait pas joué un tour.

Environ vingt minutes après le début de notre promenade, nous avons rencontré un autre couple, juché sur un rocher, une sorte de bloc erratique marin, observant le large avec des jumelles énormes, les plus grosses que j'ai jamais vues. Après les salutations d'usage entre étrangers, ils nous ont demandé d'où nous venions, puis ce que deux Canadiens pouvaient bien faire sur cette plage froide et venteuse en plein mois d'avril.

- *I hope you guys didn't forget your sunscreen.*

Ils ont ri un bon coup. Nous n'avons ni ri ni répondu. Il aurait fallu leur expliquer notre amour des périodes mortes, du vent froid, des *bed and breakfast* louches, des villages fantômes, des plages désertes, de la pluie, et des soupers dans les bars les plus ordinaires, bondés de locaux attablés autour d'une bière. Au lieu de m'étendre sur ces détails, je leur ai demandé ce qu'ils regardaient avec leurs jumelles.

- *Birds ? Seals ?*

- *Yes ... but we're mostly looking for whales.*

- *Right whales ?*

Je ne le savais pas encore à ce moment, mais c'est le surnom anglais donné à la baleine noire de l'Atlantique Nord. *Right whale*, la « bonne baleine », celle qu'il était bon de tuer, à l'époque de la chasse. Cet animal gigantesque, riche en graisse, flottait sur le dos après avoir été harponné. Elle était donc très facile à ramener au bord en bateau. La carcasse fournissait des quantités astronomiques de graisse, transformée par la suite en une huile, très prisée aux 18<sup>ème</sup> et 19<sup>ème</sup> siècles pour son utilisation dans l'éclairage public. Une vraie mine d'or pour les pêcheurs de la côte Est américaine. Très lente, nageant la plupart du temps près de la surface, la baleine noire était une proie facile à chasser. Trop facile. L'espèce avait été presque entièrement décimée en l'espace de quelques siècles, jusqu'à ce qu'on en interdise la chasse dans les années trente.

- *Yes. North Atlantic right whales.*

- *We've seen quite a lot of them lately.*

L'homme nous a dit qu'un de ses amis, un océanographe à la retraite, en avait aperçu plusieurs, la semaine précédente, depuis les plages de Herring Cove et de Race Point. La femme a ensuite expliqué que, depuis trois ou quatre ans, des groupes de baleines noires s'arrêtaient dans la région de Provincetown pour se nourrir, en route vers le golfe du Maine et la baie de Fundy. L'homme a ajouté que 2017 était une année exceptionnelle pour ces baleines dans la région de Cape Cod. Une année record, a renchéri la femme. J'ai dit que je croyais peut-être en avoir vu une, quelques minutes plus tôt, du haut de la falaise.

- *Over there.*

Leurs jumelles à la main, ils se sont tournés vers l'endroit que je leur indiquais du doigt, trop excités par la proximité d'une right whale pour entretenir plus longtemps cette conversation. Après une dizaine de minutes, alors que, comme eux, Sam et moi observions l'horizon dans l'espoir d'apercevoir quoi que ce soit, un mouvement, une nageoire ou la courbe d'un dos sombre à la surface, la femme a chuchoté :

- *Lucky you. There's only about five hundred of them left on Earth.*

Sans se retourner ni lâcher ses jumelles, l'homme a ajouté :

- *It's a "last-of-the-dinosaurs" kind of thing.*

\*

Le lendemain midi, on se réchauffait autour d'un bol de clam chowder bouillante au *Squealing Pig*, un petit resto-bar de Provincetown, quand je suis tombé sur un exemplaire du journal local, qui traînait sur une table voisine. Une série d'articles décrivant les problèmes économiques des pêcheurs américains de la côte Est occupait les deux premières pages du quotidien. Tout de suite après, en page quatre, se trouvait un long texte portant sur les baleines noires. Les scientifiques avançaient qu'environ deux-cent-cinquante d'entre elles, près de la moitié de leur population totale, avait été de passage dans la baie de Cape Cod au cours du mois d'avril. Cette fréquentation record redonnait espoir aux deux chercheurs interviewés, eux

qui craignaient la disparition imminente de cette espèce, en voie d'extinction depuis plusieurs décennies. Le journaliste notait par ailleurs que, pour la première fois depuis 2014, une baleine noire du nom de Couplet avait été identifiée dans la baie de Cape Cod, deux jours plus tôt. Sa présence dans la région était accueillie avec soulagement, car les femelles reproductrices représentaient aujourd'hui moins de 20% de la population totale de cette espèce. La jeune femelle de 26 ans, identifiée à sa naissance en 1991 par des chercheurs du New England Aquarium, avait donné naissance à cinq veaux au cours des vingt dernières années. Son dernier baleineau était né en 2014 et on espérait qu'elle puisse mettre bas une fois de plus cette année. Elle était présentée comme un symbole d'espoir pour la régénération de son espèce. Une grande photo accompagnait l'article. On y voyait Couplet nager aux côtés de l'un de ses veaux. En la regardant, je ne pouvais m'empêcher de me demander si c'était elle que j'avais aperçue, la veille, au large de Race Point. Les chances que ce soit le cas étaient presque inexistantes, je le savais bien. Fatigué comme je l'étais ce matin-là, ce que je croyais avoir vu pouvait aussi bien être une hallucination, une illusion d'optique. Ce pouvait aussi n'être qu'une éclaboussure provoquée par le plongeon vif d'un oiseau pêcheur. Et, si c'était bien un jet d'air, ce pouvait être celui de n'importe quel autre mammifère marin, celui d'un rorqual par exemple.

Or, j'avais beau savoir tout cela, la logique n'arrivait à rien avec moi. J'avais profondément envie, besoin d'y croire et, en rentrant de notre voyage, quand je racontais à nos amis et à nos familles cette fameuse promenade matinale, les dunes, l'orage, la couleur du ciel, les phoques, le surgissement de l'eau entre les vagues, l'article sur lequel j'étais tombé par hasard au Squealing Pig, je ne me perdais pas dans les élucubrations, les hypothèses ou le calcul des probabilités. C'était Couplet, que j'avais rencontrée ce jour-là.

\*

Dès notre retour à Montréal, au début du mois de mai, Sam est tombée malade. Elle a vomi au moins trois fois la première nuit. Par chance, nous avons décidé de rentrer le samedi soir et prévu le lendemain une journée calme de lavage, de courses et de ménage avant le retour au travail. Elle a donc pu dormir toute la journée, rester blottie dans les couvertures et boire du bout des lèvres un bol de soupe poulet et nouilles pendant que je m'occupais de tout pour qu'elle puisse se soigner.

Or, le lundi, malgré le repos de la veille, elle a dû quitter le bureau vers 13h. Incapable de travailler, elle se sentait étourdie, faible et nauséuse. Elle m'a appelé vers 15h pour me dire qu'elle vomissait encore et qu'elle allait se coucher, m'a demandé d'essayer de ne pas la réveiller en rentrant du travail.

- Je suis brûlée, je pense que je dormirais pendant deux semaines.
- Je vais faire attention, promis. Dors bien.

Dans notre vieil appartement grinçant et mal insonorisé, il était absolument impossible de rentrer sans faire de bruit. J'ai donc décidé d'aller prendre une bière avec un collègue au Pub Rosemont, tout près de chez nous, pour passer le temps pendant que Sam récupérait un peu. Je suis rentré chez moi vers 19h, vaguement chancelant, une bière en trop dans le nez. Je m'attendais à trouver Sam au lit, mais elle n'y était plus. Elle était plutôt assise au salon, dans le divan noir placé le long de la fenêtre, par laquelle elle regardait passer les voitures et les piétons, deux étages plus bas. Elle avait dû me voir arriver, sur le trottoir, m'entendre enlever mes souliers et ouvrir la vieille porte grinçante du vestibule. Pourtant, elle gardait les yeux rivés sur le boulevard. Le craquement du plancher de bois lui a indiqué que je me tenais debout derrière elle. Au lieu de se retourner pour me saluer, elle m'a lancé, sans détour :

- Je pense que je suis enceinte.

Le lendemain matin, le test de grossesse lui a donné raison.

\*

Notre quatre et demi du boulevard Rosemont deviendrait trop petit, avec le bébé. Les murs de carton ne suffiraient jamais à épargner les voisins de ses crises de larmes. Nous étions donc forcés, à contrecœur, de laisser aller l'appartement, avec tout ce qu'il représentait pour nous. Nous y avons emménagé cinq ans plus tôt, au tout début de notre relation. Nos amis trouvaient cela trop rapide, de nous lancer comme ça neuf mois seulement après notre rencontre, mais nous n'en avons jamais douté, ni l'un ni l'autre, et ne l'avions jamais regretté depuis. Ce petit appartement, vieux d'au moins quatre-vingts ans, nous l'avions rénové, repeint, décoré, jusqu'à ce que les craques et les trous disparaissent sous le plâtre, la peinture, ou derrière un cadre bien

positionné. Nous y étions bien, chez nous. À la maison, comme aucun de nous deux n'en avait fait l'expérience auparavant, même pas dans nos familles respectives. Nous l'appelions « Le nid ». C'était un peu mielleux, mais le mot correspondait parfaitement à notre expérience des lieux, à la sensation de réconfort qui nous imprégnait chaque fois qu'on passait la porte d'entrée, et le nom était resté.

Le cœur gros, gonflé par la nostalgie des plus belles années de notre vingtaine, nous avons annulé nos deux semaines de camping en Gaspésie pour nous consacrer entièrement à la recherche d'une nouvelle demeure. Je ne pouvais croire que s'ouvrait devant moi cette nouvelle phase de ma vie. Il me semblait que le bruit des karaokés universitaires à la Maisonnée résonnaient encore dans mes oreilles, et maintenant j'apprenais qu'un enfant allait vivre sous mon toit pour les vingt prochaines années au moins, avant qu'il parte lui-même en appartement pour aller hurler du Bon Jovi dans un micro défectueux les jeudis soirs. La roue tourne, disait toujours mon père. Pour tourner, elle tournait, cet été, et j'avais peur qu'elle tourne trop vite, justement. Ce ne serait plus jamais seulement nous deux, désormais, plus jamais qu'elle et moi dans notre petite bulle de calme. J'étais pourtant prêt à être père, du moins c'est ce que j'affirmais publiquement depuis un moment déjà. L'idée de fonder une famille revenait souvent depuis ma rencontre avec Sam, mais quelque chose en moi se braquait, refusait d'y croire, depuis le soir où elle me l'avait annoncé. J'étais heureux, sans aucun doute, mais malgré la joie et l'excitation, une curieuse impression persistait. Je me sentais vaciller, sur le point de basculer, de tomber dans un trou béant, creusé sous mes pieds. Un trou sans fond qui me suivait partout, me guettait nuit et jour, prêt à m'avalier à tout instant.

\*

Le marché des condos montréalais n'aidait en rien à dissiper mon vertige. Mon argent aussi, apparemment, menaçait de sombrer dans un gouffre. Les prix étaient tout simplement scandaleux. Même un petit deuxième étage de duplex vieux de soixante-dix ans était hors de question, avec notre budget. Au bout de quelques jours, découragés, nous nous sommes entendus pour étendre nos recherches hors de l'île de Montréal, même si nous avions toujours affirmé vouloir demeurer en ville pour élever nos enfants.

Nous avons tous les deux grandi en banlieue. Moi à Laval, elle en périphérie de Québec, dans une ville dont elle parle si peu souvent que j'en oublie une fois de plus le nom. J'ai toujours gardé un souvenir amer de Fabreville, du Carrefour Laval traité comme un lieu de culte, de la laideur banalisée, des stationnements vides, des bungalows bruns, de l'impossibilité d'attraper un autobus en moins d'une heure, du mini-putt du boulevard Dagenais, érigé sous les lignes à haute tension. Sam, elle, décrivait son quartier d'enfance en des mots simples. Repère d'incultes, sans personnalité, désastre d'architecture, désert d'ennui, mouvoir de l'âme, trou à rats, trou tout court. Dire que nous entamions cette démarche à reculons serait un terrible euphémisme. Toutefois, après quelques heures passées à éplucher les sites immobiliers en ligne, nous étions forcés d'admettre que c'était la seule solution à notre problème. Nous aurions bien sûr pu louer un autre appartement, plus grand, ailleurs dans Rosemont, mais les loyers ahurissants des six et demi disponibles dans l'arrondissement nous avaient rapidement dissuadés. Pour résumer la situation, Sam avait trouvé cette jolie formule.

- Tant qu'à jeter l'argent par les fenêtres, on le jettera par les nôtres.

\*

Vers la fin de la deuxième semaine de recherches, nous avons visité une petite maison fraîchement rénovée dans Laval-des-Rapides. Même si elle n'avait pas beaucoup de cachet, sa façade de pierre avait un certain charme, un look champêtre, disait Sam en rigolant, et plusieurs atouts : un très grand sous-sol, une cuisine rénovée, de grandes fenêtres neuves, une cour avec des arbres matures, quatre chambres fermées, et un as caché dans sa manche, que nous a dévoilé l'agent immobilier à notre arrivée. Nous voyant stationner vingt minutes en retard un véhicule *Communauto* dans l'entrée, il avait dû deviner tout de suite que nous étions non seulement montréalais, mais aussi piétons. Il nous a annoncés, dès que nous sommes descendus de la voiture en nous excusant :

- Saviez-vous que vous pouviez vous rendre ici en métro ?
- Non.
- Eh ben ! Maintenant, vous le savez !
- ...
- Comme ça, vous arriverez pas en retard, la prochaine fois.

Pendant qu'il riait de sa propre blague, Sam et moi mesurions intérieurement le poids de cet argument. Nous pourrions nous rendre en moins de dix minutes de marche à la station Montmorency et éviter d'avoir à acheter une voiture pour nous rendre au travail. Ce n'était pas qu'un léger détail, loin de là, avec notre budget serré et notre aversion pour la banlieue. Au moment de nous engager dans cette petite rue, quelques minutes plus tôt, nous avions le sentiment d'avoir abouti au milieu de nulle part, Sam m'avait regardée, avait brandi la carte Google sur son téléphone en me disant :

- On est où, déjà ?
- Même moi, j'ai grandi pas loin d'ici et j'en ai aucune idée.

Mais ça ne changeait rien, maintenant. Le métro se rendait encore jusqu'à nous. Son long bras, tendu de ce côté de la rivière nous apparaissait comme un signe, comme une branche d'olivier. Notre peur d'être transformés en deux banlieusards ennuyeux, coupés de Montréal et de nos amis, s'envolait un peu plus chaque fois que nous répétions ces mots : ligne, orange.

\*

Le soir même, nous avons déposé une offre en bonne et due forme. Après une semaine et demie de négociations, contre-offre sur contre-offre, le courtier nous a contactés pour nous annoncer que nous étions désormais « les heureux propriétaires » (c'étaient ses mots exacts), de la maison de Laval, et par « une chance inouïe » (mot pour mot), nous pourrions nous y installer dès le mois de septembre. Sa voix d'un enthousiasme feint, incapable de masquer la fatigue profonde qui se cachait derrière, me faisait penser à celle d'Yves Corbeil, les dernières années de l'émission *La Roue de Fortune*. Nous l'avons remercié poliment et, après avoir raccroché, nous nous sommes enlacés. Les larmes de Sam ont rapidement imbibé le tissu léger de ma chemise. Ses côtes, sous mes doigts, étaient secouées de tremblements. Je l'ai serrée aussi fort que j'ai pu. Les yeux pleins d'eau, la gorge nouée, je me demandais si elle aussi pleurerait de vertige.

\*

Nous n'avions aucun temps à perdre. Dès le lendemain, nous avons commencé à vider notre appartement et à emballer nos affaires. Nous en étions déjà à la mi-août et le déménagement était prévu pour le 2 septembre. Un samedi. Avec la grossesse qui avançait à vitesse grand V, un nouveau locataire à trouver en moins de deux semaines pour sous-louer notre appartement et le travail qui ne cessait de rentrer au bureau, j'étais complètement dépassé par les événements. Faire les boîtes me donnait au moins l'impression de faire le vide et de reprendre le contrôle sur ma vie qui, me semblait-il, m'échappait peu à peu depuis le printemps.

En fin d'après-midi, quand est venu le temps de vider les armoires de cuisine, je me suis rendu au dépanneur du coin acheter à rabais une pile des journaux de la veille pour protéger les verres à vin, les assiettes de porcelaine et les plats fragiles. Puis, je me suis installé sur la table de la cuisine et me suis mis machinalement au travail. J'emballais soigneusement un verre à la fois, me demandant intérieurement comment on avait pu en accumuler autant au fil des années. Selon un calcul rapide, nous aurions probablement pu recevoir cent personnes sans craindre d'en manquer. De son côté, Sam se chargeait de recouvrir les assiettes en les séparant individuellement par une feuille de papier. Comme pour tout travail manuel, elle était beaucoup plus agile et efficace que moi, et elle avait déjà bouclé deux boîtes avant même que j'en aie rempli la moitié d'une. Je commençais à me calmer, à sentir l'effet méditatif de mes gestes me vider l'esprit, quand j'ai vu, du coin de l'œil, Sam s'arrêter brusquement. Son regard semblait braqué sur le comptoir, posé sur quelque chose que je n'arrivais pas à voir. Inquiet, comme je l'étais sans cesse depuis le début de sa grossesse, je lui ai demandé d'un ton aussi calme que possible si elle se sentait faible, si les nausées étaient revenues, si elle avait besoin de prendre une pause, de s'étendre un peu.

- Non ... ça va.
- Qu'est-ce qu'il y a ?
- C'est ... c'était pas ta baleine, ça ?

Elle a attrapé une page de journal, me l'a tendue. J'ai d'abord vu la couleur verte de l'entête et reconnu la section environnement, puis la photo. La même que j'avais trouvée dans le journal de Cape Cod, des mois plus tôt. Pourquoi parlait-on de Couplet ici, au Québec ? Avait-elle donné naissance à un autre veau cet été ? Avait-elle été vue dans le golfe du St-Laurent ?

*Une 13<sup>ème</sup> carcasse de baleine noire au large du Massachusetts*

Mon rythme cardiaque s'est emballé. Respirant profondément, je me suis dit que la photo n'avait sûrement rien à voir avec le titre, que ce ne pouvait quand même pas être elle. Les archives ne devaient pas être garnies de tonnes de photos de baleines noires. Ils avaient dû choisir celle-là pour sa beauté. Oui, ce devait être une autre, n'importe quelle autre baleine. Sous l'image, j'ai lu :

*La femelle Couplet, à droite, accompagnée de son baleineau. Photo prise en 2003.*

L'article confirmait mes pires craintes. Couplet avait été retrouvée morte la veille, à deux-cent-cinquante-huit kilomètres à l'est de Cape Cop. Elle dérivait lentement sur le dos en plein Atlantique. Il s'agissait d'un troisième décès de baleine noire aux États-Unis, un treizième au total en Amérique du Nord, depuis le début de l'été 2017. Les autres avaient été constatés au large de la Nouvelle-Écosse, du Nouveau-Brunswick, de l'Île-du-Prince-Édouard, ainsi que dans les eaux du golfe du St-Laurent, de loin l'endroit le plus meurtrier pour ces baleines. Le plus inquiétant, affirmait Charles Mayo, scientifique au Centre de recherche sur les zones côtières de Provincetown, était que le nombre de morts, le plus élevé jamais enregistré en une année, excédait le nombre de naissances, en 2017. Seuls cinq baleineaux avaient vu le jour durant l'été. Le taux de naissance était donc de 1% et celui des décès, de 2,5%, une situation pouvant évidemment mener à l'extinction rapide de l'espèce. Sans compter, ajoutait-il, qu'il y avait fort probablement d'autres carcasses qui n'avaient jamais été retrouvées. Elles avaient pu être emportées loin des côtes par le courant avant de se dissoudre lentement au soleil.

J'ai lu le reste de l'article en m'efforçant de ne pas laisser transparaître l'angoisse qui me montait à la gorge. Sam me regardait en silence. Pour ne pas l'inquiéter, j'ai joué l'indifférent, haussé les sourcils et souri de côté en soupirant, comme pour dire :

- Qu'est-ce qu'on peut y faire ? C'est la vie.

J'ai chiffonné la page en une petite boule compacte, l'ai fourrée au fond d'une tasse à café, que j'ai recouverte d'une autre feuille pour ne plus la voir. Nous attendions un enfant à

l'hiver, le déménagement aurait lieu dans moins de trois semaines. Ce n'était pas le temps de s'épancher sur le sort d'une baleine.

\*

Au travail, quelques jours plus tard, je flânais sur Facebook à l'heure du midi quand, sur mon fil de nouvelles, j'ai aperçu la photo d'une autre baleine noire. Un court texte en haut de l'image expliquait qu'il s'agissait du cadavre d'un baleineau, qu'une marcheuse avait retrouvé deux jours plus tôt sur une plage de galets, près de Nantucket Island, au sud de Cape Cod. Au lieu d'ignorer l'article comme j'avais résolu de le faire depuis le choc que m'avait causé la mort de Couplet, j'ai cliqué sur le lien du reportage de Radio-Canada et me suis mis à lire l'histoire en détails.

Le journaliste affirmait que les chercheurs ne pourraient probablement jamais connaître la cause du décès de la baleine, vu son état pitoyable. En marge du texte, une photo supplémentaire, que l'on pouvait agrandir d'un clic, offrait un plan rapproché de la carcasse. On y voyait la gueule flasque grande ouverte, l'orbite vidée de son œil, la chair blanchâtre dénudée, quelques lambeaux de la peau sombre qui recouvrait autrefois tout le corps. Ces lambeaux de peau noire dessinaient sur les flancs de la baleine des îles pourries, pelées une à une par le temps, le sel et la décomposition. Cette image m'a levé le cœur et totalement coupé l'appétit. Je n'ai plus mangé par la suite, mais je n'ai pu freiner l'envie un peu macabre de cliquer sur un autre lien, au bas de la page. Puis, cinq minutes plus tard, une fois ce nouvel article terminé, sur un autre. Pendant la dernière demi-heure de ma pause diner, au lieu de sortir prendre l'air comme à mon habitude, j'ai consulté compulsivement une série de reportages produits par Radio-Canada sur la situation critique des baleines noires.

Ce soir-là, en rentrant du travail, au lieu de continuer à remplir des boîtes de déménagement, j'ai profité du fait que j'étais le premier arrivé à l'appartement pour poursuivre mes recherches pendant près d'une heure. J'ai épluché de manière obsessionnelle tous les articles de presse, tant canadiens qu'américains, qui traitaient de l'hécatombe de 2017. À ce moment-là, quatorze dépouilles avaient été repêchées. À chaque décès, outre quelques détails factuels sur la morte du jour et sur l'endroit où elle avait été retrouvée, les reporters dépêchés sur place répétaient les mêmes faits, citaient les mêmes spécialistes. Les décès étaient chaque fois causés

par des activités humaines. Les filets utilisés pour la pêche au homard et au crabe des neiges étaient de vrais pièges pour les baleines, qui s'empêtraient régulièrement dans les cordages lourds et coupants. La plupart s'en tiraient avec des blessures mineures, mais les moins chanceuses mouraient étouffées quand elles n'arrivaient pas à s'en défaire. Les navires de marchandise et de croisière étaient aussi souvent impliqués dans des incidents mortels. Selon les chercheurs, les baleines noires, contrairement à d'autres spécimens, n'avaient pas la capacité de reconnaître la présence d'objets autour d'elles, même aussi énormes qu'un paquebot. Ainsi, quand l'un d'entre eux fonçait vers elles, elles gardaient le cap, mouraient souvent au moment de l'impact, le cou cassé ou broyées par les hélices du moteur. Parfois, elles expiraient des semaines plus tard, épuisées, rongées à petit feu par une maladie s'étant immiscé dans leur sang par une plaie jamais refermée.

Les gouvernements canadien et américain affirmaient travailler d'arrache-pied pour assurer leur protection. Suivant les recommandations des chercheurs universitaires, ils avaient protégé leurs aires de reproduction, travaillé de concert avec les pêcheurs pour réduire le nombre d'empêtrements dans les filets, légiféré pour réduire la vitesse des bateaux circulant dans leurs principaux couloirs de migration. Selon les chercheurs consultés, l'échec de ces mesures trouvait son explication dans le réchauffement climatique. La hausse de la température de l'eau dans l'Atlantique affectait le calanus, une variété de zooplancton dont se nourrissait principalement la baleine noire. La population de calanus était en baisse constante depuis des décennies, à tel point que les cétacés devaient, pour la trouver, se tourner vers de nouvelles régions, où il demeurait présent en bonne quantité. La baie de Cape Cod et le golfe du St-Laurent, par exemple, étaient depuis quelques années nettement plus fréquentés en raison de cette situation. Malheureusement, déploraient les scientifiques, les mesures de protection n'avaient pas suivi le déplacement des baleines à temps et les zones protégées n'avaient pas été mises à jour annuellement, d'où les nombreux incidents répertoriés. La raréfaction du calanus dans les eaux de la côte est avait aussi un effet insidieux sur leur reproduction. Les femelles avaient besoin d'énormes quantités de nourriture pour assurer la survie de leur veau durant la grossesse et une étude menée dans les Maritimes démontrait une corrélation directe entre la disparition progressive de ce zooplancton et la diminution marquée des naissances au cours des dernières années.

Le dernier article que j'ai consulté avant que Sam ne rentre à l'appartement annonçait l'extinction fonctionnelle des baleines noires. Cette expression est utilisée pour parler d'une espèce encore présente sur Terre, mais dont la régénération est gravement mise en danger. Une spécialiste de la vie marine, interviewée par un quotidien du Massachusetts, affirmait qu'il était pratiquement impossible que l'espèce ne disparaisse pas entièrement d'ici la fin du siècle. Elle avançait même que cela pourrait arriver aussi vite que dans un horizon de vingt ans, au rythme où évoluaient les choses. La population était déjà en rapide décroissance et, pour contrer cette tendance toxique, il faudrait que survienne moins d'un décès accidentel par année. Avec l'année catastrophique que l'on vivait, l'espèce serait donc endettée pour les vingt prochaines années et il faudrait littéralement un miracle pour qu'elle survive jusqu'à la fin du 21<sup>ème</sup> siècle. Au moment précis où je lisais cette dernière information, Sam est rentrée du travail. J'ai rabaisé l'écran de mon portable d'un coup sec, le regard aussi coupable que si elle m'avait surpris en plein visionnement d'un film porno. Elle n'a rien dit. Moi non plus. Je n'ai presque pas dormi, cette nuit-là, incapable de me défaire de l'image du baleineau pourri.

\*

Dès que nous avons emménagé à Laval-des-Rapides, j'ai senti que quelque chose ne tournait pas rond, sans parvenir à mettre le doigt sur ce qui clochait exactement. La maison était précisément telle que nous l'avions imaginée. Quelques journées de peinture, de petites rénovations et d'assemblage de meubles IKEA avec nos amis et nos parents en avaient fait une demeure chaleureuse, lumineuse, plus jolie encore que nous ne l'avions imaginé en l'achetant. Plus j'y pensais et plus c'était clair. Même si je n'avais pas envie de me l'avouer, je le voyais bien : le problème ne venait pas de la maison, mais de nous.

Nous n'étions plus nous-mêmes, ni elle ni moi, depuis le déménagement. Le soir, en revenant de son travail, Sam ne parlait que très peu, elle qui avait pourtant l'habitude de me raconter en long et en large ses journées jusque dans le menu détail, ce pour quoi elle s'autoproclamait la reine des histoires sans punch. Je ne trouvais rien à dire de très intéressant non plus, ce qui n'arrangeait pas les choses. Je n'étais pas naïf, loin de là. Je savais bien que sa grossesse amènerait toutes sortes de changements dans notre couple, qu'elle affecterait ses humeurs, son appétit, notre vie sexuelle, mais je n'avais jamais vu venir ce silence. Menaçant,

chargé comme un fusil. Par contraste avec le boucan des camions-bennes et des autobus défilant jour et nuit sur le boulevard Rosemont, le calme plat de notre nouveau quartier ne faisait qu'amplifier notre inconfort. Nous marchions maintenant sur des œufs. Tout le naturel de nos conversations s'était envolé. Chacun notre tour, nous émettions des phrases factuelles sans intérêt pour tenter de combler le vide, mais le silence demeurait le plus fort, survivait sous le bruit des mots creux. Il s'en nourrissait, n'en devenait que plus pesant et inconfortable. Quand le silence reprenait sa place, nous nous regardions de longues secondes, les yeux dans les yeux, tentant de déterminer lequel de nous deux se risquerait à dégoupiller la grenade le premier. Or, ni l'un ni l'autre n'osait dire un mot. Les jours passaient, et le malaise n'allait qu'en grandissant, étendant ses ramifications partout dans la maison. Je l'imaginais courir sous les planchers comme les racines d'un arbre, proliférer derrière les murs comme de la moisissure, faire friser la peinture de ses spores empoisonnés. Chaque jour, le non-dit me pesait davantage sur les épaules, s'insinuait de plus en plus profondément dans mes pensées. Il me suivait à l'épicerie, à la station-service, au travail, dans la douche.

Que voulions-nous dire sans y arriver ? Je n'arrivais pas à mettre le doigt dessus, et cette question me tourmentait jusque dans mon sommeil. Sam me trompait, je la trompais, elle se faisait avorter en cachette, elle me laissait pour l'un de ses collègues, l'enfant était difforme, j'étais atteint d'un cancer, elle mourait dans un accident de voiture, l'enfant n'était pas le mien mais celui d'un de mes amis ; la nuit, toutes les hypothèses les plus cruelles étaient mises à l'épreuve par mon subconscient. Je me réveillais soulagé, mais je ne pouvais chasser l'idée qu'il devait y avoir une explication à ce silence, qu'il me fallait absolument la trouver.

\*

Un matin, assise en silence au bord de l'ilot de cuisine, Sam étendait distraitement de la confiture sur un bagel, le journal posé près d'elle. Elle me faisait dos, je ne voyais rien des traits de son visage, mais je pouvais sentir à des mètres de distance la tension dans son cou, dans son poing refermé sur le couteau à beurre, ses sourcils froncés, ses lèvres pincées. Le bagel ne l'intéressait pas vraiment. Elle m'attendait.

- Qu'est-ce qu'on est en train de devenir ?
- ...

- Ça fait deux semaines qu'on est ici, mais j'ai l'impression que ça fait un siècle.
- ...
- On ressemble à un vieux couple.
- ...
- Chacun dans sa chaise berçante, à regarder le temps passer sur l'horloge.
- ...
- Le temps ne passe pas lentement. Il ne passe pas du tout.
- ...
- Il fait juste mourir, ici, le temps.

J'ai voulu lui donner un baiser sur le sourcil, mais Sam s'est détournée aussitôt que je me suis approché d'elle. Elle n'avait jamais fait ça avant. Ce soubresaut m'a fait l'effet d'un coup de poing en plein ventre. Le souffle coupé, je me suis dirigé vers l'entrée sans arriver à dire quoi que soit. J'ai attrapé mes clés, mon portable, mais avant de sortir, je suis tout de même parvenu à murmurer :

- Je t'aime.

Je suis certain qu'elle m'a entendu. Certain aussi qu'elle voulait me dire, sans le pouvoir, qu'elle m'aimait aussi, mais au bout d'une minute planté dans l'entrée à attendre une réponse sans en obtenir, je suis sorti.

\*

Sur l'heure du midi, la boule qui m'obstruait la gorge depuis la conversation du matin ne m'avait pas encore quitté. Je voulais désespérément appeler Sam, mais j'avais peur que ça ne fasse qu'envenimer les choses. Laisser la poussière retomber était sûrement une bonne idée. Après tout, les vieux couples semblaient avoir besoin de se laisser un peu d'espace de temps à autre, du moins si je me fiais à ceux de mon entourage. Cette journée-là en était peut-être simplement une de distance, de recul. De toute manière, je n'étais pas d'humeur à bavarder. C'était d'ailleurs pour cela que je mangeais à mon bureau plutôt que dans la salle des employés. Au lieu de lui téléphoner et de risquer de tout gâcher, je me suis mis à lire extensivement les journaux en ligne. Je le faisais habituellement tous les jours en déjeunant, mais les

circonstances en avaient voulu autrement ce matin-là. Pendant que la page du *Devoir* chargeait lentement sur mon vieil ordinateur, je me demandais si des développements avaient eu lieu dans le dossier des baleines noires. Il n'y avait rien à ce sujet à la une, mais quand j'ai cliqué, pour en avoir le cœur net, sur l'onglet « Environnement » au bas de la page d'accueil, l'article en marge m'a sauté au visage. *Une 11<sup>e</sup> baleine meurt dans le golfe St-Laurent*. La baleine, une jeune femelle en âge de se reproduire, repérée une semaine plus tôt dans le golfe du St-Laurent lors d'un vol de surveillance, venait d'être remorquée jusqu'à Miscou, au Nouveau-Brunswick, où des spécialistes procéderaient à sa nécropsie. À première vue, des équipements de pêche semblaient être responsables de son décès. Les photos montraient que des cordages étaient encore enfoncés dans la chair de l'animal, presque entièrement dénudé de sa peau. Sa bouche était profondément entaillée par la corde, comme si elle avait tenté de s'en défaire avec ses dents sans y arriver. Un casier de crabe des neiges était même encore attaché à la carcasse quand on l'avait ramenée au bord.

J'ai fermé l'onglet de cette page, suis retourné sur la page d'accueil du quotidien. Histoire de me changer les idées, je me suis replongé dans des articles sur le vin, les voyages, le trafic routier, le golf et autres sujets légers, mais, après quelques minutes, j'ai réalisé que je ne lisais pas vraiment. Je regardais les lettres, parcourais seulement des yeux le tracé des signes sur la page sans lire les mots. J'ai refermé le navigateur Internet pour me remettre au travail. S'il y avait une seule chose qui ne m'avait jamais trahi quand venait le temps de tout éteindre, de tout oublier, c'était bien le travail.

\*

Ce soir-là, un collègue que je détestais, William, un vieux fendant qui se plaignait de sa femme comme d'une maladie incurable, avait organisé un cinq à sept dans un petit bar branché du centre-ville. Vu le peu d'affection que j'entretenais pour mes collègues de bureau, j'aurais habituellement prétexté avoir rendez-vous ailleurs, mais, pour une rare fois depuis que j'avais rencontré Sam, je n'étais pas pressé de rentrer à la maison. On ne s'était pas écrit un seul message texte de la journée. J'avais peur de dire la mauvaise chose, d'être maladroit, mais surtout, de ce qui se cachait réellement derrière ce qu'elle m'avait lancé le matin, derrière ce silence qui n'en finissait plus. J'ai donc décidé d'aller me détendre un peu. Je n'avais qu'à

éviter William et à m'accouder au bar pour m'envoyer quelques bières. Cela me donnerait le temps de réfléchir, de trouver le courage d'affronter la conversation que j'aurais inévitablement avec Sam, en rentrant.

\*

Quand j'ai passé la porte, légèrement saoul, vers huit heures trente environ, la maison était silencieuse. Pas de souliers dans l'entrée, pas d'assiettes sur la table, les lumières fermées. L'angoisse s'installait tranquillement dans mon ventre quand j'ai trouvé un post-it bleu, collé sur la porte du frigo avec un renfort de ruban adhésif. Sam était partie souper dans un petit restaurant du Plateau Mont-Royal avec Caroline, une de ses meilleures amies. Je me suis dit qu'au moins elle ne m'avait pas abandonné pour refaire sa vie au Mexique. Pas encore. L'effet de la bière s'est estompé avec l'inquiétude et j'ai réalisé que j'avais complètement oublié de souper. Le stress avait dû me couper l'appétit. Je me suis donc fait en vitesse un sandwich, que j'ai avalé sans plaisir en l'accompagnant d'une bière qui trainait depuis des jours sur la première tablette du frigo. J'avais proposé à Sam, au début de sa grossesse, d'arrêter de boire par solidarité.

- C'est fin, merci, mais ça ne me manquera pas tellement, pour être franche.

M'ennuyant de l'époque de cette conversation, deux ou trois mois plus tôt, alors que tout allait bien entre nous, je me suis allongé sur le canapé du salon et j'ai allumé la télévision. Une énième série policière américaine, traduite en argot parisien, était diffusée sur l'une des nombreuses chaînes dont nous avait fait cadeau le télé-distributeur et dont je ne connaissais pas même le nom. J'étais trop fatigué pour bien suivre l'enquête, m'endormais de temps à autre, mais monter l'escalier pour me rendre à la chambre me semblait une tâche titanesque. L'épisode s'est déroulé à toute vitesse, entrecoupé de petits sommes, mais malgré mon engourdissement, je l'avais deviné. C'était la mère de la victime, un toxicomane notoire qui faisait honte à sa famille, qui l'avait assassiné. Quelques gros plans sur son regard ténébreux m'avaient vendu la mèche. Au téléjournal de vingt-deux heures, je me suis éveillé, curieux et inquiet à la fois. J'ai patienté longtemps, une demi-heure au moins : aucune nouvelle concernant les baleines noires. Le corps lourd et engourdi, j'ai grimpé l'escalier de peine et de

misère, m'appuyant sur la rampe à chaque nouvelle marche. Une fois dans la chambre, je me suis laissé tomber face première sur le matelas, me suis endormi tout habillé.

\*

Peu après, une demi-heure, une heure plus tard, peut-être, un bruit répétitif m'a réveillé. *Toc, toc, toc*. Une sorte de battement creux contre de la porcelaine ou de la céramique. Quelque chose de dur, du moins, que je n'arrivais pas à identifier depuis la chambre. *Toc*. Intrigué, je me suis levé, le corps lourd, la tête grosse comme une montgolfière. Un rayon de lumière triangulaire tranchait en deux le plancher du corridor. *TOC*. Le son s'intensifiait, semblait provenir de la salle de bain. En m'avançant vers la porte de la chambre, je m'apercevais que Sam n'était étrangement toujours pas rentrée. Le lit à ma droite était vide, les lumières de la maison encore éteintes. Je ne lui avais pas écrit, n'avais pas pris de ses nouvelles de la journée. J'étais un mari décevant, ces derniers temps. *Toc*. Figé, la poignée de porte dans la main, j'ai pensé que j'étais en train de me transformer en un autre de ces zombies, de ces monstres ordinaires, déconnectés de leur propre vie et des gens qui les entourent. Un autre de ces hommes que l'alcool et la télévision intéressent davantage que leur femme et leurs enfants. *Toc*. Je m'étais pourtant promis que je serais différent de mon père et de son père avant lui. J'ai pensé que je devrais corriger le tir dès le lendemain matin en poussant la porte de la salle de bain.

Les pieds plantés sur la céramique froide, je me suis mis à scruter attentivement chaque racoin de la pièce, à la recherche de la source du bruit. *TOC*. Il m'aurait semblé logique que ce soit une fuite d'eau, mais de la bouche des robinets ne tombait pas la moindre goutte, ni dans le bain ni dans le lavabo. Le son continuait de retentir, tout près de moi, sans que j'arrive à l'identifier. *TOC !* Cela provenait peut-être de la toilette. J'ai soulevé le couvercle du réservoir, jetant un œil au mécanisme, au bouchon tout au fond, à la chaîne attachée à la poignée de la chasse. J'étais presque déçu de constater que tout fonctionnait normalement. Après avoir remis le couvercle en place, je me suis arrêté pour réfléchir. *TOC*. J'avais le sentiment que le bruit s'intensifiait, qu'il se rapprochait de moi. *Pense ! Tu brûles. Tu sais que tu brûles*. Soudain, ça m'a frappé. J'avais regardé partout, sauf dans le bol de toilette. *TOC !* J'ai soulevé la lunette de plastique pour y jeter un œil, même si je ne voyais pas ce qui pouvait bien s'y cacher. À

l'intérieur, l'eau était rouge sang, agitée par des vagues, comme si une tempête miniature s'y déchainait. Un petit fœtus tout blanc, en état avancé de décomposition, flottait sur le dos, les yeux grands ouverts, malmené par le courant, martelant à répétition la porcelaine de la cuvette de son crâne difforme.

\*

En sueur, désorienté et confus, j'étais maintenant redressé dans les couvertures, dans la même position qu'au moment où je croyais m'être réveillé, quelques instants plus tôt. J'ai allumé nerveusement ma lampe de chevet et constaté que comme dans mon cauchemar, Sam n'était toujours pas à mes côtés dans le lit. Je me suis souvenu des pensées que j'avais eues sur ma négligence, me suis assis au bord du lit, la tête entre les mains. J'avais l'impression que ce songe n'en était pas tout à fait un tant l'horreur et les sensations physiques qui l'avaient accompagné étaient encore collées à ma peau.

Je suis descendu à la cuisine. Un verre de lait, c'était depuis longtemps mon truc pour chasser le stress ou les pensées sombres, la nuit. Ma mère me l'avait transmis à l'adolescence, quand j'avais commencé à faire de l'insomnie chronique. Je m'en suis versé un grand verre et l'ai bu d'un seul trait. Le froid du liquide contre mon œsophage m'a saisi, puis calmé. Je me sentais déjà mieux. J'ai rangé le lait dans le frigo, en ai refermé la porte doucement et j'ai remarqué, dans le salon, mon téléphone, resté tout ce temps allumé sur la table à café. Je suis vite allé le ramasser, espérant avoir des nouvelles de Sam. L'écran n'affichait aucun nouveau texto. Tout cela commençait à m'inquiéter. L'image du fœtus flottant dans la toilette, le sentiment de détresse, la culpabilité ne décollaient pas. Impossible de les chasser. J'ai pensé *Faites qu'elle n'ait pas une fausse couche. Faites qu'elle n'ait pas une fausse couche* et, c'est étrange, parfois, comment l'esprit humain fonctionne, mais c'est à cet instant-là, alors que j'étais seul, debout au milieu du salon en pleine nuit, avec dans la bouche un goût de lait mêlé de bière et dans la tête un cadavre flottant, que j'ai compris, que j'ai *su* que je le voulais, cet enfant. Que j'ai su avec certitude que je ne pourrais jamais tolérer qu'il arrive malheur à Sam, ni durant la grossesse ni après. Qu'elle était tout pour moi. Que je voulais fonder une famille avec elle, l'aimer de mon mieux.

Au moment même où cela m'a frappé, en provenance de la salle à manger, à l'autre bout de la maison, des bruits saccadés m'ont fait comprendre que je n'étais pas seul. Pendant une seconde, j'ai pensé à un cambrioleur, mais me suis vite raisonné. Ça ne tenait pas la route. Les voleurs ne prennent pas le temps de s'installer à l'ordinateur. Je reconnaissais de loin le son des touches de plastique, des clics répétitifs d'une souris d'ordinateur. C'était Sam, bien sûr. Je me suis avancé vers la salle à manger sans faire de bruit, de peur de la faire sursauter. Une fois dans le cadre de porte, je l'ai vue, prostrée sur son portable, les épaules voûtées, trop absorbée par la tâche pour remarquer ma présence. J'ai tendu le cou, curieux de voir sur quoi elle pouvait bien travailler à une heure aussi avancée. Sur l'écran, plutôt qu'un fichier Word ou qu'un tableau Excel, était ouverte une page web. Dans le coin supérieur gauche, j'ai immédiatement reconnu l'image : une petite baleine noire échouée sur une plage de galets. Je me suis avancé vers Sam. Elle a dû me voir arriver dans le reflet de l'écran parce qu'elle n'a pas crié, ne s'est pas dérobée quand je l'ai enlacée. Elle ne pleurait pas, mais c'était tout comme. Sa voix tremblait, restait coincée quelque part au creux de sa gorge. Je ne l'aurais pas entendue si mon visage n'avait pas été enfoncé au creux de son cou.

- Penses-tu que ça se peut encore ...
- ...
- Un enfant ... un enfant, dans ce monde-là ?

## REPRENDRE RACINE

### *Vers une écoute géopoétique en écriture*

C'est curieux, un écrivain. C'est une contradiction et aussi un non-sens.  
Écrire c'est aussi ne pas parler. C'est se taire. C'est hurler sans bruit.  
C'est reposant un écrivain, souvent, ça écoute beaucoup<sup>5</sup>.

Marguerite Duras

Le poète n'est pas un donneur de noms.  
Il n'est pas celui qui dit ce qui est, ce qui manque ou fut perdu,  
il est celui qui reconnaît de la limite.  
Celui qui arrive dans sa voix par le dehors, qui écrit pour écouter<sup>6</sup>.

René Lapierre

---

<sup>5</sup> Marguerite Duras, *Écrire*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2014 [1993], p. 28.

<sup>6</sup> René Lapierre, *Renversements : l'écriture-voix*, Montréal, Herbes Rouges, 2014, p. 93.

## IMPASSES

*Crise écologique, crise de sens et cul-de-sac existentiel*

J'ai vécu la majeure partie de ma vie sans écrire. Jusqu'au jour où, au sortir du visionnement d'un documentaire sur la crise écologique, j'ai été envahi, submergé jusqu'au plus profond de ma chair par le sentiment que la fin du monde était déjà en cours, par l'impression que « le proche avenir [était] lourd d'une menace telle qu'elle [semblait] abolir l'avenir »<sup>7</sup>. D'une part, mû par le désir de réagir, de passer à l'action, de fuir et, d'autre part, pétrifié par la peur, le désespoir et le nihilisme, j'étais tiraillé intérieurement par des forces opposées, me sentais totalement désorienté, engourdi, paralysé. En pleine impasse existentielle. Les Anglais le diraient autrement, en des mots plus près de mon expérience.

*Dead end.*

La fin morte. C'est exactement ainsi que je me sentais : fini, à bout, mort. Parvenu *au bout* de ma route, qui s'effondrait soudainement sous mes pieds. Devant moi, rien. Un abîme, un précipice vertigineux où sombrer, où jeter ma vie condamnée à n'être pas. La fin, ma fin, que je n'entrevois jusque-là que dans un futur lointain, m'apparaissent désormais imminentes. J'allais, *nous* allions, bientôt frapper un mur. C'était inévitable. Fatal. *Dead end.*

Étrangement, c'est à ce moment précis, alors que je me sentais prêt à abandonner, fin mort face à un cul-de-sac existentiel, à un mur de brique vers lequel je fonçais à vive allure, que l'écriture m'est apparue. Dans le mur, une issue. Dans l'urgence, une sortie de secours. L'écriture est venue à moi sans que je la convoque, s'est présentée comme une nécessité, un besoin vital qui m'était jusqu'alors étranger. J'arrive encore à la conclusion, chaque fois que je me demande pourquoi j'écris, que je n'ai pas fait ce choix. Je n'ai pas *choisi* d'écrire. Du moins, pas au départ. Il le fallait. Il me *fallait* écrire.

Écrire pour enclencher la marche arrière, revenir sur mes pas et, un jour, me remettre en route. Écrire pour retrouver mes sens. Un sens. Une sensation, une signification, une *direction*. Écrire pour changer le cours de ma vie. Pour (sur)vivre.

\*

---

<sup>7</sup> Paul Chamberland, *Une politique de la douleur. Pour résister à notre anéantissement*, Montréal, VLB, coll. « Le soi et l'autre » 2004, p. 50.

C'est pour résister à l'abatement, à la détresse et à l'affliction ressentis devant la crise écologique que je me suis emparé de l'écriture comme on saisit une arme. Poussé par un instinct de survie, la terreur au ventre. Prêt à me défendre. Prêt à contre-attaquer.

Je voulais faire de ma pratique un outil de lutte à la fois personnelle et collective, faire en sorte que l'écriture m'aide à surmonter la crise de sens à laquelle je faisais face, mais qu'elle soit aussi, comme le prône Yvon Rivard dans *Une idée simple*, une façon de « porter assistance à autrui »<sup>8</sup>, de contribuer au débat prenant place au sein de ma société qui, je le sentais bien, avait besoin d'un électrochoc. Je n'avais pas, et n'ai toujours pas à ce jour, la prétention de pouvoir régler à moi seul un problème d'une telle ampleur. Simplement, je voulais m'assurer que mon ouvrage soit plus qu'un simple produit de divertissement, de ceux que « la masse distraite ingurgite »<sup>9</sup>, consomme sans rencontrer de résistance, sans être perturbée ou avoir à réfléchir. Comme le recommandent Edgar Morin et Michelangelo Pistoletto, j'ai décidé de prendre, envers moi-même et envers ma société, un engagement clair, celui de « mettre en jeu ma liberté individuelle [pour] la transformer en responsabilité collective »<sup>10</sup>.

Même si je savais que cela risquait fort d'échouer, que beaucoup d'autres avant moi s'y étaient cassé les dents, je souhaitais susciter par mes écrits une réflexion existentielle régénératrice, proposer un changement éthique quant à notre relation à l'environnement, suggérer de nouveaux principes organisateurs, de nouvelles valeurs fondamentales pouvant nous sortir de l'impasse de la crise écologique.

Avant de me lancer dans la bataille, j'ai voulu reconnaître mon adversaire et son arsenal. Contempler l'objet de ma terreur, m'abandonner à sa violence, l'accueillir, la ressentir, l'étudier. La connaître intimement.

M'armer en conséquence et contre-attaquer intelligemment.

\*

---

<sup>8</sup> Yvon Rivard, *Une idée simple*, Montréal, Boréal, coll. « Papiers collés », 2010, p. 10.

<sup>9</sup> Walter Benjamin, *L'œuvre d'art à l'époque de sa reproductibilité technique*, Paris, Payot et Rivages, 2013 [1935], p. 72.

<sup>10</sup> Edgar Morin et Michelangelo Pistoletto, *Impliquons-nous : dialogue pour le siècle*, Arles, Actes Sud, 2015, p. 20.

La fonte accélérée des pôles, la hausse du niveau des océans, la multiplication des réfugiés climatiques, les espèces en voie de disparition, la multiplication des feux de forêts, les explosions de méthane en Sibérie, l'*airpocalypse* dans les métropoles chinoises, les températures extrêmes en été, les ouragans dévastateurs, la désertification des zones agricoles, la pénurie d'eau potable à venir. *La crise écologique actuelle est la plus grande menace à laquelle l'humanité ait fait face.*

Nous connaissons le refrain. Inutile, donc, d'insister sur l'urgence de la situation, sur les risques que nous encourons, sur notre rôle dans ce drame, sur celui que nous avons à jouer pour renverser la vapeur et éviter le pire. Étrangement, malgré cette conscience du désastre *en cours*, nous persistons. Nous demeurons engagés dans la voie de la destruction, de l'exploitation et du saccage, de telle manière que les prédictions apocalyptiques qui, un jour, ont pu paraître exagérées, se réalisent. Ici et maintenant. Sous nos yeux.

Comment alors expliquer notre apathie devant l'horreur ? Comment pouvons-nous à la fois savoir ce qui nous menace, connaître une foule de solutions pour nous y préparer et cependant demeurer immobiles, sans rien faire pour changer le cours des choses ? Serions-nous totalement inconscients ? Pas le moins du monde. Nous en savons assez. Nous sommes informés, conscients depuis des décennies des dangers qui nous guettent. *Everybody knows*, chantait Leonard Cohen. Nous ne pouvons plaider ni l'inconscience ni l'ignorance : « un géocide est en cours »<sup>11</sup>, un meurtre de la Terre dont nous sommes responsables, dont nous sommes *partie prenante*.

Ce n'est ni la conscience ni le savoir qui manquent, mais ce que nous en faisons ou, dans le cas présent, *ce que nous n'en faisons pas*. Comme l'écrivait Edgar Morin, nous traversons « une période de crise de la connaissance »<sup>12</sup>, car bien que nous sachions, bien que nous ayons accumulé des savoirs scientifiques en quantité prodigieuse, nous ne les mobilisons, ne les intégrons pas suffisamment à nos modes de vie. Nos mentalités et nos façons de faire les plus archaïques demeurent. C'est en toute connaissance de cause que nous nous comportons en suicidaires, détruisant le monde qui nous porte, anéantissant notre propre avenir.

---

<sup>11</sup> Michel Deguy, *Écologiques*, Paris, Hermann, 2012, p. 31.

<sup>12</sup> Edgar Morin et Michelangelo Pistoletto, *op. cit.*, p. 20.

\*

Les pronostics environnementaux alarmistes font partie de nos vies, nous sont servis quotidiennement. Téléjournal. Bulletin spécial. Dossier de presse. Revue scientifique. Pamphlet. Entrevue à *Tout le monde en parle*. Podcast. Discours politique. Documentaires. Manifestations. Réseaux sociaux. Ça fuse de partout. Impossible de fuir. Les nouvelles catastrophiques s'enfilent, s'empilent les unes par-dessus les autres à une vitesse qui ne nous laisse pratiquement aucun temps pour les recevoir, les accueillir et encore moins pour saisir pleinement leur signification ou leur impact dans nos vies. Il y a, pour celui qui s'intéresse à ce sujet, tant à lire, à connaître, à voir et à entendre que cela en devient déroutant, à ne plus savoir où donner de l'oreille.

Assiégés, attaqués (n'affirmons-nous pas couramment être *bombardés d'information* ?) par la « cacotopie cacophonique quotidienne »<sup>13</sup>, par un véritable déluge d'opinions, de phrases chocs, de nouvelles déformées, de mêmes Internet romantico-environmentalistes, de billets militants, de résultats d'études sérieuses, de recommandations sur nos habitudes de consommation, de vidéos exposant des banalités au sujet de l'environnement (ces fameux accroche-clics qui polluent les réseaux sociaux), nous sommes plongés dans un capharnaüm informatif, un « brouhaha journalier »<sup>14</sup> si assourdissant que nous n'arrivons plus, au final, à entendre ou à comprendre quoi que ce soit.

Dans ce climat, « non seulement on n'arrive pas à écouter sa pensée, mais on n'arrive pas à penser du tout »<sup>15</sup>. L'information qui nous est destinée en vient à se perdre, notre réceptivité, à s'épuiser. Plutôt que de nous mener à une conscience plus aiguisée de notre existence, du monde que nous habitons, cette tempête de données provoque une confusion, une fatigue et une oppression débouchant souvent sur une anxiété généralisée quant à l'état du monde. Une anxiété qui peut dégénérer, se transformer « en angoisse, en terreur, en désespoir »<sup>16</sup>. En l'état d'esprit du *dead end*, dans lequel l'existence perd tout son sens, où il semble que tout s'effondre, que tout est perdu, que rien ne fait plus obstacle à la marche du désastre.

---

<sup>13</sup> Kenneth White, *Le Plateau de l'Albatros : introduction à la géopoétique*, Paris, Grasset, 1994, p. 92.

<sup>14</sup> *Ibid.*, p. 21.

<sup>15</sup> *Ibid.*, p. 92.

<sup>16</sup> Paul Chamberland, *op. cit.*, p. 18.

\*

Face à la crise écologique en cours, aux multiples catastrophes environnementales annoncées (dont nous connaissons les dates d'échéance approximatives grâce aux prévisions des climatologues), nous sommes submergés par le désespoir. Or, dans l'espoir de survivre (tant physiquement que spirituellement) de peine et de misère, nous nous replions sur nous-mêmes, adoptons un « individualisme total »<sup>17</sup> par lequel nous nous désengageons, nous désolidarisons du sort du monde qui nous porte. Forts d'une « indifférence décontractée »<sup>18</sup>, d'un optimisme agressif et d'un déni qui « travestit le désespoir en l'apparence de son contraire »<sup>19</sup>, nous semblons intouchables. Heureux et insoucians. Notre désespoir demeure sous-terrain. Enfoui, intériorisé, ravalé. S'il nous rattrape, nous y cédon en toute discrétion, en « prenant bien soin de ne pas le ressentir, de ne pas l'éprouver »<sup>20</sup>. Au fil du temps, nous sommes déconnectés de la douleur de notre existence et nous devenons blindés, intouchables et insensibles.

S'il est vrai que, puisque chaque journée apporte son lot de bonnes et de mauvaises nouvelles, la capacité à encaisser le choc de ces dernières sans sombrer chaque fois dans le désespoir est tout à fait saine, l'anesthésie dans laquelle nous avons plongé (consciemment ou non) nos corps et nos esprits pour préserver notre équilibre mental en est devenue si profonde qu'elle semble se transformer peu à peu en un état permanent, en une indifférence totale empêchant toute forme de réaction, alors même que réagir nous est désormais essentiel. Nous savons être concrètement en danger, un danger qui n'est plus seulement anticipé, mais réel, étudié, documenté, démontré, montré. Le message et les images nous parviennent. Nous les entendons, en comprenons la violence, mais ils ne nous *touchent* pas, ne font pas vibrer nos cordes sensibles, ne provoquent pas en nous un *sursaut vital*. Devant les faits les plus alarmants, nous demeurons immobiles, ne ressentons pratiquement rien. Certes, ils nous font peur, nous inquiètent, mais ils ne nous font pas *mal*. Nos mécanismes de défense, tels des vestes pare-balles, font en sorte que nous ne pouvons plus être frappés au cœur, piqués à vif, soulevés par

---

<sup>17</sup> Gilles Lipovetski, *L'ère du vide : Essais sur l'individualisme contemporain*, Paris, Gallimard, coll. « Folio/Essais », 2009 [1983], p. 19.

<sup>18</sup> *Ibid.*, p. 20.

<sup>19</sup> Paul Chamberland, *op.cit.*, p. 45.

<sup>20</sup> *Ibid.*, p. 19.

un état d'alerte. Nous regardons brûler notre main sur le rond de poêle sans l'en retirer, comme si nous étions déconnectés de notre propre réalité, comme si nos esprits et nos corps n'étaient plus liés, ne communiquaient plus.

Nos vécus, nous les contemplons de loin, comme s'ils ne nous concernaient en rien, comme si ce n'était pas nous qui étions en danger, mais quelqu'un d'autre. Walter Benjamin écrivait, à propos de l'humanité moderne, qu'elle s'observe avec *détachement*, spectatrice *fascinée* de sa propre vie. Selon lui, elle se retrouve ainsi déracinée de son existence, à un point tel qu'« elle peut vivre sa propre destruction comme un plaisir esthétique de premier ordre »<sup>21</sup> au lieu de se mettre sur un pied d'alerte et de changer de cap.

Bien avant une fin environnementale, ne faisant qu'accélérer le cycle de la destruction, une autre fin. Celle d'une humanité solidaire, connectée au monde ainsi qu'à elle-même, à l'écoute de ses émotions, de son expérience sensible, de son environnement (naturel, mais aussi politique et culturel), des gens qui l'entourent. Tant qu'il y aura individualisme et détachement, il y aura insensibilité. Tant qu'il y a aura insensibilité, il y aura impassibilité. Et tant qu'il y aura impassibilité, il y aura impasse. Tout commence donc par-là. Par notre relation au monde, notre sensibilité, notre humanité :

La fin ne vient pas d'ailleurs que de nous.

Cesser d'être humain, telle est la fin.<sup>22</sup>

\*

Au fil des avancées prodigieuses des savoirs, de plus en plus convaincue de sa mainmise sur la nature, l'humanité a totalement transformé sa relation au monde. Depuis une vision cartésienne marquée par un « anthropocentrisme des valeurs »<sup>23</sup>, l'être humain en est venu à se croire maître et possesseur de la nature, à adopter envers elle une posture de supériorité. Au-dessus du monde, qu'il observe désormais d'un regard distant, englobant, semblable à celui d'un dieu connaissant, sa perception du territoire, savante mais étroite, lui a lentement fait

---

<sup>21</sup> Walter Benjamin, *op.cit.*, p. 78.

<sup>22</sup> Paul Chamberland, *op.cit.*, p. 25.

<sup>23</sup> Hicham-Stéphane Afeissa, *Éthique de l'environnement : Nature, valeur, respect*, J. Vrin, Paris, 2007, p. 96.

perdre contact avec la concrétude du territoire réel. La science moderne a « réduit le monde à l'état de matière inerte »<sup>24</sup>, l'a peu à peu transformé en une *représentation* de l'esprit bidimensionnelle, inodore, indolore, en une chose que les êtres humains peuvent détailler, diviser, organiser et exploiter à foison.

Lorsque perçu uniquement à la manière d'une carte géographique, d'un plan, le monde s'aplanit. Un boisé centenaire devient un terrain à vendre, une superficie rectangulaire mesurable en pieds carrés, un terrain de *Monopoly* plus ou moins coûteux sur la carte d'un promoteur. Une vallée baignée par la lumière de l'aube devient un paysage idéal pour une photographie *Instagram* ou une carte postale. Une berge lacustre devient un accès à l'eau, une descente pour embarcations, prisée par les propriétaires de chalets. L'environnement pluridimensionnel, vivant et organique, celui qui déborde, qui éclabousse la platitude de la carte, du parcours *Google Map* en monde point A – point B, le monde qui gifle, qui pulse, qui gerce, qui vente et qui pue, celui qui nous renverse, qui nous bouscule, qui nous frappe l'esprit et « le conduit et le pousse hors de ses limites »<sup>25</sup>, le monde *réel*, tangible, palpable, se perd dans l'opération.

Soustrait par abstraction.

\*

L'immersion d'un être humain « impliqué au sein d'un environnement, qu'il perçoit à l'aide de tous ses sens [...], où la nature<sup>26</sup> est alors moins *conçue* comme un objet que *vécue* »<sup>27</sup>, est aujourd'hui devenue chose rare. Quand elle a lieu, cette expérience se fait bien souvent dans des *moments circonscrits* (en ville : une marche, un pique-nique au parc, une randonnée au mont Royal / à la campagne : une séance d'escalade, une semaine de camping en forêt, une randonnée pédestre, un week-end dans un chalet au bord d'un lac), au sein de lieux *délimités et prévus à cet effet* (parcs naturels, réserves fauniques, terrains de camping, etc.). L'immersion en nature ne s'insère donc presque jamais dans une pratique quotidienne, demeure un

<sup>24</sup> Hicham-Stéphane Afeissa, *op. cit.*, p. 96.

<sup>25</sup> Hicham-Stéphane Afeissa et Yves Lafolie, *Esthétique de l'environnement : Appréciation, connaissance et devoir*, Paris, J. Vrin, 2015, p. 36.

<sup>26</sup> Dans cet essai, le mot « nature » sera utilisé pour parler d'un environnement naturel auquel est exposé un individu, que ce soit la ville, la campagne ou la banlieue, et non au sens d'une « nature vierge », échappant à toute intervention humaine.

<sup>27</sup> Hicham-Stéphane Afeissa, *op. cit.*, p. 35.

phénomène occasionnel plutôt qu'un état d'esprit ou un mode de présence permanent. Par ailleurs, lorsque nous nous disposons enfin à rencontrer la nature, notre façon de la percevoir pose elle aussi problème, car nous en faisons trop souvent l'expérience selon une conception *pittoresque* du monde, « un mode d'appréciation qui découpe dans le monde naturel des scènes »<sup>28</sup> et en fonction duquel, par exemple, une promenade en forêt est vécue à la manière d'une « déambulation dans les couloirs d'un musée »<sup>29</sup>. En adoptant une telle façon d'être au monde, nous ne nous mouvons dans notre environnement que par les yeux, le traitant comme une simple image. Dans une relation de surface, nous l'effleurons, le parcourons sans y être vraiment.

Dans ce contexte, une distance *physique* et *mentale* s'installe entre la nature et nous. Notre regard, nos sens, s'embrouillent. Le monde nous semble flou. Notre myopie accentue notre méconnaissance du monde et vice-versa. D'innombrables dimensions qui le composent et en font la beauté échappent à notre perception. Peu à peu, le monde perd de sa concrétude, de sa complexité, nous devient lointain, étranger et nous en venons à y vivre en véritables *déracinés*, comme si nous n'en étions plus, comme si nous n'en faisons plus partie. Les liens affectifs profonds qui nous unissent à lui, qui font du monde notre *oikos*, notre demeure et notre habitat, auquel nous appartenons et dont nous dépendons pour survivre, cèdent la place à l'indifférence. Notre relation s'effrite, perd à la fois de sa sensibilité, de son intelligence et de sa réciprocité. Nous n'habitons plus le monde et il ne nous habite plus en retour. Pire encore, il ne nous dit plus rien. *La terre s'est tue*, disait David Abram. Ce n'est pas qu'elle ne nous parle plus, mais bien que nous ne *l'entendons* plus. Notre éloignement progressif de la nature, à la fois mental et physique, résulte en un profond « problème de perception au sein de [notre culture] »<sup>30</sup>, observable par notre « incapacité à entendre les significations des voix non-humaines »<sup>31</sup>. Cette inaptitude nous empêche de capter les signaux subtils de notre environnement et, par le fait même, de reconnaître la fragilité de son équilibre et de la « communauté biotique »<sup>32</sup> qui en dépend directement. La terre s'est tue *à nos oreilles*, à nos corps déconnectés, à nos esprits devenus sourds à sa voix particulière.

---

<sup>28</sup> Allen Carlson, « L'appréciation esthétique de l'environnement naturel », dans Hicham-Stéphane Afeissa et Yves Lafolie, *op. cit.*, p. 64

<sup>29</sup> *Ibid.*, p. 65.

<sup>30</sup> David Abram, *Comment la terre s'est tue : Pour une écologie des sens*, Paris, La Découverte, 2013 [1996], p. 51.

<sup>31</sup> *Ibid.*

<sup>32</sup> Hicham-Stéphane Afeissa, *op. cit.*, p. 107.

## LA GÉOPOÉTIQUE

*Repenser son rapport au monde par la recherche-crédation*

C'est par hasard que j'ai découvert la géopoétique, une approche de recherche-création développée au tournant des années quatre-vingt-dix par Kenneth White. Trouvant sa raison d'être dans les mêmes préoccupations environnementales qui m'habitent, la géopoétique ne se contente pas de dresser un portrait pessimiste de l'état actuel du monde, mais propose d'agir sur le monde des idées par le biais d'une pratique artistique entièrement repensée, fondée sur des principes radicalement différents de ceux que promeut habituellement notre culture.

\*

La géopoétique se définit comme un champ de « critique radicale »<sup>33</sup> de la société contemporaine. Elle postule que le problème central est celui de la culture. Une culture occidentale marquée par les progrès de la modernité et du modernisme ayant contribué à une « séparation totale de l'être humain et de la terre »<sup>34</sup>. Une culture néolibérale et capitaliste qui ne s'intéresse qu'au profit, à la croissance et à l'efficacité, ne considérant plus le territoire comme un habitat organique, complexe et essentiel à la vie humaine, mais comme un réservoir de ressources à conquérir, à posséder et à exploiter. Une culture convaincue, en vertu des avancées scientifiques prodigieuses des derniers siècles, de la supériorité de l'être humain sur la nature, de sa mainmise sur celle-ci. Une culture marquée par l'individualisme, par un narcissisme aveuglant, isolant le sujet du monde qui le porte.

Kenneth White affirme que, dans ce contexte culturel, nos sociétés occidentales contemporaines se dirigent lentement, irrémédiablement, vers l'*anomie* telle que dépeinte par Durkheim, vers « un état atomisé, néantisé où il n'y a plus aucune intégrité, aucune raison d'être, où il n'y a plus aucun cadre commun de références (hors les plus vulgaires, les plus stupides) »<sup>35</sup>, dont résulte un vide existentiel, une impression que la vie humaine n'a aucun sens. Dans ce contexte inquiétant, la géopoétique affirme l'urgente nécessité de « repenser radicalement le rapport de l'être humain au monde »<sup>36</sup> en procédant à une profonde transformation culturelle. White souhaite que cette approche puisse contribuer à refonder « une

---

<sup>33</sup> Rachel Bouvet, *Vers une approche géopoétique : lectures de Kenneth White, Victor Segalen, J.-M. G. Le Clézio*, Montréal, Presses de l'Université du Québec, 2015, p. 19 de l'avant-propos.

<sup>34</sup> Kenneth White, *op. cit.*, p. 23.

<sup>35</sup> Kenneth White, *op. cit.*, p. 88.

<sup>36</sup> *Ibid.*, p. 38.

culture au sens fort du mot »<sup>37</sup>, un espace exigeant, intellectuellement fertile, prenant pour motif central la *Terre* (d'où le préfixe géo dans son nom) et visant à renouer les liens intimes unissant les humains à leur environnement par un changement de perspective existentielle.

\*

La géopoétique affirme la puissance de l'art, son pouvoir de transformation de la culture et des mentalités en place dans une société. Elle avance qu'une poétique (considérée ici au sens où l'entendait Aristote, c'est-à-dire celui d'une « dynamique fondamentale de la pensée »<sup>38</sup>, et non comme genre littéraire) alliant intelligence, profondeur existentielle, sensorialité et sensibilité aurait la capacité « d'acheminer l'être humain vers une nouvelle intégration au monde »<sup>39</sup>. Une œuvre de nature géopoétique, si elle remplit ses promesses, devrait donc happer le lecteur ou le spectateur, « embraser son imagination et sa perception »<sup>40</sup>, faire naître chez lui une réflexion sur son ancrage géographique, sur sa manière d'habiter le monde et ouvrir son esprit à de nouvelles perspectives existentielles. Cette approche est un *mouvement* dans tous les sens du terme, car elle regroupe des individus *en chemin* (au sens figuré comme au sens propre, j'y reviendrai) souhaitant remettre en circulation la pensée par leurs œuvres. L'objectif premier de la géopoétique est de provoquer une « dérive des consciences »<sup>41</sup> chez les lecteurs, les spectateurs, de transformer leur perception du monde et, du même coup, le rapport qu'ils entretiennent avec lui.

\*

Dans la lignée de sa remise en question de la culture occidentale, la géopoétique avance que la division « entre être et devenir, entre vie et intelligence, si importante qu'elle ait été pour la fondation de l'Occident [...] est fondamentalement erronée »<sup>42</sup>. Pour amorcer un véritable changement en la matière, pour s'attaquer à la conception limitée, bornée que nous avons du monde dans lequel nous vivons de manière souvent désintéressée, Kenneth White croit qu'il

---

<sup>37</sup> *Ibid.*, p. 24.

<sup>38</sup> Kenneth White, « Le grand champ de la géopoétique », *Institut international de géopoétique*, en ligne, <<http://www.institut-geopoetique.org/fr/textes-fondateurs/8-le-grand-champ-de-la-geopoetique>>, consulté le 15 janvier 2018.

<sup>39</sup> Kenneth White, *Le Plateau de l'Albatros*, *op.cit.*, p. 88.

<sup>40</sup> Bertrand Lévy, « L'empreinte et le déchiffrement : Géopoétique et géographie humaniste », *Cahiers de géopoétique : Géographie de la culture : espace, existence, expression*, Éditions Zoé, 1991, p. 29.

<sup>41</sup> Kenneth White, cité dans Rachel Bouvet, *op.cit.*, p. 24

<sup>42</sup> Kenneth White, *Le Plateau de l'Albatros*, *op.cit.*, p. 53.

faut d'abord « rendre au champ de l'être humain le maximum d'être : de présence, de perception, de compréhension, d'expression, de communication »<sup>43</sup>.

Pour ce faire, la géopoétique suggère d'adopter une nouvelle manière d'envisager les rapports entre les disciplines artistiques et scientifiques, met de l'avant une pratique de la recherche-crédation alliant la poésie, la science et la philosophie, où la pensée doit être perméable, ouverte aux échanges entre diverses disciplines habituellement isolées les unes des autres. Suivant cette idée, à la classification héritée du cartésianisme qui, par souci de clarté scientifique, divise les champs d'étude et les savoirs qui les composent, la géopoétique oppose (sans toutefois nier que la classification soit utile d'un point de vue scientifique) une vision holistique de la connaissance. Cette approche demande de « décroisonner les savoirs »<sup>44</sup>, c'est-à-dire de les sortir de leurs carcans pour les faire communiquer, dialoguer avec des savoirs issus d'autres disciplines.

La géopoétique croit aussi en l'interdépendance de la création et de la recherche, avance que la combinaison de ces démarches ne peut qu'être mutuellement bénéfique, que d'un côté la création artistique issue d'une ouverture aux domaines de la philosophie et de la science gagnerait en intelligence et en profondeur et que, de l'autre, les faits scientifiques abordés par le biais d'une démarche artistique se doubleraient d'humanité, de sensibilité. De ce que White appelle un « champ de convergence potentiel »<sup>45</sup>, cette approche se donne pour objectif d'extraire une cohérence générale au sein du monde en prenant soin de ne « jamais perdre le contact entre l'idée et la sensation, la pensée et l'émotion »<sup>46</sup>.

\*

La géopoétique affirme la nécessité pour l'artiste de « se cultiver [...], c'est-à-dire de "prendre soin de soi", de se défricher et de se rendre fertile »<sup>47</sup>. Avant même de se mettre au travail, celui qui souhaite adopter cette approche de la création se doit de *se travailler* pour

---

<sup>43</sup> Kenneth White, cité dans Rachel Bouvet, *op.cit.*, p. 9.

<sup>44</sup> Rachel Bouvet et Myriam Marcil-Bergeron, « Pour une approche géopoétique du récit de voyage », *Arborescences : revue d'études françaises*, n° 3, 2013, p. 4.

<sup>45</sup> Kenneth White, *Plateau de l'Albatros*, *op.cit.*, p. 27.

<sup>46</sup> Kenneth White, « Le grand champ de la géopoétique », *op. cit.*

<sup>47</sup> Serge Velay, « Défaire l'hexagone », *Cahiers de géopoétique : Géographie de la culture – espace, existence, expression*, Éditions Zoé, Colloque de Nîmes, 1991, p. 17.

transformer son rapport au monde, car elle lui demande d'atteindre une disposition d'esprit radicalement opposée à celle dans laquelle il se trouve d'ordinaire. En effet, pour faire une expérience géopoétique du monde, le sujet se doit d'*être au monde*, c'est-à-dire de se défaire du rôle qu'il a hérité de la Modernité, celui de maître et possesseur de la nature. Le géopoéticien doit adopter envers le monde « une posture d'abandon plutôt que d'appropriation »<sup>48</sup>, restaurer la relation qui l'unit à lui en développant à son endroit un sentiment d'intégration.

Pour entamer une telle reprise de contact avec le monde, Rachel Bouvet affirme que le sujet doit désencombrer sa pensée en se débarrassant « des filtres qui composent la manière habituelle de voir les choses »<sup>49</sup>. Cela rejoint l'une des idées centrales défendues par Maurice Merleau-Ponty dans *La Phénoménologie de la perception*, soit la nécessité de « revenir aux choses mêmes [...] à ce monde avant la connaissance dont la connaissance parle toujours, et à l'égard duquel toute détermination scientifique est abstraite, signitive et dépendante »<sup>50</sup>. Cela ne signifie pas, bien sûr, qu'il faille évacuer les savoirs accumulés, mais plutôt qu'il faut retrouver une certaine naïveté perceptive en se défaisant de ses idées préconçues et en ouvrant ses sens au monde *tel qu'il est* et non *tel qu'on le croit être*. La géopoétique soutient que la régénérescence de sa perception permettra ensuite au sujet de développer « un nouvel accord avec le monde »<sup>51</sup>, d'en renouveler l'expérience et d'y capter « des signaux inédits »<sup>52</sup>.

\*

La géopoétique place au centre de ses préoccupations, de la culture qu'elle souhaite voir émerger, la terre, qu'elle présente comme l'élément rassembleur de l'humanité actuelle. Pour ce faire, il ne suffit toutefois pas de parler d'un territoire, de le décrire avec poésie, de mettre en lumière sa beauté ou encore les forces de la nature que l'on peut y observer, ce qui ne reviendrait qu'à une « vague expression lyrique de la géographie »<sup>53</sup>. Fortement ancrée dans une perspective phénoménologique de l'expérience, la géopoétique affirme plutôt que, pour que le territoire dépasse dans une œuvre le statut d'objet de discussion, de décor ou pire, de

---

<sup>48</sup> Rachel Bouvet, *op.cit.*, p. 46.

<sup>49</sup> Rachel Bouvet, *op.cit.*, p. 26.

<sup>50</sup> Maurice Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard, Coll. « Tel », 2008 [1945], p. 9.

<sup>51</sup> Serge Velay, *op.cit.*, p. 13.

<sup>52</sup> Kenneth White, *Le Plateau de l'Albatros*, *op.cit.*, p. 27.

<sup>53</sup> Kenneth White, « Le grand champ de la géopoétique », *op.cit.*

décoration, il faut que le géopoéticien en « dépli[e] les multiples facettes »<sup>54</sup>, qu'il le vive intensément, l'éprouve physiquement en répondant à « l'appel du dehors »<sup>55</sup>. La démarche géopoétique exige l'immersion du sujet dans son environnement, lui demande de le *pratiquer* avec intelligence et sensibilité, de faire appel à l'ensemble de ses facultés sensorielles et cognitives pour intensifier son rapport au monde :

[...] il s'agit d'expérimenter, pas à pas, passage après passage, la sensation de la vie sur terre, d'exprimer une conception du monde, et d'indiquer le rapport le plus dense, le plus subtil possible entre l'esprit humain et la chaosmos<sup>56</sup>.

Dans cet ordre d'idées, la géopoétique, s'inspirant entre autres de la géographie humaniste, oppose à une conception cartésienne de l'espace (divisé, classifié et ordonné, mesurable et quantifiable, décrit empiriquement) l'idée d'un espace existentiel, replacé dans une « perspective relationnelle »<sup>57</sup> par un être qui s'abandonne à une expérience sensorielle du monde, réfléchit à la relation qui l'unit à lui et à sa manière de l'habiter.

Depuis cette perspective, le géopoéticien effectuera une lecture du territoire en tous points différente de celle qu'en ferait un scientifique adoptant une logique cartésienne, dont les observations empiriques seraient rigoureuses, structurées, démontrables, mais dénuées de sensations, d'émotions et de portée existentielle.

\*

Si l'homme moderne dit : « Je suis, et le monde est à moi », le géopoéticien dit : « Je suis au monde – j'écoute, je regarde ; je ne suis pas une identité, je suis un jeu d'énergies, un réseau de facultés ». <sup>58</sup>

Quand j'ai lu pour la première fois ce passage, dans lequel Kenneth White décrit de manière évocatrice la posture créatrice à laquelle aspire le géopoéticien, sa conception du monde, j'ai senti quelque chose en moi résonner, une porte s'entrouvrir. J'avais l'impression d'avoir sous les yeux la réponse à une question que je me posais depuis longtemps de manière inconsciente. Laquelle ? Je n'aurais su le dire avec certitude, mais mon intuition me soufflait

<sup>54</sup> Rachel Bouvet et Myriam Marcil-Bergeron, « Pour une approche géopoétique du récit de voyage », *Arborescences : revue d'études françaises*, n°3, 2013, p. 9.

<sup>55</sup> *Ibid.*, p.6

<sup>56</sup> Kenneth White, *Le Plateau de l'Albatros*, *op.cit.*, p.121.

<sup>57</sup> *Ibid.*, p. 30.

<sup>58</sup> *Ibid.*, p. 39.

que je tenais là quelque chose. Une clé, un indice, une nouvelle piste à suivre. Curieux de comprendre la raison pour laquelle j'étais aussi touché par cet extrait, je l'ai lu et relu, laissant les mots m'imprégner, jusqu'à ce qu'enfin une idée neuve surgisse :

*La géopoétique est une écoute.*

Cette idée m'a happé de l'intérieur, comme si elle avait longtemps cogité à mon insu. Il m'a semblé impossible que cela me soit venu spontanément : je devais, forcément, avoir repêché cela quelque part. En parcourant de nouveau l'introduction du *Plateau de l'Albatros*, j'ai repéré ce que je cherchais. Un extrait anodin auquel je n'avais pas réellement porté attention, mais qui, semblait-il, s'était lentement frayé un chemin en moi :

Dans le livre d'Ilya Prigogine et Isabelle Stengers, *La Nouvelle Alliance* (1976), on trébuche, sans qu'il soit clairement dit de quoi il s'agit, sur une notion étrange : « une écoute poétique de la nature »<sup>59</sup>.

Après vérification, l'idée d'une écoute poétique de la nature, évoquée de façon énigmatique en 1976 dans *La Nouvelle Alliance* et suscitant près de vingt ans plus tard la curiosité et l'intérêt de White, était demeurée *relativement inexplorée*<sup>60</sup> par le champ géopoétique. Souvent évoquée, effleurée, mais jamais présentée comme un élément central à cette approche et déployée en conséquence. Pourtant, une fois que je me suis mis à réfléchir à la relation les unissant, il est devenu évident qu'elles étaient intrinsèquement liées. C'est ainsi que j'en suis venu à développer l'idée d'une écoute géopoétique en écriture.

Une écoute débordant le sens de l'ouïe.

Une écoute philosophique, phénoménologique, entendue comme un mode de présence au monde empreint d'intelligence, de sensibilité.

Une écoute apte à renouer la relation de l'écrivain à la terre.

---

<sup>59</sup> *Ibid.*, p.29.

<sup>60</sup> L'écoute n'est évidemment pas demeurée entièrement inexplorée par les géopoéticiens. Elle a, par exemple, été exploitée par Yannick Guéguen lors de la création d'une œuvre sonore intitulée « L'écho du lac », réalisée en 2014 à l'issue d'un atelier de création de *La Traversée : Atelier québécois de géopoétique* au lac Marie-Le Franc. Par ailleurs, dans *Le nouveau territoire*, le nom « écoute » et le verbe « écouter » reviennent à onze reprises. Par exemple, Jean Morrisset parle d'« écouter », la langue de la rivière (p. 46), Kenneth White de « se mettre à l'écoute du monde hors-humain » (p. 98) et Valérie Bernier d'être « à l'écoute des sensorialités » que le monde éveille en soi (p. 199). Toutefois, à ma connaissance, personne n'a encore exposé les liens entre l'approche géopoétique et une écoute entendue en un sens élargi dont je déploierai bientôt les potentialités.

## L'ÉCOUTE

*Un état d'esprit géopoétique*

Toute réflexion sur l'écoute devrait s'amorcer par l'établissement d'une distinction entre les verbes *écouter* et *entendre*. Il suffit de consulter le dictionnaire pour constater leurs liens étroits et la quasi impossibilité de les isoler. En effet, au sein des sept définitions du verbe *écouter*<sup>61</sup> que l'on retrouve dans le *Larousse*, on note la présence du verbe *entendre*<sup>62</sup> à quatre reprises, alors que dans les dix définitions d'*entendre*, *écouter* revient à deux occasions.

Pour éviter toute confusion, je m'en remettrai donc aux deux définitions offertes par Roland Barthes dans son essai « Écoute ». Selon lui, la différence fondamentale entre ces deux termes est qu'« entendre » est un *phénomène physiologique*, un réflexe instinctif de l'ouïe, alors qu'« écouter » est un *acte psychologique*, une disposition de l'esprit qu'adopte consciemment le sujet. Il affirme que c'est par « sa visée »<sup>63</sup>, par son aptitude à cibler un objet particulier, à y prêter son entière attention, que se distingue et se définit l'écoute. Le *Larousse* tend à lui donner raison, car les trois premières définitions d'« entendre » comprennent le verbe « percevoir » (qui, par son lien avec la sensorialité, est un acte physiologique), alors que les notions d'attention et de volonté sont récurrentes dans celles du verbe « écouter ».

Considérant que la géopoétique demande au sujet de se placer sciemment dans une certaine disposition d'esprit, de porter une attention renouvelée aux choses, il est évident qu'elle se rapproche davantage d'une « écoute » que d'une « entente ».

\*

Pour déployer les potentialités de l'écoute, Roland Barthes en propose une classification selon trois catégories : l'écoute des indices, l'écoute des signes et l'écoute de la signifiante.

La première, l'écoute des indices, se rapproche du sens du verbe *entendre*, de son côté instinctif et de son lien direct à l'ouïe. Elle place le sujet dans une position d'alerte semblable à celle d'un animal aux aguets, l'oreille dressée, attentif à ce qui se trame autour de lui. Ce faisant, cette écoute est une captation des bruits familiers ou étrangers en provenance de

---

<sup>61</sup> Larousse, « Écouter », *Dictionnaire Larousse*, en ligne, < <http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/%C3%A9couter/27702?q=%C3%A9couter#27553> >, consulté le 21 mars 2018.

<sup>62</sup> Larousse, « Entendre », *Dictionnaire Larousse*, en ligne, < <http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/entendre/29878?q=entendre#29778> >, consulté le 21 mars 2018.

<sup>63</sup> Roland Barthes, « Écoute », dans *L'Obvie et l'Obtus. Essais critiques III*, Paris, Seuil, 1982, p. 217.

l'environnement immédiat, par laquelle l'être humain peut faire « l'évaluation de [s]a situation spatio-temporelle »<sup>64</sup>. En portant son attention vers certains indices plutôt que vers d'autres (car ce ne sont pas tous les sons entendus qui sont écoutés, sans quoi nous serions submergés par un fouillis sonore et notre faculté de réfléchir serait compromise), l'écoute des indices devient pour le sujet une fonction d'intelligence et de sélection, jouant en quelque sorte le rôle d'un « centre de surveillance [...] et de décision »<sup>65</sup>.

La seconde, l'écoute des signes, est une fonction de l'entendement par laquelle l'être humain procède au déchiffrement du sens premier ainsi que du sens caché du message qui lui parvient. Ainsi, elle est davantage qu'une compréhension, se rapproche d'une herméneutique par laquelle le sujet se met « en posture de décoder ce qui est obscur, embrouillé ou muet, pour faire apparaître à la conscience le "dessous" du sens »<sup>66</sup>, soumet ce qu'il capte à un examen consciencieux en tentant d'y repérer l'inouï. En outre, Barthes souligne que l'écoute des signes, si elle s'attarde à ce qui lui parvient de l'extérieur, s'avère également pour le sujet un accès privilégié à son intériorité. C'est donc dire qu'en mobilisant un tel processus cognitif, l'individu peut se sonder lui-même, orienter sa visée vers ses idées, ses sensations, ses actes, sa mémoire, afin de prendre davantage conscience de son vécu et de l'expérience qu'il en fait.

La troisième, l'écoute de la signifiance, échappe au champ de la conscience. En effet, elle s'inspire du principe psychanalytique de « la troisième oreille »<sup>67</sup> et s'installe « d'inconscient à inconscient »<sup>68</sup>. Par cette écoute en apparence mystérieuse, le sujet pourra, selon Barthes, éviter « le danger inévitable à toute attention voulue »<sup>69</sup>, celui de ne parvenir à entendre que ce qu'il cherche ou ce qu'il savait d'avance. L'écoute de la signifiance exige donc du sujet qu'il prête « la même attention "flottante" »<sup>70</sup> à tout ce qui lui parvient, qu'il ne s'attache à aucun élément particulier du discours, mais qu'il tente d'en extraire l'essentiel, c'est-à-dire ce qu'il révèle de l'inconscient de l'orateur. S'appuyant sur la pensée de Jacques Lacan, Barthes affirme d'ailleurs qu'il faut également, pour révéler la part inconsciente d'un message, s'attarder à la

---

<sup>64</sup> *Ibid.*, p. 218.

<sup>65</sup> *Ibid.*, p. 219.

<sup>66</sup> *Ibid.*, p. 221.

<sup>67</sup> Ann Karpf, *La voix : un univers invisible*, Paris, Autrement, 2008, p. 257.

<sup>68</sup> Roland Barthes, *op.cit.*, p. 223.

<sup>69</sup> *Ibid.*, p. 224.

<sup>70</sup> *Ibid.*

*voix de l'orateur*, se montrer attentif à la fois au message qu'elle transmet et à son rythme, à son timbre, à sa tonalité, à sa fluctuation. Il soutient que ces particularités sont révélatrices de la situation (biologique, psychologique et sociale) de l'orateur, permettent à celui qui l'écoute de dévoiler des significations cachées, que ce dernier dissimule plus ou moins consciemment.

\*

Jean-Luc Nancy soutient que l'être humain ne devient sujet que « dans la mesure où le son y résonne »<sup>71</sup>. Il considère la résonance comme une donnée fondamentale de l'entendement, la présente « en tant que fond, en tant que profondeur première ou dernière du "sens" lui-même »<sup>72</sup>, en vertu de laquelle le son, le message « ne se content[ent] pas de faire sens (outré d'être logos) »<sup>73</sup>, mais, au-delà de leur signification, trouvent écho en son être, en sa sensibilité. Nancy présente donc l'écoute comme le fondement de la subjectivité, car c'est elle qui, à son avis, dispose l'être humain sujet à la *résonance* :

[...] l'écoute (s') ouvre à la résonance et [...] la résonance s'ouvre au soi : c'est-à-dire à la fois qu'elle ouvre à soi (au corps résonant, à sa vibration) et qu'elle ouvre au soi (à l'être en tant que son être se met en jeu pour lui-même).<sup>74</sup>

À l'instar de Roland Barthes, Nancy affirme que l'écoute permet d'entrer « dans la tension et dans le guet d'un rapport à soi »<sup>75</sup>. Il précise toutefois qu'elle n'implique pas un isolement du sujet, que celui-ci ne se renvoie en lui-même que pour se tourner ensuite vers ce qui vient et être en mesure de l'accueillir en toute sensibilité. Selon Nancy, l'écoute est un « être au monde »<sup>76</sup> favorisant l'intersubjectivité, une *présence* toujours dans le *rebond*, le *renvoi*, la *rencontre* et l'échange, un état qui ouvre le sujet à lui-même (à son corps et à son être) comme à l'altérité.

\*

---

<sup>71</sup> Jean Luc Nancy, *À l'écoute*, Paris, Galilée, coll. « La philosophie en effet », 2002, p. 38.

<sup>72</sup> *Ibid.*, p. 19.

<sup>73</sup> *Ibid.*

<sup>74</sup> *Ibid.*, p. 50.

<sup>75</sup> *Ibid.*, p. 30.

<sup>76</sup> *Ibid.*, p. 17.

Alfred Tomatis, célèbre oto-rhino-laryngologiste et auteur de nombreux essais sur les liens unissant l'ouïe et le développement du langage chez l'être humain, présente l'écoute comme l'« une des représentations biologiques qui conduit l'évolution là même où elle doit aller, bien au-delà du point où elle est parvenue »<sup>77</sup>. Selon lui, ce processus cognitif n'est pas, à ce jour, exploité à ses pleines capacités, étant trop souvent réduit à l'ouïe, à l'oreille. Il affirme que l'écoute, lorsqu'un sujet s'y consacre pleinement, implique l'entièreté de son corps. Tomatis considère d'ailleurs le corps comme une « énorme vésicule réceptrice »<sup>78</sup> orientée vers les stimuli en provenance de l'extériorité, qui reçoit et décode des tonnes de signaux de diverses natures sans que nous en soyons conscients. Il développe également l'idée qu'en étant plus attentif, plus sensible à ce que le corps reçoit en silence (tout ce que l'environnement lui transmet en termes de bruits, de vibrations, de décharges d'énergie, de stimuli), l'individu en vient à développer une meilleure *conscience* du monde, mais aussi de lui-même, de sa situation.

L'écoute est donc à ses yeux un processus mental, mais aussi un rapport au monde profondément enraciné dans le corps et pouvant renouveler l'expérience qu'un individu fait de son existence. Tomatis est si persuadé de la force transformatrice de l'écoute qu'il affirme que, lorsque déployée pleinement, elle pourrait effacer la séparation entre l'être et son environnement, lui permettre de *se joindre* à lui :

Comme pour la branche qui se prend à croître ou pour l'arbre qui se déploie, les processus ouvrant les voies sur la fonction d'écoute vont se révéler de plus en plus nombreux, découvrant un vaste horizon sur la réalisation d'un mécanisme physio-organique dont la phase terminale tend à évoquer la jonction de l'être avec son environnement.<sup>79</sup>

Ainsi, l'écoute se présente comme un véritable devenir, comme une façon d'être au monde teintée de plus de sensibilité, de disponibilité, de conscience et d'humanité, par laquelle l'être humain peut reprendre contact avec le monde, y appartenir à nouveau.

\*

Dans son plus récent essai intitulé *L'imagination géopoïétique*, Jean-Jacques Wunenburger écrit que le « vécu perceptif de l'activité géopoïétique relève [...] d'une sorte de

---

<sup>77</sup> Alfred Tomatis, *Vers l'écoute humaine. Tome 1*, Paris, ESF, 1974, p. 168.

<sup>78</sup> *Ibid.*, p. 38.

<sup>79</sup> *Ibid.*, p. 25.

"médiance", de ligne d'intersection fluide, à mi-chemin du subjectif et de l'objectif »<sup>80</sup>, soulignant ainsi le fragile état d'*équilibre* dans lequel doit se tenir le géopoéticien.

En effet, s'il s'abandonne au monde, y livre ses sens et son être dans l'objectif de « désobjectiver le réel »<sup>81</sup>, le géopoéticien doit prendre soin de le percevoir tel qu'il est « avant son assimilation par nos catégories humanisées »<sup>82</sup>, veiller à ne pas se l'approprier, à ne pas en faire sa chose ou à n'y voir qu'un reflet de sa psyché, de ses sentiments, de ses attentes ou de ses souvenirs. Comme l'écrivait André Carpentier, il doit *se faire monde* en veillant, même s'il y « projette son intimité »<sup>83</sup> et l'investit de sa sensibilité, à se « décentrer l'ego au profit de la Nature »<sup>84</sup>, à éviter de basculer dans le récit de soi. Si de tels principes se formulent aisément en théorie, il en va tout autrement de leur application dans la réalité. Cette disposition de l'esprit, puisqu'elle « contrarie toutes les habitudes culturelles »<sup>85</sup> de notre société, demande à l'écrivain qui veut l'implanter dans sa pratique de procéder à « une décréation de soi »<sup>86</sup> pour ensuite rebâtir son rapport à l'existence selon de nouveaux principes.

Selon moi, en ce qu'elle est par nature *mitoyenne*, en équilibre entre l'extériorité et l'intériorité, entre le Moi et l'altérité, l'écoute est le mode de présence au monde idéal pour implanter en soi l'état d'esprit médian qui caractérise l'être au monde géopoétique. Porte d'entrée comme de sortie, elle ouvre le sujet au dehors comme elle l'ouvre sur sa conscience, lui permet de s'immerger, de plonger dans le monde extérieur comme de laisser celui-ci le traverser, le pénétrer et retentir *au creux* de sa sensibilité. Comme l'avancé Jean-Luc Nancy, être à l'écoute, c'est « être en même temps au dehors et au-dedans, être ouvert du dehors et du dedans, de l'un à l'autre donc et de l'un en l'autre »<sup>87</sup>. En s'adonnant à cette activité de l'esprit, l'écrivain peut modifier ses états de conscience et instaurer en son être, en son esprit, « un accord entre l'extérieur et l'intérieur, entre une invitation du monde et un désir de soi »<sup>88</sup>. Ainsi, dans l'*entrelacement* et la *résonance* que favorise l'écoute, il pourra restaurer une relation

<sup>80</sup> Jean-Jacques Wunneburger, *L'imagination géopoétique : espaces, images, sens*, Paris, Mimésis, 2016, p. 260.

<sup>81</sup> *Ibid.*, p. 261.

<sup>82</sup> *Ibid.*, p. 256.

<sup>83</sup> André Carpentier, « Flâner, observer, écrire », dans Rachel Bouvet et Kenneth White (dir.), *Le nouveau territoire : L'exploration géopoétique de l'espace*, Montréal, Université du Québec à Montréal, coll. « Figura », n° 18, 2008, p. 107.

<sup>84</sup> Jean-Jacques Wunneburger, *op.cit.*, p. 261.

<sup>85</sup> *Ibid.*

<sup>86</sup> *Ibid.*, p. 193.

<sup>87</sup> Jean-Luc Nancy, *op.cit.*, p. 33.

<sup>88</sup> Jean-Jacques Wunneburger, *op.cit.*, p. 191.

d'intersubjectivité avec l'altérité et tendre un peu plus vers le complexe équilibre que prône la géopoétique.

\*

L'écoute, si elle ne requiert pas obligatoirement un silence extérieur, au sens d'une « absence de manifestations bruyantes »<sup>89</sup> au sein de l'environnement immédiat, exige toutefois un silence intérieur chez le sujet choisissant de se *taire pour écouter*. Selon Jean-Luc Nancy, le silence ne doit pas être perçu comme une privation ou un refus, mais plutôt comme une « disposition de résonance »<sup>90</sup> d'un être en accueil, offert, *exposé* à du sens.

Dans un ordre d'idées similaire, David Le Breton avance que le silence permet une « résonance entre soi et le monde qui appelle la dimension du recueillement »<sup>91</sup>. Il affirme que cet état d'esprit, à l'instar de celui qu'instaure l'écoute, est à *double sens*, c'est-à-dire qu'il amène simultanément le sujet à se retrouver, à « se remplir de soi »<sup>92</sup>, et à accueillir le monde, à s'en laisser pénétrer. Ainsi, le silence « suspend la dualité entre l'homme et les choses »<sup>93</sup>, car en apposant le silence sur sa propre voix, sur ce qu'il pense et ce qu'il a à dire, le sujet se libère l'esprit, y aménage de l'espace.

Par ailleurs, s'il mène l'individu vers un nouvel état d'esprit, le silence lui permet également de faire montre de *résistance*, car en se taisant volontairement pour et par l'écoute, l'écrivain adopte une prise de position qui, si elle peut sembler passive, n'en est pas moins radicale à notre époque. En effet, en optant pour le silence plutôt que pour la parole, pour la réceptivité plutôt que pour l'expressivité, il fait montre d'humilité. Pour employer la belle formule de José Acquelin, l'écrivain silencieux « [h]isse [s]a bassesse jusqu'à hauteur de terre »<sup>94</sup>, se met au service et à l'écoute du monde. De cette façon, il opère un renversement des rôles attribués à l'être humain et à la nature depuis l'avènement de la Modernité, car au lieu de chercher ce *qu'il a à dire du monde*, l'écrivain lui cède la parole, cherche à saisir ce que *le monde a à lui dire*. Le silence lui permet donc de se destituer du rôle de maître et possesseur

<sup>89</sup> David Le Breton, *Du silence*, Paris, Métailié, 1997, p. 148.

<sup>90</sup> Jean-Luc Nancy, *op. cit.*, p.44.

<sup>91</sup> David Le Breton, *Du silence, op.cit.*, p.148.

<sup>92</sup> *Ibid.*, p. 151.

<sup>93</sup> *Ibid.*

<sup>94</sup> José Acquelin, *Anarchie de la lumière*, Montréal, Éditions du Passage, 2017, p. 30.

de la nature et d'appliquer une éthique personnelle géopoétique par laquelle, comme l'écrivait Wunenburger, son « Moi, loin d'être centre d'intérêt, puissance d'appropriation, s'allège, se détend, pour n'être plus que miroir, capteur du visage des choses »<sup>95</sup>.

Née de son vœu de silence, de la mise en résonance du monde par son esprit en accueil, l'écriture n'est alors plus pour l'écrivain un porte-voix ou un *porte-soi*, mais un réceptacle, une oreille géopoétique lui servant à capter et à restituer le chant de la Terre.

\*

S'inspirant de la troisième oreille psychanalytique ainsi que des essais d'Alfred Tomatis sur la relation entre l'écoute et la conscience, Suzanne Jacob développe l'idée d'une attention indirecte que l'écrivain peut tourner vers soi ou, plus précisément, vers son inconscient et les voix intérieures qui le peuplent. Pour illustrer ce principe, elle utilise l'image d'une « oreille dormante »<sup>96</sup>. Celle-ci consiste en une écoute que l'écrivain peut tendre en lui-même à la manière d'un fil à pêche, d'une « ligne dormante, lestée et jetée au fond de l'eau »<sup>97</sup>. De cette écoute patiente, par laquelle il tourne une *attention flottante* vers les profondeurs de son inconscient, l'écrivain tâche de *laisser surgir* les voix de son « monologue intérieur »<sup>98</sup> pour ensuite les saisir et les faire remonter à la surface de sa conscience. Ces milliers de voix, ce sont celles qui s'élèvent en lui sans qu'il ne les convoque, celles qui lui font la narration de sa vie et en relient les moments marquants, celles qui réagissent aux événements de son quotidien, celles qui commentent des idées, des souvenirs ou encore des faits d'actualité, mais aussi celles issues de l'altérité (les voix de gens qu'il côtoie, les voix médiatiques, les voix du discours, etc.) qui le traversent ou l'habitent. L'écoute de ses voix intérieures par l'écrivain ne doit pas être perçue comme une entreprise de méditation, comme une contemplation ou un examen de conscience. L'utilisation de l'oreille dormante est plutôt pour lui une façon de « repérer les modes et les fonctions [de ses] récits intérieurs »<sup>99</sup>, d'aiguiser la conscience qu'il a de son activité narrative et de l'influence latente de cette dernière sur sa conception du monde.

---

<sup>95</sup> Jean Jacques-Wunenburger, *op.cit.*, p. 193.

<sup>96</sup> Suzanne Jacob, *Histoires de s'entendre*, Montréal, Boréal, 2007, p. 36.

<sup>97</sup> *Ibid.*

<sup>98</sup> *Ibid.*, p. 35.

<sup>99</sup> *Ibid.*, p. 42.

Pourquoi le géopoéticien devrait-il s'intéresser à l'oreille dormante ?

D'abord, parce qu'une fois développée, celle-ci peut « se pratiquer dans n'importe quelle situation quotidienne »<sup>100</sup> et que l'écrivain, une fois qu'il la porte en lui, qu'il l'habite comme un état permanent *d'éveil à soi*, peut parvenir à en faire une « double écoute »<sup>101</sup>. En effet, une fois maîtrisée, l'oreille dormante n'est pas une entreprise narcissique, mais une attention à double sens que l'écrivain peut tourner simultanément vers le monde qui l'entoure et vers ce que ses voix intérieures en disent, en pensent, en déduisent ou en racontent. Ainsi, la pratique de l'oreille dormante lui permet de « faire reculer les limites de l'audible, au-dedans et au-dehors »<sup>102</sup>, d'élargir le spectre de son écoute tout en se tenant, une fois de plus, en équilibre entre l'extériorité et l'intériorité.

Ensuite, parce que les voix du monologue intérieur de l'écrivain, même si elles débordent « de loin [ses] fiches identitaires »<sup>103</sup>, lui parlent tout de même de lui, de ses idéaux, de ses craintes, de ses réflexes, de son instinct, de ce qui l'habite, le touche, le trouble. Par le biais de l'écoute de sa « polyphonie intérieure »<sup>104</sup>, l'écrivain peut donc porter attention « à la manière dont ça se trame entre lui et le monde »<sup>105</sup> et parvenir à prendre davantage conscience des « lois et [des] règles qu'il a adoptées pour lui-même à travers les péripéties de sa propre survie, et qui gouvernent sa perception »<sup>106</sup>. En se basant sur les découvertes découlant de cette écoute de soi, il sera plus en mesure de *se travailler*, de cultiver son esprit en fonction de ses visées géopoétiques. Il pourra, par exemple, tenter de soustraire sa perception à l'influence d'idées préconçues, de préjugés intériorisés pouvant la déformer, ou encore reconnaître, par des réactions inadéquates ou des interrogations répétitives au contact de certains objets, des lacunes dans ses connaissances qu'il pourra ensuite pallier.

Enfin, parce que l'oreille dormante permet également à l'écrivain de percevoir et de reconnaître le mutisme de son monologue intérieur. Suzanne Jacob appelle « sourde oreille »<sup>107</sup>

---

<sup>100</sup> *Ibid.*, p. 37.

<sup>101</sup> *Ibid.*

<sup>102</sup> *Ibid.*, p. 38.

<sup>103</sup> *Ibid.*, p. 35.

<sup>104</sup> *Ibid.*, p. 83.

<sup>105</sup> *Ibid.*, p. 44.

<sup>106</sup> *Ibid.*

<sup>107</sup> *Ibid.*, p. 117.

la non-réactivité des voix intérieures, en vertu de laquelle l'écrivain n'entend et ne ressent rien au contact de certaines choses (situations, événements, individus, faits, etc.). Loin d'être vide de sens, ce silence est une *manifestation* de ses voix intérieures qui, se taisant, trahissent son rapport au monde, mettent en lumière une relation brisée ou pire, une absence de relation. En raison de sa sourde oreille, l'écrivain opère une censure d'une part de son existence qui, inouïe, se retrouve involontairement exclue de ses écrits. Ainsi, il est important qu'il reconnaisse ce qui *ne lui parle pas*, qu'il prenne conscience de ce qui lui échappe à défaut de résonner en sa sensibilité. De cette façon, il pourra s'attaquer à sa sourde oreille, cultiver sa sensibilité, élargir le champ perceptif de son écoute et rendre compte plus fidèlement de son expérience du monde.

\*

Maurice Merleau-Ponty affirme que, puisque c'est le corps qui accueille, filtre, trie, enregistre et écarte les données perceptives provenant de son environnement, celui-ci représente pour l'homme « une condition de possibilité et d'intelligibilité du monde vécu »<sup>108</sup>. C'est donc dire que, sans l'intermédiaire du corps, la relation d'un sujet au monde serait totalement compromise. Étant donné que son travail vise essentiellement à rétablir cette relation, le géopoéticien doit donc s'assurer de demeurer en contact avec son corps, d'être conscient des sensations qui l'habitent, de ce que ce dernier peut lui révéler de son expérience.

À mon avis, l'écoute favorise le maintien ou la reprise d'un tel contact, car comme l'explique Alfred Tomatis, ce processus cognitif implique « une sorte de perception qui s'étend à toute la corporéité, c'est-à-dire à l'ensemble du corps intégré dans les dimensions du champ conscient »<sup>109</sup>. Jean-Luc Nancy ajoute que, dans le silence où l'écoute prend racine, le sujet entend « résonner son propre corps, son souffle, son cœur et toute sa caverne retentissante »<sup>110</sup>, voit instinctivement l'oreille de sa conscience se tourner vers ses sensations, vers sa chair, son sang, ses muscles. Surgissent alors progressivement les *voix du corps*, des signaux qui, s'ils sont *inaudibles*, sont néanmoins *perceptibles* pour celui qui leur offre son attention et ses sens. Par l'écoute consciencieuse de sa respiration, du rythme de son cœur, de sa nervosité, de sa

---

<sup>108</sup> Lucia Angelino, « L'a priori du corps chez Merleau-Ponty », *Revue internationale de philosophie*, 2008/2, n° 244, p. 174.

<sup>109</sup> Alfred Tomatis, *Vers l'écoute humaine*, *op.cit.*, p. 27.

<sup>110</sup> Jean Luc Nancy, *op.cit.*, p. 44.

température corporelle, de sa fatigue, de sa digestion, de ses tensions musculaires, de sa posture physique, du stress qui lui noue la gorge ou de l'endorphine qui le détend, l'écrivain peut élargir sa conscience de son expérience sensible. En habitant son corps plus pleinement, il est en mesure d'accéder alors à d'innombrables nouvelles données sensorielles, des plus puissantes aux plus subtiles, de dévoiler à son propre esprit tout ce que son corps engrange, enregistre *en silence* au rythme de la vie quotidienne.

Grâce à l'écoute, l'écrivain peut donc allier à ses observations et à ses réflexions existentielles une corporéité, une sensorialité ajoutant à leur humanité et ainsi témoigner plus en profondeur de la sensation de la vie sur Terre.

\*

Pour rencontrer véritablement un lieu, pour en renouveler l'expérience sensible qu'il en fait, Jean-Jacques Wunenburger écrit que l'artiste se doit « de mettre ses images intérieures en accord avec les formes extérieures, d'ouvrir les portes de l'âme à la présence du monde »<sup>111</sup> et parvenir à y « *con-sentir* »<sup>112</sup>. Par ce néologisme à double sens, Wunenburger met simultanément de l'avant l'idée de « mettre ses sens en phase avec les stimuli du milieu »<sup>113</sup> et celle de s'abandonner au monde, de développer à son endroit un sentiment de *coexistence*.

Dans sa définition de la « pensée-paysage »<sup>114</sup>, qui consiste en une expérience phénoménologique du territoire semblable à celle dont traite la géopoétique, Michel Collot affirme qu'un individu souhaitant « dépasser la séparation entre sujet et objet instaurée par la raison moderne »<sup>115</sup> doit rencontrer le territoire dans une certaine disposition d'esprit :

Au lieu de projeter du dehors ses propres catégories sur le monde, une telle pensée procède de sa considération attentive. Loin de s'imposer aux choses, elle est à l'écoute de leurs propositions. Elle naît d'une rencontre avec son objet, qu'elle cesse d'arraisonner, pour tenter de le comprendre.<sup>116</sup>

---

<sup>111</sup> Jean-Jacques Wunenburger, *op. cit.*, p. 193.

<sup>112</sup> *Ibid.*

<sup>113</sup> *Ibid.*

<sup>114</sup> Michel Collot, *La Pensée-paysage*, Arles, Actes Sud, 2011, p. 273.

<sup>115</sup> *Ibid.*

<sup>116</sup> *Ibid.*, pp. 273-274.

Dans leur description respective de la rencontre d'un espace par un sujet, les mots de Collot et de Wunenburger résonnent, évoquent tous deux l'ouverture, l'humilité et la perméabilité qui caractérisent l'écoute géopoétique. Je crois donc pouvoir affirmer qu'en adoptant cette dernière, l'écrivain peut transformer radicalement son rapport au territoire. En effet, au lieu de ne s'y mouvoir qu'en surface, dans l'indifférence et l'insensibilité qui caractérisent notre « culture hors-sol »<sup>117</sup>, l'écrivain à l'écoute le vit, l'éprouve, y livre ses sens, s'en imprègne de corps comme d'esprit. Ouvert et disponible, il se remet progressivement à résonner au contact du territoire, à accueillir sa présence, à en être traversé, visité, bouleversé, ému. Alors, dans une langue bien à elle, la terre se remet à lui parler. Les sens et l'esprit éveillés à ses signes subtils, il est désormais en mesure de les percevoir, de les entendre. Lentement, les échanges se multiplient, la communication se rétablit. À l'écoute, l'écrivain se remet à *habiter la terre*, y reprend racine, développe envers elle un sentiment de familiarité.

Une fois renoués les liens sensibles qui l'unissent à elle, ses écrits témoigneront d'un rapport au monde intensifié, véhiculeront ce que Michel Collot appelle une « pensée de la relation »<sup>118</sup>, pouvant faire naître chez son lecteur l'*envie*, le *besoin vital* d'entrer à nouveau en contact direct avec la nature, de retisser le lien sensible qui l'unit à elle en s'y livrant de tout son être. Les textes issus d'une démarche d'écoute seront donc empreints d'une éthique « logiquement et psychologiquement plus proche d'une relation de sollicitude »<sup>119</sup> respectant les principes de l'esthétique écologique défendue par le philosophe Holmes Rolston III, axée non pas sur la protection de la nature en elle-même, mais sur la préservation « de la relation que les êtres humains tissent avec la nature »<sup>120</sup>.

Ce faisant, l'écrivain favorise chez son lecteur le développement d'un « intérêt »<sup>121</sup> envers le territoire qu'il habite, l'amène à s'y lier émotivement, à s'y *identifier*, à le considérer comme sa demeure et promeut l'idée qu'il faut se « soucier de son intégrité, de sa stabilité et de sa beauté »<sup>122</sup>. Par son écoute, il contribue donc à l'émergence d'un sens de devoir moral envers

---

<sup>117</sup> *Ibid.*, p. 150.

<sup>118</sup> Michel Collot, *op. cit.*, p. 273

<sup>119</sup> Holmes Rolston III, *op. cit.*, p. 278.

<sup>120</sup> *Ibid.*, p. 287.

<sup>121</sup> Holmes Rolston III emploie ce terme au sens où, en reconnaissant le territoire comme sa demeure, son habitat, l'être humain comprend qu'il est dans son intérêt de le protéger, d'en assurer la survie, et non au sens d'un intérêt utilitaire.

<sup>122</sup> Holmes Rolston III, *op. cit.*, p. 308.

l'environnement, fait de son écriture un véhicule de changement, de transformation des mentalités en place dans sa société.

## ÉCRIRE LA CRISE

*Écoute géopoétique : routine, tentatives, résultats*

Chaque matin, beau temps mauvais temps, que l'envie y soit ou non, je m'adonne à la marche, qui s'est avérée une excellente façon d'habiter l'état créateur que je me proposais d'adopter par l'écoute géopoétique. Dans son essai *Marcher*, David le Breton décrit ainsi le rapport au temps que cette activité instaure chez celui qui la pratique :

La marche déjoue les impératifs de vitesse, de rendement, d'efficacité, elle n'en a même rien à faire. Elle ne consiste pas à gagner du temps mais à le perdre avec élégance. Il ne s'agit plus d'être pris par le temps mais de prendre son temps.<sup>123</sup>

À contre-courant de notre époque tournée vers la productivité où l'utilité de chaque geste, de chaque heure compte, la marche m'a amené à prendre mon temps, m'a incité à ralentir le rythme. Au fil des semaines, des mois, cette activité quotidienne m'a permis de m'extraire d'un rapport toxique à l'efficacité pour m'abandonner à la lenteur qui, loin de me faire perdre mon temps, m'a dépris de son emprise malsaine sur mon existence, de l'impression suffocante que j'avais d'en être l'esclave et non le maître.

La marche est donc rapidement devenue pour moi une sorte de *lenteur opératoire*. En plus de transformer mon rapport au temps, elle s'est aussi révélée un moyen concret d'accéder à un autre état d'esprit, dont j'ai presque instantanément ressenti les bienfaits sur ma psyché et, par ricochet, sur mon processus d'écriture. En effet, au moment de m'installer à mon bureau, je me sentais désormais détendu, léger, *ouvert*, tant psychologiquement que physiquement. Selon Le Breton, cette activité physique, où le mouvement du corps se marie au mouvement de la pensée, instaure chez l'individu un état méditatif qui permet l'« élagage des pensées trop lourdes »<sup>124</sup>, l'évacuation des soucis, des idées, des occupations quotidiennes. J'ai moi-même remarqué que la marche me donne l'impression *d'ouvrir les fenêtres* de mon esprit, de lui permettre de respirer, de ventiler, de se vider pour pouvoir ensuite laisser entrer des sensations neuves. Après une trentaine de minutes de promenade s'installe en moi une sorte de creux, d'espace à combler, et je peux sentir mes sens s'activer, ma perception se tourner vers la réceptivité, basculer *du côté de l'écoute*. En cela, la marche m'a permis, comme le vise la géopoétique, de désencombrer ma pensée, de m'ouvrir au monde et de le rencontrer plus pleinement. Bien que je me sois principalement promené dans un quartier que j'habite depuis des années, j'ai été

---

<sup>123</sup> David Le Breton, *Marche : éloge des chemins et de la lenteur*, Paris, Métailié, 2012, p. 30.

<sup>124</sup> *Ibid.*, p. 16.

étonné de vivre un véritable renouveau perceptif. Par une pratique régulière d'un terrain qui, s'il demeure le même, est malgré tout *toujours changeant* (selon la lumière, la température, la saison, etc.), la marche m'a offert un « dépaysement des routines sensorielles »<sup>125</sup>, m'a donné l'occasion de redécouvrir des lieux familiers, d'arracher les œillères de l'habitude et de l'indifférence, de me désembrouiller le regard et de porter à nouveau une attention véritable aux choses rencontrées au gré de mes pas.

\*

En m'offrant un accès et une attention privilégiée à mon souffle, à mon battement cardiaque, à la sensation de l'effort dans mes jambes, à la fatigue musculaire, la marche m'a permis de reprendre contact avec mon corps, de l'habiter davantage. Un jour à la fois, cette activité a restauré « la dimension physique de [m]a relation au milieu environnant »<sup>126</sup> et décuplé la corporéité de mon écriture en l'« enracin[ant] dans la sensorialité »<sup>127</sup>. De plus, en m'appliquant à marcher avec lenteur, pour la lenteur, je me suis senti plus profondément impliqué, immergé dans mon environnement. En me replaçant « à la hauteur des choses et dans le rythme du monde »<sup>128</sup>, cette activité physique a eu pour effet d'affûter ma perception et d'enrichir mon expérience sensible des lieux rencontrés, dont j'ai ressenti plus pleinement la présence, l'empreinte. Ainsi, je suis parvenu à y débusquer des données sensorielles auxquelles je n'aurais pas eu accès en observant une vidéo, une photo, en me promenant en voiture, en courant, ou même en marchant rapidement, dans une logique efficace *point A vers point B*. Au fil de mes balades, des sensations inattendues ont surgi : l'odeur de l'asphalte au soleil en été, celle des feuilles pourries en automne, le bruit des bouches de ventilation d'un commerce, la rumeur lointaine d'une autoroute, la sensation tactile du sol contre mes semelles et celle des courants d'air à la racine de mes cheveux.

Cette activité s'est donc avérée un moyen simple, concret de faire une expérience polysensorielle des territoires rencontrés, d'imprégner mon écriture de davantage de corporéité, de sensibilité, d'humanité.

---

<sup>125</sup> *Ibid.*, p. 31.

<sup>126</sup> *Ibid.*, p. 14.

<sup>127</sup> *Ibid.*, p. 16.

<sup>128</sup> *Ibid.*, p. 30.

\*

En accueillant l'écoute, en la pratiquant régulièrement et en me familiarisant avec elle, j'en suis venu au constat qu'en plus d'être un état d'esprit, elle est également pour moi un *territoire intérieur* qui, au fil de mon processus créateur, se transforme en une série de lieux différents, remplissant une diversité de fonctions.

Avant l'écriture, j'habite l'écoute comme une chambre vide aux portes et aux fenêtres grandes ouvertes, attendant que quelque chose entre. C'est une pièce vaste, légère, où l'air circule librement et où, portées par la brise, toutes sortes de choses en provenance du dehors entrent en tourbillonnant, se déposent un instant, repartent dans un coup de vent. Livres, films, publicités, conversations, anecdotes, rencontres, œuvres d'art, mésaventures, articles de journaux, odeurs, objets perdus : en me tenant dans cet espace vacant, ouvert à l'autre, les sources d'inspiration foisonnent et elles me touchent, me frappent, me bouleversent avec une force décuplée par mon état d'accueil. Comme le formulait élégamment Élise Turcotte, « [j]e m'installe et j'attends dans le nid du pluriel »<sup>129</sup>. En moi, les idées volatiles vont et viennent, et, sans jamais m'en emparer, je les laisse me visiter, m'habiter. Je m'imprègne de leur énergie, de leur charge émotive, de leur sens, des sensations qu'elles suscitent en moi jusqu'à ce que je sente que quelque chose en émerge, tremble, cherche à me parler.

Alors, je referme les portes et les fenêtres de la chambre, qui se transforme en un « Tibet mental »<sup>130</sup>, en un territoire lointain en moi, hors de la turbulence et de l'agitation du quotidien. L'écoute devient alors une pièce isolée où, à la manière d'un moine, je me cloître volontairement pour me retrouver, me recueillir et réfléchir. Dans le silence de cet espace en retrait, je sens le rythme de ma respiration ralentir, mon corps se détendre, mon esprit se calmer. Peu à peu, mes idées ralentissent, cessent de tourner, se déposent au sol et je peux enfin y réfléchir posément, les contempler. En m'enfermant ainsi en moi-même, on pourrait croire que l'écoute a pour résultat de me couper du monde extérieur, mais, bien au contraire, cette retraite intérieure instaure entre lui et moi une distance propice à l'exercice de la pensée, grâce à laquelle je peux le considérer *dans son ensemble*, le voir, le sentir et le comprendre *plus*

---

<sup>129</sup> Élise Turcotte, *Autobiographie de l'esprit : écrits sauvages et domestiques*, Montréal, La Mèche, 2017, p. 21.

<sup>130</sup> Kenneth White, *Le Plateau de l'Albatros*, op. cit., p. 57.

*clairement*. À ce stade, l'écoute est un espace de méditation dans lequel je m'installe pour cogiter à ce que j'ai vu, reçu, ressenti, vécu, pour tenter d'en dégager des visions, des idées, des questions, une intuition, des sensations, un sens ou une essence pouvant ensuite me permettre de témoigner avec justesse de « la résonance du monde »<sup>131</sup>. Cet espace, je l'emporte partout avec moi, m'y terre des jours, des semaines, parfois des mois. Lentement, les éléments recueillis se placent, se lient, s'organisent. Un jour se dessinent dans mon esprit la cartographie, l'architecture du texte à naître, dont les lignes maîtresses, la forme m'apparaissent.

Alors, suivant les plans imaginés à l'issue de ce lent processus d'incubation, un nouveau bâtiment s'érige en moi. C'est le lieu de la création, la maison de l'écriture d'un texte qui n'existe pas encore. Cet endroit énigmatique, quasiment indescriptible, se caractérise par une *position* (géographiquement située dans mon corps), une *disposition* d'esprit et une sensation physique. Ce n'est qu'à force de patience, de silence, de calme et de présence à moi-même, à mon corps, à mon souffle, que je parviens à y descendre, à m'y enfoncer. Quand je l'atteins, le rejoins, je sais, je sens physiquement et mentalement que j'y suis. Je reconnais cet espace intime, fertile, en ébullition, entrouvert, au léger vertige, au pétilllement, à la chaleur au creux de mon diaphragme. J'y entre sur la pointe des pieds, m'y installe discrètement, sans un bruit, sans imposer ma présence. Construite à même les matériaux récoltés et médités dans les phases précédentes, elle m'apparaît familière et étrangère à la fois. En la parcourant de long en large, en découvrant pour la première fois ses pièces, sa structure, l'agencement des éléments qui la composent, je m'abandonne à l'esprit des lieux et tends vers mon inconscient le fil de l'oreille dormante. Alors, je laisse mes voix intérieures surgir, emplir l'espace, peupler l'univers du texte, d'une attention détournée, les écoute réagir, commenter, décrire, s'exclamer, murmurer, protester, dire, se contredire, se taire. Après un certain temps, la majorité d'entre elles s'amenuisent, s'épuisent, s'éteignent ou, peut-être, se combinent, s'entremêlent à mon insu. Toujours est-il qu'en fin de compte, invariablement, l'une des voix s'impose, prend vie, habite la maison de la création comme si elle avait toujours été la sienne. Je cohabite, me familiarise avec elle, la côtoie jusqu'à avoir l'impression qu'elle me colle à la peau, à l'oreille, jusqu'à

---

<sup>131</sup> Jan Patočka, « L'écrivain et son objet », dans *L'Écrivain, son "objet"*, Paris, P.O.L., 1990, p. 95

entrer en symbiose avec elle. Alors, et seulement alors, je suis prêt à habiter l'écriture à travers une voix étrangère à la mienne.

\*

Bien que ces trois lieux d'écoute accompagnent des phases successives de mon processus créateur, une fois l'écriture amorcée, il m'arrive fréquemment d'effectuer des allers retours entre chacun d'eux. Si l'inspiration vient à manquer, je retourne à *la chambre vide*, laisse le monde extérieur m'envahir à nouveau, recharger ma plume de sensations et d'idées neuves. Quand je perds mes repères, m'égare dans le texte, je me reviens, me recueille dans le *Tibet mental* où, peu à peu, je reprends mes esprits, retrouve le fil de mes idées. Quand je sens que je ne suis plus uni à la voix, ou encore qu'elle se brise, s'assèche, s'éteint, je laisse l'écriture en plan, replonge au creux de *la maison de l'écriture* jusqu'à l'entendre s'élever à nouveau, reprendre vie.

Il arrive aussi que, submergé par l'émotion, anxieux, épuisé ou pressé, ces lieux me soient temporairement inaccessibles. Je ne peux y entrer qu'en y étant disposé de corps et d'esprit et cela, je l'ai appris, prend du temps. Beaucoup de temps. Difficiles d'accès, ces lieux intérieurs sont aussi extrêmement fragiles. Toute distraction extérieure, toute agitation de l'esprit font éclater leurs murs de verre, qu'il me faut ensuite reconstruire patiemment.

Malgré le travail toujours à recommencer, je me suis acharné, et continue de m'acharner à y retourner, car ce n'est qu'à partir de tels lieux intérieurs que je suis parvenu à faire émerger, comme je le souhaitais au départ, une véritable *écriture à l'écoute*. Une écriture différente, caractérisée par un foisonnement de détails, de sensations, d'images, d'idées, par un constant va-et-vient entre l'intériorité et l'extériorité des personnages, ainsi que par des voix singulières, étrangères, au sein de chaque nouvelle.

\*

Si l'oreille contrôle et ajuste la tonalité de la voix humaine (puisque'il est scientifiquement prouvé que la voix d'un individu est en lien étroit avec ses capacités auditives<sup>132</sup>), l'écoute

---

<sup>132</sup> Ann Karpf, *op. cit.*, p. 58.

remplit une fonction semblable dans ma démarche d'écriture. En effet, au moment de la révision, cette dernière me permet de m'assurer que les voix de mes personnages *sonnent juste*, c'est-à-dire qu'elles correspondent à ce que je souhaite donner à entendre à mes lecteurs. En relisant mes nouvelles, je sonde attentivement chacune d'elles à la recherche de tout ce qui me paraît *dissonant*, de tout ce qui, dans leur manière de s'exprimer, ne me semble pas correspondre à leur identité, à leur âge, à leur souffle, à leur vision des choses ou à leur état d'esprit tels que je les avais *entendus, ressentis* et *reconnus* en les côtoyant pour la première fois. Grâce à cette écoute post-écriture, je peux, au besoin, ajuster la tonalité de leur voix afin d'assurer leur justesse et leur nature différente.

Ce « discernement à l'œuvre dans la langue »<sup>133</sup> me sert aussi à reconnaître ce qui, dans mes textes, ne relève pas de *la voix de mes personnages*, mais exclusivement de *la mienne*. En effet, lors de la relecture de mes nouvelles, je repère parfois des échos de ma présence, des signes de l'intrusion de ma voix propre *s'infiltrant subtilement* dans celles de mes personnages ou *s'en emparant* pour parler à travers elles, pour émettre des idées, des opinions, des commentaires dont je suis le seul porteur. Lorsque j'en arrive au constat que j'ai failli, que je n'ai pas su mettre de côté mon ego et m'effacer de mes écrits, je me remets aussitôt au service de mes personnages. Pour ce faire, je sélectionne des passages du texte où leurs voix me semblent claires, cohérentes, vivantes et, surtout, étrangères à la mienne. Une fois identifiés de tels extraits, je les lis en boucle jusqu'à les sentir ressurgir, reprendre vie *en moi*, jusqu'à ce que la tonalité, l'énergie, la charge émotive et la vision du monde dont elles sont empreintes m'habitent à nouveau et que je me sente apte à reprendre l'écriture à travers elles.

\*

En révisant mes nouvelles, je cherche également à entendre ce que Suzanne Jacob appelle les « fictions dominantes »<sup>134</sup> (Guy Debord dirait « les ordres »), c'est-à-dire les *conventions de réalité* qui fondent la représentation intérieure que nous nous faisons de notre existence. Si certaines d'entre elles (les mots, les gestes, les systèmes calligraphiques, les normes d'hygiène, l'architecture, etc.) ne nous oppriment pas ou ne sont pas dommageables quant à notre

---

<sup>133</sup> Suzanne Jacob, *La bulle d'encre*, Montréal, Boréal, 2001, p. 47.

<sup>134</sup> *Ibid.*, pp. 34-40.

perception du monde, d'autres, lorsqu'elles sont présentées comme la seule version possible de la *réalité* (qui pourrait en fait être bien différente), nuisent à la conscience que nous avons de notre vie, des normes sociales qui nous régissent, des organes de pouvoir qui attentent à notre liberté d'agir, de choisir, de penser.

Me sachant *sous l'influence* de fictions dominantes, j'ai progressivement développé une attention plus aiguisée, plus alerte à leur présence dans mes nouvelles. Peu à peu, je suis parvenu, au détour de certaines descriptions, de certaines répliques ou de certaines réflexions de mes personnages, à percevoir leurs signes, leurs effets insidieux et les valeurs (l'individualisme, la compétition, l'efficacité, le paraître, la consommation, la séduction, etc.) qu'elles véhiculaient parfois à mon insu.

En percevant plus fréquemment les *voix des ordres*, j'ai alors pu effectuer un *choix*, les exclure de mes nouvelles ou, au contraire, les y dévoiler pour que mon lecteur y soit confronté et puisse prendre conscience des conditionnements extérieurs auxquels il est assujéti.

\*

L'essai *La violence du calme*, traitant tout particulièrement de la douleur terrée dans le silence des corps, m'a permis de prendre davantage conscience de ma situation personnelle, mais aussi de celle d'une grande part de l'humanité, victime comme moi d'une souffrance intériorisée, ravalée, enfouie, niée pour ne pas avoir à être ressentie. Selon Vivian Forrester, la profonde déconnexion des êtres humains de leur vécu, de ce qu'il recèle d'expérience sensible, de douleur physique et psychologique, représente l'un des problèmes les plus importants auxquels nous devons aujourd'hui faire face, car derrière l'ordre et le calme *apparents* de nos existences, nous sommes bel et bien victimes d'une « violence inaperçue »<sup>135</sup>, porteurs d'une douleur qui, même si nous ne la reconnaissons pas comme telle, est enregistrée dans la mémoire de nos corps. Puisque nous en sommes souvent détachés, cette souffrance qui nous contamine lentement le corps et l'esprit nous devient inaccessible. Ainsi, notre calme n'en serait alors pas un, se rapprocherait davantage d'une insensibilité, d'une inconscience. Pour changer le cours actuel du monde, Forrester affirme qu'il faudrait d'abord et avant tout habiter son propre corps,

---

<sup>135</sup> Vivian Forrester, *La violence du calme*, Paris, Seuil, coll. « Fiction & cie », 1980, p. 17.

prendre pleinement conscience de sa situation, pour en exposer toute la violence et pouvoir ensuite s'en extraire, s'en libérer :

Qu'un habitant de la planète s'en tienne à l'habiter, à considérer sa présence, le lieu de sa présence, sans plus, et toute la minauderie des systèmes s'écroule. Leur violence apparaît.<sup>136</sup>

En me mettant à l'écoute de mon corps en tant que réservoir de mon expérience sensible du monde, en m'attardant à ma propre situation, à la douleur et à la violence de mon existence dont j'ai longtemps été détaché, au calme et au silence que j'avais adoptés comme des façades, derrière lesquelles j'avais caché l'angoisse, la souffrance physique et spirituelle, j'en suis venu à percevoir plus clairement les sources de la *violence inaperçue* en moi : le stress du quotidien, l'impression de vide existentiel, les sentiments d'impuissance et d'inutilité, mais surtout la conscience souffrante du désastre environnemental en cours et le désespoir qui l'accompagnait.

Alors qu'une telle descente dans les profondeurs de ma souffrance, de mon angoisse, me semblait être une entreprise égocentrique, des mots de Paul Chamberland m'ont fait comprendre qu'au contraire une telle expérience pouvait être une manière de m'ouvrir aux autres, de développer envers eux une plus grande compassion : « La détresse de la chair alertée jusqu'au plus intime dénuée [...] le semblable de tout homme. Ce qui m'arrive arrive à tous ».<sup>137</sup> Forcément, ma *violence inaperçue*, ma souffrance personnelle n'était pas que mienne, mais nôtre, devait être *partagée* par bon nombre de mes contemporains. L'esprit désormais éveillé à l'existence d'une souffrance intériorisée, cachée, de crises ravalées, étouffées, d'un certain silence en tant que manifestation du désespoir, mon écoute a alors gagné en portée, en profondeur, désormais apte à sonder des zones sombres, inexplorées, de l'esprit humain.

En effet, puisque, comme l'affirmait Chamberland, « [q]ui s'est mis à l'étude de la douleur peut la lire sur n'importe quel visage »<sup>138</sup>, l'esprit plus sensible, plus ouvert à *ses signes*, je me suis mis à la détecter non seulement dans son affirmation, dans son expression positive, mais aussi dans ses manifestations négatives (des silences, des absences, des retraits) ou dans l'apparence de son contraire, et suis parvenu à capter des signaux de détresse qui m'étaient

---

<sup>136</sup> *Ibid.*, p. 12.

<sup>137</sup> Paul Chamberland, *op. cit.*, p. 41.

<sup>138</sup> *Ibid.*, p. 134.

auparavant inaudibles. À l'écoute de la douleur, je suis parvenu à reconnaître des faces cachées du désespoir : le détachement, l'absence d'un individu de sa propre existence (non pas vécue, mais subie), les trous que creuse la douleur dans la parole (ce qui est tu volontairement, mais aussi le non-dit inconscient qui, quand on s'y attarde, transparait dans toute sa signification), la désorientation, la confusion, l'apathie, l'indifférence, l'optimisme agressif, l'insensibilité, le cynisme.

Cette écoute, cette sonde éprouvante de ma propre chair en alerte, m'a donc permis de témoigner avec honnêteté du sentiment de la vie sur Terre, de le percevoir avec davantage de justesse et de nuances, de le reconnaître pour ce qu'il est, dans tout ce qu'il a souvent d'agréable et d'enivrant, mais aussi, parfois, de vide, de souffrant. J'espère que l'écriture qui est ressortie de cet exercice douloureux pourra contribuer à sensibiliser mes éventuels lecteurs non seulement à leur propre souffrance, mais à leur inconscience, agir comme un *dévoilement transformateur* en forçant leur écoute « à la désagréable découverte de la méconnaissance qui l'affecte d'ordinaire »<sup>139</sup>.

\*

Afin de réunir les conditions nécessaires à une expérience géopoétique des différents territoires que j'ai arpentés durant mon processus de création, j'ai veillé à acquérir un *certain* bagage de savoirs (biologiques, géographiques, géologiques, écologiques, anthropologiques, etc.)<sup>140</sup> à leur sujet avant de les rencontrer physiquement. J'ai rapidement pu observer, comme le soutient le philosophe Allen Carlson, qu'en « dégageant de la nature des formes précises et des organisations identifiées, la science facilite la perception de la diversité de la nature, et donc son expérience esthétique »<sup>141</sup>. Intellectuellement mieux outillé, j'ai immédiatement senti que mon écoute, ma perception s'aiguisaient. Au contact de la nature, j'étais plus fréquemment en mesure de poser des actes « de reconnaissance et de différenciation »<sup>142</sup>, d'identifier des espèces animales et végétales, des formations géologiques, des phénomènes naturels, de les *percevoir* pleinement et de les *nommer* avec précision. De plus, suivant l'idée du philosophe

---

<sup>139</sup> Paul Chamberland, *op.cit.*, 234.

<sup>140</sup> Évidemment, les connaissances acquises variaient d'un territoire à l'autre en fonction de ses particularités.

<sup>141</sup> Afeissa, Hicham-Stéphane, *Esthétique de l'environnement*, *op. cit.* p.33.

<sup>142</sup> Allen Carlson, *op. cit.*, p. 75.

Ned Hettinger selon laquelle « une connaissance élémentaire de la dégradation multiforme de l'environnement »<sup>143</sup> est nécessaire à une appréciation esthétique intelligente de la nature, j'ai étudié avec une attention toute particulière le réchauffement climatique et les phénomènes qui y sont liés. Une fois acquises, ces nouvelles connaissances m'ont amené à percevoir au sein du territoire un plus grand nombre de *signes* de l'épuisement des milieux naturels, de *causes* et de *symptômes* de la crise écologique actuelle. Cela a, une fois de plus, élargi mon champ perceptif, l'a rendu plus complet, plus nuancé et plus *critique*, car soudain, à la rencontre des lieux, j'ai pu en dévoiler des aspects souvent inaperçus de mes contemporains, y percevoir, en plus de ce qui se trouvait sous mes yeux, les restes, les traces, les cicatrices de ce qui y avait été *endommagé, détruit* ou carrément *effacé*.

En combinant ainsi l'état de haute réceptivité de l'écoute à la précision et la rigueur de la science, l'intensité de ma rencontre du territoire en a été plus d'une fois magnifiée. Voir surgir, au large d'une plage de Cape Cod, le jet d'eau propulsé par une baleine noire, ne m'aurait jamais autant frappé si je n'avais pas su qu'en pleine migration cette dernière n'était que de passage, et que son espèce était menacée de disparaître d'ici la fin du vingt-et-unième siècle. La vue de tronçons routiers fraîchement rénovés le long de la route 132, en Gaspésie, m'aurait laissé indifférent si je n'avais pas lu sur les problèmes d'érosion des berges auxquels cette région est confrontée. Les inondations ayant frappé de nombreuses régions du Québec au printemps 2017 ne me seraient pas apparues aussi significatives si je n'avais pas su qu'elles étaient en fait un signe, un symptôme du réchauffement climatique, et qu'elles étaient appelées à se reproduire fréquemment au cours des prochaines années. Lors de tels moments, le savoir scientifique m'a sans aucun doute permis de faire une « expérience *achevée* » des territoires parcourus, d'en effectuer une lecture alliant « détermination, harmonie et signification »<sup>144</sup> dont, je l'espère, témoigneront les nouvelles qui en sont issues.

\*

En cette ère de la communication, les nouvelles environnementales à sensations sont pour certains leur principal contact avec la nature et jouent donc un rôle déterminant dans la

---

<sup>143</sup> Hettinger, Ned, « L'objectivité en esthétique environnementale et la protection de l'environnement », dans Hicham-Stéphane Afeissa et Yves Lafolie, *Esthétique de l'environnement*, op.cit., p. 354.

<sup>144</sup> Allen Carlson, op. cit., p. 75.

construction d'un *paysage intérieur* apocalyptique. Dans ce contexte, j'ai donc soumis les nouvelles environnementales diffusées dans les médias à l'examen de mon écoute géopoétique.

Soucieux de soustraire mes écrits à « l'hégémonie des contenus »<sup>145</sup>, plutôt que d'y repêcher des faits dans le but de les transmettre, j'ai voulu sonder ce que les articles contenaient d'« outre-sens »<sup>146</sup>, afin de dévoiler les effets sournois qu'elles peuvent entraîner sur notre inconscient. Pour ce faire, j'ai appliqué une *écoute de la signifiante* aux voix médiatiques au moment de la lecture d'articles d'actualité environnementale. Au lieu de chercher à comprendre seulement ce qu'ils *me disaient*, ce qu'ils *signifiaient*, j'ai tenté de prendre conscience de ce qu'ils *me faisaient*, de ce qu'ils me transmettaient de *non-dit*, afin de reconnaître ce qu'elles trahissaient de l'état d'esprit de notre société.

Cette démarche a eu des résultats presque instantanés, a ouvert le champ de ma conscience à une nouvelle perception du contenu de ces articles. À leur écoute, j'ai réalisé qu'ils suscitaient chez moi une toute autre résonance, d'une nature beaucoup moins intellectuelle qu'*émotive* et *physique*. Dans les phrases sensationnalistes, les titres chocs, les pronostics pessimistes des scientifiques et les commentaires de lecteurs au bas des articles en ligne, je pouvais entendre, me semblait-il, *l'en-dessous* du message : l'état d'alerte, de panique, de désespoir d'une humanité voyant peu à peu, un article, une catastrophe à la fois, se multiplier les preuves d'une apocalypse environnementale annoncée, de l'effondrement en cours du monde tel qu'elle le connaît. Depuis mon écoute géopoétique, j'entendais dans la disparition du rhinocéros blanc la nostalgie d'un monde disparu, dans le saccage de l'Amazonie, la honte d'être humain, dans la désertification des zones agricoles, la crainte de mourir de faim, dans la hausse du niveau des océans, le froid, la peur de la noyade. Dans chaque cas, le même message subliminal : *Tout est fini. Il est déjà trop tard*. À partir de ce dévoilement, j'ai cherché, dans mes nouvelles, à exposer la manière dont l'espace médiatique actuel génère « la production et l'exploitation d'images visuelles marquantes donnant l'impression d'un climat de "crise" générale »<sup>147</sup>, contribuant au

---

<sup>145</sup> René Lapiere, *L'atelier vide*, Montréal, Les Herbes Rouges, 2003, p. 60.

<sup>146</sup> Jean-Luc Nancy, *op. cit.*, p. 60.

<sup>147</sup> Anaïs Boulard, « La pensée écologique en littérature. De l'imagerie à l'imaginaire de la crise environnementale », dans Sylvain David et Mirella Vadean (dir.), *La pensée écologique et l'espace littéraire*, Montréal, Université du Québec à Montréal, coll. « Figura », 2014, p. 37.

développement, en chaque sujet, d' « une imagerie »<sup>148</sup> intériorisée de l'environnement en péril, teintée par l'urgence, l'effroi.

Par l'épreuve de l'effet des nouvelles environnementales sur ma psyché et sur mon corps, cet exercice d'écoute m'a également amené à réaliser que les zones sensibles de mon être (la peur, l'angoisse, la tristesse, le désespoir, l'impuissance, la lassitude, la mélancolie) atteintes par la lecture des articles environnementaux résonnaient de la même manière qu'au contact d'événements ou de circonstances n'ayant pourtant rien à voir avec elles. Intrigué par ce phénomène insoupçonné, j'ai tenté d'identifier précisément les affects activés par chaque nouvelle, pour ensuite les mettre en parallèle avec une situation humaine provoquant une expérience sensible similaire. Une fois ce travail accompli, j'ai entrepris de faire résonner entre elles des nouvelles environnementales et des « apocalypses intimes »<sup>149</sup> vécues par des êtres humains traversant des moments charnières de leur existence, des expériences représentant un point de bascule, un renversement de l'ordre du monde tel qu'ils le connaissent. Par exemple, en sondant la signifiante des articles portant sur les baleines noires, j'ai pris conscience qu'outre la nostalgie d'une époque où celles-ci proliféraient dans l'Atlantique, leurs discours faisaient vibrer une zone de ma sensibilité associée à la famille. Mes personnages, lorsqu'ils prennent connaissance de l'extinction imminente de ce cétacé, en viennent alors à réfléchir non seulement aux baleines elles-mêmes, mais à ce que leur disparition signifie en regard à leur propre désir de fonder ensemble une famille.

\*

Dans l'objectif de produire une expérience esthétique en accord avec la pensée écologique, je me suis également penché, au contact des lieux, sur les éléments témoignant de *la relation* qu'entretenait l'humanité avec eux. J'ai alors passé à l'examen de mon écoute du territoire les signes d'activités humaines en milieux naturels ou urbains (qu'ils soient liés à des pratiques responsables ou néfastes), les activités économiques d'une région (leurs liens au territoire, à son exploitation, à sa destruction ou à sa défense), l'art paysager et l'architecture des villes (qui

---

<sup>148</sup> *Ibid.*

<sup>149</sup> Bertrand Gervais, « Un imaginaire de la fin cinématographique. Lecture croisée de *The Tree of Life* de Terrence Malick et de *Melancholia* de Lars Von Trier », *Frontières*, vol. 25, n°2, 2013, p. 111.

témoignent de notre perception de l'environnement et de la relation qui nous unit à lui<sup>150</sup>), l'organisation et la planification des zones résidentielles (la manière d'occuper un territoire, d'aménager un quartier, dans sa relation aux milieux naturels) ainsi que les parcs naturels protégés ou à vocation récréative. Au moment de mon immersion dans un environnement, j'ai aussi observé les interactions des êtres humains avec ce dernier et porté attention à leur manière de le traiter, d'en parler, de l'aménager, de le voir, de le sentir, de le représenter, de l'ignorer, de s'y mouvoir ou de s'en émouvoir. Mon écoute de la relation au territoire m'a permis d'accéder à une autre facette des lieux, que je ne percevais pas cette fois par le biais de l'expérience sensorielle, mais qui heurtait ma sensibilité avec une force insoupçonnée. En y réfléchissant bien, j'en suis venu au constat que l'écoute instaurait une résonance sensible entre mon système de valeurs et les relations dont j'étais le témoin. En effet, les sensations physiques qui me submergeaient étaient les mêmes que suscitaient en moi des situations humaines impliquant l'amour, l'entraide, la charité, la sollicitude, la haine, la violence, la cruauté, l'indifférence.

Cet exercice d'écoute a grandement déterminé mon travail des personnages. J'ai voulu faire de leur perception du monde (le point de vue selon lequel ils observent le monde, leur langue<sup>151</sup>, leurs gestes, leurs réactions émotives à certaines situations) une manifestation de leur relation à l'environnement. J'ai aussi tenté, autant que possible, de leur faire adopter des attitudes et des comportements que j'ai observés fréquemment, d'en faire en quelque sorte des *archétypes relationnels*, représentatifs de notre époque, que mes lecteurs pourraient reconnaître ou encore auxquels ils pourraient s'identifier. Ainsi, quelques-uns de mes personnages s'attachent, par un mélange de romantisme ou de nostalgie, à des espèces en voie de disparition ou déjà condamnées à mort. Plusieurs se sentent dépassés par les événements, les perçoivent inadéquatement, n'en saisissent pas pleinement le sens, alors que d'autres, au contraire, comprennent parfaitement et se sentent en conséquence violemment arrachés au monde, condamnés d'avance. D'autres encore ne pratiquent pas physiquement le territoire, ne le parcourent qu'à distance, par le biais de l'information médiatique, de l'imagination ou de la mémoire. Dans chaque cas, j'ai tenté par mon écriture de rendre palpable, observable, sensible,

---

<sup>150</sup> Michel Collot traite abondamment de ces liens dans *La Pensée-paysage* (notamment aux p. 187-197).

<sup>151</sup> Les mots utilisés pour décrire le territoire, la précision scientifique de leurs affirmations, les valeurs véhiculées, etc.

le lien unissant mes contemporains à la ville, à la campagne, aux milieux sauvages, à la faune et à la flore, de mettre en lumière la valeur négative ou positive de gestes, d'attitudes et de pratiques de l'environnement en les faisant dialoguer avec leur système de valeurs.

\*

Le territoire sur lequel je me suis penché et qui exemplifie le mieux l'écoute géopoétique que j'ai mise en place au moment de son exploration est celui de ma banlieue d'origine, dont j'ai traité dans *La fin du monde*. Dans le cadre de ma réflexion, j'en suis venu à étudier ma propre relation à ce milieu, dans lequel j'ai vécu durant les vingt-deux premières années de ma vie. Cela a été, outre le moment précédant l'écriture où j'y suis physiquement retourné, principalement une écoute de ma mémoire (factuelle, mais aussi affective), de mon souvenir de ce territoire. D'une manière semblable à l'expérience dont témoigne Henri Bauchau dans *L'écriture à l'écoute*, cette entreprise m'a amené à « m'avancer en moi-même »<sup>152</sup>, à plonger dans mon passé en ramenant à mon esprit des anecdotes ou des événements me semblant fondateurs ou représentatifs de la relation que j'entretenais alors avec mon quartier. Par un processus d'écoute analytique fondé sur l'attention, la patience et l'attente, j'ai sondé ma psyché et mon corps afin de parvenir à entendre ce qu'ils en avaient conservé en termes de sentiments, de sensations, dans le but de faire émerger le sens global que j'avais intégré à partir de mon expérience sensible de la banlieue. Cet exercice ne s'est pas effectué par le biais d'une méditation, mais *par l'écriture elle-même*, par la description de souvenirs qui, au fur et à mesure que je les couchais sur papier, me revenaient à l'esprit avec plus de précision, reprenaient forme plus clairement, se chargeant d'un plus grand nombre de détails. En procédant ainsi à la recherche et à l'observation attentive de petits ou de grands événements tirés de mon enfance, j'ai tenté d'appliquer une *écoute flottante* aux événements décrits afin de *laisser surgir* de mon inconscient des sensations, des émotions, des vieilles idées pouvant témoigner de la représentation que je m'étais construite de mon quartier et de la relation qui en avait découlé.

Au départ, en me mettant à son écoute, ma relation à la banlieue m'a semblé inexistante. Vide de sens. Vide d'anecdotes marquantes, d'émotions, de familiarité. Vide de tout lien

---

<sup>152</sup> Henri Bauchau, *L'écriture à l'écoute*, Arles, Actes Sud, 2000, p. 21.

intense, sensible ou intelligent, auquel souhaite parvenir la géopoétique. Je me découvrais, à ma propre surprise, indifférent, détaché, déraciné de l'endroit même où j'avais grandi. Pourtant, j'avais l'intuition qu'il n'en avait pas toujours été ainsi, que quelque chose dans cette apathie clochait, car je savais avoir toujours été sensible à la nature, aux paysages. Cela m'a fait penser que quelque chose, un jour, devait avoir changé. Que quelque chose en moi devait s'être rompu. Cette idée en a amené une autre, que j'ai tout de suite su être vraie.

*Ma relation à la banlieue s'est définie par une série de ruptures.*

La rupture physique, tangible, de la géographie de mon quartier d'enfance. La rupture affective, le deuil vécu suite à la disparition soudaine de lieux pratiqués, vécus, aimés. Enfin, la rupture de ma relation de sollicitude envers mon quartier quand, bouleversé, je me suis détaché émotivement de son sort, ne le percevant plus que comme un lieu perdu, perverti, rendu inhospitalier par des pratiques d'aménagement sauvages, irréfléchies et hostiles à la vie.

Je savais maintenant que c'était là ce dont je devais témoigner : un territoire brisé, une relation rompue, une insensibilité. Je me suis donc replongé dans l'écriture de mes souvenirs en tentant cette fois de retracer des moments charnières lors desquels mon quartier s'est transformé et mon rapport au monde avec lui. En m'attardant au saccage du boisé près de chez moi, par exemple, j'en suis venu à me replonger dans des émotions et des sensations physiques qui étaient depuis longtemps enfouies en moi. Je me suis rappelé l'avoir vécu comme un traumatisme au moment où ma mère m'avait annoncé la nouvelle, puis avoir ressenti, le jour où je m'y suis rendu pour constater les dégâts, un profond vertige en voyant que l'horizon, autrefois voilé par les arbres, s'ouvrait maintenant sur des kilomètres de boue et de débris, dévoilant à mon regard d'immenses pylônes électriques dont je ne connaissais même pas l'existence. J'ai répété un processus analytique identique avec une poignée de souvenirs qui, maintenant que je les contemplais sous l'angle de la rupture, de la perte ou de la disparition, se multipliaient et m'apparaissaient porteurs de sens, significatifs, déterminants même, quant à la relation d'indifférence que j'avais développée envers mon quartier.

À l'écoute de ce que ma mémoire avait enregistré de la banlieue lors de mon enfance est ressortie une série d'événements scandaleux (coupe à blanc de plusieurs hectares de forêt, rachat massif de terres agricoles afin d'ériger un vaste quartier industriel, remblayage illégal

de milieux humides environnants par des camions emplis de sable) que j'avais ressentis comme étant physiquement douloureux et psychologiquement violents, auxquels demeuraient associées des émotions comme la tristesse, le deuil, la mélancolie, l'angoisse, la colère. Ensuite, en portant attention à la période de mon adolescence, j'ai réalisé que cette fois il n'en ressortait pratiquement rien. En fait, seulement une impression générale de vide. En me remémorant cette période de ma vie, j'ai constaté que c'était celle où l'expansion des zones résidentielles, menée en fonction d'un plan cartésien, drastiquement rectiligne, du territoire au centre duquel j'habitais, avait été achevée. Ainsi, le vide ne signifiait peut-être pas que je ne me souvenais de rien, mais bien que je me *souvenais du vide* qui avait pris toute la place.

Sans considération aucune pour son intégration à l'espace physique réel et au paysage préexistant, cette configuration nouvelle du territoire (dont je me suis d'abord souvenu et que j'ai confirmée en y retournant récemment) expose à mon avis le déracinement de mon quartier de son environnement immédiat. Au terme de sa transformation, toute continuité du paysage ou de lien écologique avec les environs s'était évaporée. Dans sa nouvelle forme, le quartier semblait avoir été parachuté du ciel ou découpé au laser. Mon quartier d'enfance, dynamique, vivant et habitable, me paraissait « vidé de sa substance »<sup>153</sup>, de son unicité comme de son organicité, changé en un *décor* artificiel, sans profondeur et sans âme. C'était désormais un espace hyper standardisé, presque sans arbres, que les animaux sauvages avaient fui ou dont ils avaient été chassés, si semblable à d'autres quartiers environnants que j'en avais soudain l'étrange sentiment de ne plus le reconnaître, de n'y être ni chez moi ni ailleurs, mais carrément *nulle part*. Cette sonde m'a donc amené à identifier le vide, le déracinement, le malaise profond émergeant des non-lieux, de ces villes et de ces banlieues uniformes issues du phénomène de standardisation occidentale de l'architecture et de l'aménagement urbain.

J'ai tenté, dans l'écriture, de restituer l'effet de « non-vie »<sup>154</sup> que mon quartier avait produit sur moi par mes personnages et leur expérience des lieux (telle que rapportée dans la narration) ainsi que par la représentation de paysages sans organicité, sans âme, sans relief, composés de maisons identiques, d'avenues rectilignes et d'arbres de même espèce plantés à distance égale les uns des autres. Bien que je sois conscient que toutes les banlieues nord-

---

<sup>153</sup> Michel Collot, *op. cit.*, p. 78.

<sup>154</sup> Pierre Bergounioux, *La fin du monde en avançant*, Saint-Clément, Fata Morgana, 2011, p. 36.

américaines ne sont pas identiques à celle où j'ai grandi, que toutes ne sont pas bâties en vertu de pratiques sauvages sans respect pour l'écologie et que leurs habitants ne vivent et ne perçoivent pas tous ces territoires d'une façon similaire à la mienne, j'ai tout de même voulu extraire des sensations, des impressions personnelles, mais forcément *partagées*, puisque, comme le dit Vivian Forrester, le « singulier est toujours pluriel »<sup>155</sup>. J'ai donc bon espoir que mon témoignage, aussi subjectif soit-il, pourra résonner auprès d'autres expériences, trouver écho en d'autres sensibilités, et que mon écriture pourra parler, ou plutôt, crier en mon nom comme en celui de milliers d'autres banlieusards nord-américains.

\*

---

<sup>155</sup> Vivian Forrester, *op. cit.*, p. 178.

Ces deux dernières années, mes recherches m'ont permis de cheminer incroyablement, tant d'un point de vue humain que littéraire. S'il y a bien une idée sur laquelle je tiens à insister, c'est que, justement, je suis toujours *en chemin*. L'application que j'ai faite de l'écoute géopoétique, si elle est parvenue à transformer entièrement ma pratique et mon rapport au monde, demeure à ce stade bien imparfaite. Le « champ du grand travail »<sup>156</sup> de la géopoétique est pour moi en chantier. Les restes de l'ancien bâtiment empilés près des matériaux neufs, les ouvriers s'affairent autour d'un grand trou où de nouvelles fondations, fraîchement coulées, se solidifient lentement. Si je sais, si je sens bien que je me dirige progressivement vers une écriture refondée, force est d'admettre qu'il me reste beaucoup (énormément) de travail à abattre pour réaliser les objectifs ambitieux que j'ai confiés à ma démarche.

Malgré tout, même si je ne parviendrai peut-être jamais à atteindre les idéaux vers lesquels tend l'écoute géopoétique, ceux-ci orientent néanmoins ma pratique d'écriture dans une nouvelle direction, la dotent d'un sens, d'une sensibilité et d'une portée qu'elle n'avait pas auparavant. À bien y penser, n'était-ce pas exactement ce que je cherchais à accomplir à mes débuts ? Ne m'étais-je pas proposé de porter un regard neuf sur la crise écologique actuelle ? N'avais-je pas, sous l'emprise du nihilisme, voulu me sortir d'un cul-de-sac, redonner un sens à mon existence par une pratique créatrice combattive et intelligente ? N'avais-je pas souhaité orienter mes écrits vers le dehors, vers autrui, pour sortir de mon isolement et revenir au monde ? Ne m'étais-je pas donné pour objectif de toucher au corps et au cœur une humanité anesthésiée, de l'amener à prendre conscience de sa relation inepte à l'environnement ?

Bien que mon travail demeure inachevé, je crois pouvoir répondre par la positive à chacune de ces questions et pouvoir affirmer que l'écoute géopoétique m'a fait reprendre racine, a transformé mon écriture en une arme de résistance grâce à laquelle j'ai pu m'échapper du *dead end*, percer dans le mur du nihilisme une brèche depuis laquelle me parvient la rumeur sourde, lointaine, de nouvelles perspectives existentielles.

---

<sup>156</sup> Kenneth White, « L'écriture géopoétique. De la littérature à la littoralité », dans Rachel Bouvet et Kenneth White (dir.), *Le nouveau territoire : L'exploration géopoétique de l'espace*, Montréal, Université du Québec à Montréal, coll. « Figura », n° 18, 2008, p. 88.

## BIBLIOGRAPHIE

### Ouvrages théoriques, essais et journaux d'écrivains

Abram, David, *Comment la terre s'est tue : Pour une écologie des sens*, Paris, La Découverte, 2013 [1996], 347 p.

Afeissa, Hicham-Stéphane (éd.), *Éthique de l'environnement : Nature, valeur, respect*, Paris, Librairie philosophique J. Vrin, 2007, 381 p.

Afeissa, H-S., Lafolie, Y. (éd.), *Esthétique de l'environnement : appréciation, connaissance et devoir*, Paris, Librairie philosophique J. Vrin, 2015, 366 p.

Bauchau, Henri, *L'écriture à l'écoute*, Arles, Actes Sud, 2000, 157 p.

Bélanger, Paul et al., *Dans l'écriture*, Montréal, XYZ, 1994, 113 p.

Benjamin, Walter, *L'œuvre d'art à l'époque de sa reproductibilité technique*, Paris, Payot et Rivages, 2013 [1935], 141 p.

Bergounioux, Pierre, *La fin du monde en avançant*, Saint-Clément, Fata Morgana, 2011, 58 p.

Bouvet, Rachel, White, Kenneth (dir.). *Le nouveau territoire: L'exploration géopoétique de l'espace*, Montréal, Université du Québec à Montréal, coll. « Figura », n° 18, 2008, en ligne, < <http://oic.uqam.ca/fr/publications/le-nouveau-territoire-lexploration-geopoetique-de-lespace> >, consulté le 8 janvier 2018.

Bouvet, Rachel, *Vers une approche géopoétique : lectures de Kenneth White, Victor Segalen, J-M. G. Le Clézio*, Montréal, Presses de l'Université du Québec, 2015, 261 p.

Chamberland, Paul, *Une politique de la douleur. Pour résister à notre anéantissement*, Montréal, VLB, coll. « Le soi et l'autre », 2004, 283 p.

———, *Cœur creuset : carnets, 1997-2004*, Montréal, L'Hexagone, 2008, 155 p.

Collot, Michel, *La pensée-paysage : philosophie, arts, littérature*, Arles, Actes Sud, 2011, 282 p.

Côté, Véronique, *La vie habitable : poésie en tant que combustible et désobéissances nécessaires*, Montréal, Atelier 10, coll. « Documents », 2014, 95 p.

Dagerman, Stig, *Notre besoin de consolation est impossible à rassasier*, Arles, Actes Sud, 1989 [1981], 20 p.

David, Sylvain et Vadean, Mirella (dir.), *La pensée écologique et l'espace littéraire*, Montréal, Université du Québec à Montréal, coll. « Figura », 2014, 176 p.

Deguy, Michel, *Écologiques*, Paris, Hermann, 2012, 260 p.

Deleuze, Gilles, *Critique et clinique*, Paris, Minuit, 1993, 187 p.

Dillard, Annie, *En vivant en écrivant*, Paris, Christian Bourgois, 2008 [1989], 123 p.

Duras, Marguerite, *Écrire*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2014 [1993], 124 p.

Émond, Bernard, *Il y a trop d'images : textes épars*, Montréal, Lux, 2011, 121 p.

Ernaux, Annie, *L'écriture comme un couteau : Entretien avec Frédéric-Yves Jeannet*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2011, 149 p.

Forrester, Vivian, *La violence du calme*, Paris, Seuil, coll. « Fiction & cie », 1980, 224 p.

Gervais, Bertrand, *L'imaginaire de la fin : Temps, mots et signes*, Montréal, Le Quartanier, 2009, 240 p.

Hart Nibbrig, Christian, *Voix fantômes : La littérature à portée d'oreille*, Paris, Van Dieren, 2008, 153 p.

Jacob, Suzanne, *La bulle d'encre*, Montréal, Boréal, 2001, 147 p.

———, *Histoires de s'entendre*, Montréal, Boréal, 2008, 146 p.

Karpf, Anne, *La voix : Un univers invisible*, Paris, Autrement, 2008, 484 p.

Kierkegaard, Søren, *Le concept d'angoisse*, Paris, Gallimard, coll. « Les Essais », 1935 [1844], 126 p.

Lapierre, René, *L'entretien du désespoir : essai sur l'affolement*, Montréal, Herbes Rouges, 2001, 106 p.

———, *L'atelier vide*, Montréal, Les Herbes Rouges, 2003, 150 p.

———, *Renversements: l'écriture-voix*, Montréal, Herbes Rouges, 2014, 161 p.

Le Breton, David, *Du silence*, Paris, Métailié, 1997, 268 p.

———, *Éclats de voix : une anthropologie des voix*, Paris, Métailié, coll. « Traversées », 2011, 267 p.

———, *Marcher : éloge des chemins et de la lenteur*, Paris, Métailié, 2012, 166 p.

- Lipovetski, Gilles, *L'ère du vide : essais sur l'individualisme contemporain*, Paris, Gallimard, coll. « Folio/Essais », 2009 [1983], 327 p.
- Menke, Christoph, *La souveraineté de l'art : l'expérience esthétique après Adorno et Derrida*, traduction de Pierre Rusch, Armand Colin, coll. Théories, 1993 [1989], 309 p.
- Merleau-Ponty, Maurice, *Phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 2008 [1945], 537 p.
- Morin, Edgar et Pistoletto, Michelangelo, *Impliquons-nous : dialogue pour le siècle*, Arles, Actes Sud, 2015, 93 p.
- Nancy, Jean-Luc, *À l'écoute*, Paris, Galilée, coll. « La philosophie en effet », 2002, 85 p.
- Novarina, Valère, *Devant la parole*, Paris, P.O.L., 1999, 181 p.
- Ouellet, Pierre, *L'esprit migrateur : essai sur le non-sens commun*, Montréal, VLB, 2005, 205 p.
- Py, Olivier, *Cultivez votre tempête : de l'art, de l'éducation, du politique, de l'universalisme*, Arles, Actes Sud, 2012, 78 p.
- Rivard, Yvon, *Une idée simple*, Montréal, Boréal, coll. « Papiers collés », 2010, 241 p.
- Sartre, Jean-Paul, *Qu'est-ce que la littérature ?*, Paris, Gallimard, coll. « Folio/Essais », 2003 [1948], 307 p.
- Tomatis, Alfred, *L'oreille et le langage*, Paris, Seuil, 1963, 185 p.
- , *Vers l'écoute humaine. Tome 1*, Paris, ESF, 1974, 170 p.
- Warren, Louise, *La vie flottante : une pensée de la création*, Montréal, Noroît, 2015, 160 p.
- White, Kenneth, *Le Plateau de l'Albatros*, Paris, Grasset, 1994, 362 p.
- Wunenburger, Jean-Jacques, *L'imagination géopoïétique : espace, images, sens*, Paris, Mimésis, 2016, 280 p.

Articles de périodiques ou extraits d'ouvrages

Angelino, Lucia, « L'a priori du corps chez Merleau-Ponty », *Revue internationale de philosophie*, 2008/2, n° 244, pp. 167-187, en ligne, < [www.cairn.info/revue-internationale-de-philosophie-2008-2-page-167.htm](http://www.cairn.info/revue-internationale-de-philosophie-2008-2-page-167.htm) >, consulté le 12 mars 2018.

Barthes, Roland, « Écoute », dans *L'Obvie et l'Obtus*, Paris, Seuil, 1982, p. 217-230.

Blanc, Nathalie, et al., « Littérature et écologie : vers une écopoétique », *Écologie & politique*, n° 36, 2008, p.1-12, en ligne, < [http://www.ecologie-et-politique.info/IMG/pdf/36\\_BLANC\\_PUGHE\\_CHARTIER.pdf](http://www.ecologie-et-politique.info/IMG/pdf/36_BLANC_PUGHE_CHARTIER.pdf) >, consulté le 16 février 2018.

Boivin, Aurélien, Lambert, Vincent C., « L'Apocalypse vue par un exégète historien : une entrevue avec Pierre-René Côté », *Québec français*, n° 165, 2012, p. 20-25.

Bouvet, Rachel, Marcil-Bergeron, Myriam, « Pour une approche géopoétique du récit de voyage », *Arborescences : revue d'études françaises*, n° 3, 2013, p. 4-23.

Dansereau, Pierre, « Les forces de la nature, les réponses de la culture », *Vie des Arts*, vol. 35, n° 141, 1990, p. 14-21.

Delfour, Jean-Jacques, « Du fondement de la distinction entre monologue et soliloque », *L'annuaire théâtral*, n° 28, automne 2000, p. 119-129.

Freud, Sigmund, « L'inquiétante étrangeté », dans *L'inquiétante étrangeté et autres essais*, Paris, Gallimard, coll. « Folio Essais », 1985, p. 211-263.

Gervais, Bertrand, « Manger le livre. Désémotisation et imaginaire de la fin », *Protée*, vol. 27, n° 3, 1999, p. 7-18.

———, « Un imaginaire de la fin cinématographique. Lecture croisée de *The Tree of Life* de Terence Malick et de *Melancholia* de Lars von Trier », *Frontières*, vol. 25, n° 2, 2013, p.109-120.

Hamel, Jean-François, « Tombeaux de l'enfance. Pour une prosopopée de la mémoire chez Émile Nelligan, Réjean Ducharme et Gaétan Soucy », *Globe*, n° 41, 2001, p. 93-118.

Larousse, « Écouter », *Dictionnaire Larousse*, Paris, en ligne, < <http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/%C3%A9couter/27702?q=%C3%A9couter#27553> >, consulté le 21 mars 2018.

Larousse, « Entendre », *Dictionnaire Larousse*, Paris, en ligne, < <http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/entendre/29878?q=entendre#29778> >, consulté le 21 mars 2018.

Lévy, Bertrand, « L’empreinte et le déchiffrement : Géopoétique et géographie humaniste », *Cahiers de géopoétique : Géographie de la culture : espace, existence, expression*, Éditions Zoé, Colloque de Nîmes, 1991, p. 27-34.

Patočka, Jan, « L’écrivain et son objet », dans *L’Écrivain, son "objet"*, Paris, P.O.L., 1990, p. 78 à 100.

Ravet, Jean-Claude, « La résistance, impératif de notre temps », *Relations*, n° 783, Mars-Avril 2016, p. 15-16.

St-Pierre, Marielle, « Forme et altérité dans l’esthétique de Theodor Adorno », dans *Le travail de la forme, XYZ*, Montréal, 1995, p. 9-32.

Turcotte, Élise, « Écrire », dans *Autobiographie de l’esprit : écrits sauvages et domestiques*, Montréal, La Mèche, 2017, p. 9-66.

Velay, Serge, « Défaire l’hexagone », *Cahiers de géopoétique : Géographie de la culture : espace, existence, expression*, Éditions Zoé, Colloque de Nîmes, 1991 p. 9-17.

Vidal, Jean-Pierre, « "Moi seule en être cause..." Le sujet exacerbé et son désir d’apocalypse », *Protée*, vol. 27, n° 3, 1999, p. 45-55.

White, Kenneth, « Le grand champ de la géopoétique », *Institut international de géopoétique*, en ligne, < <http://www.institut-geopoetique.org/fr/textes-fondateurs/8-le-grand-champ-de-la-geopoetique> >, consulté le 15 janvier 2018.

Ziethen, Antje, « La littérature et l’espace », *Arborescences : revue d’études françaises*, n° 3, 2013, en ligne, < <https://www.erudit.org/fr/revues/arbo/2013-n3-arbo0733/1017363ar/> >, consulté le 14 juillet 2016.

Zourabichvili, François, « Qu’est-ce qu’un devenir pour Gilles Deleuze? », *Horlieu*, Conférence prononcée à Horlieu (Lyon) le 27 mars 1997, en ligne, < <http://horlieu-editions.com/brochures/zourabichvili-qu-est-ce-qu-un-devenir-pour-gilles-deleuze.pdf> >, consulté le 4 août 2016.

### Œuvres de fiction

Acquelin, José, *Anarchie de la lumière*, Montréal, Éditions du Passage, 2014, 74 p.

Archibald, Samuel, *Arvida : histoires*, Montréal, Boréal, 2014, 312 p.

Carver, Raymond, *Les vitamines du bonheur*, Paris, Éditions de l’Olivier, 2010 [1983], 253 p.

Cortázar, Julio, *Tous les feux le feu*, Paris, Gallimard, 2004 [1970], 188 p.

———, *Fin d'un jeu*, Paris, Gallimard, 2004 [1993], 208 p.

Hébert, Anne, *Les fous de Bassan*, Montréal, Éditions du Seuil, 1982, 249 p.

Soucy, Gaétan, *La petite fille qui aimait trop les allumettes*, Montréal, Boréal, 2000 [1998], 180 p.

Tremblay, Lise, *La héronnière*, Montréal, Leméac, 2015, 115 p.

Trudel, Sylvain, *Du mercure sous la langue*, Paris, 10-18, 2005, 124 p.

———, *La mer de la tranquillité*, Montréal, Les Allusifs, 2007, 206 p.

Volodine, Antoine, *Des anges mineurs*, Paris, Points, 1999, 218 p.

#### Ouvrages portant sur la crise écologique

Chansigaud, Valérie, *La nature à l'épreuve de l'homme*, Delachaux et Niestlé, Paris, 2015, 239 p.

Kolbert, Elizabeth, *La 6<sup>e</sup> extinction : comment l'homme détruit la vie*, Laval, Guy St-Jean, 2015, 400 p.

Hanington, Ian, Suzuki, David, *Halte à la surchauffe ! Des solutions à la crise du climat*, Montréal, Boréal, 2017, 322 p.

#### Documentaires cinématographiques portant sur la crise écologique

Arthus-Bertrand, Yan, *Home*, France, 2009, 90 min.

Dion, Cyril, Laurent, Mélanie, *Demain*, France, 2015, 118 min.

Guggenheim, Davis, *An Inconvenient Truth*, États-Unis, 2006, 96 min.

Stevens, Fisher, *Before The Flood*, États-Unis, 2016, 96 min.

Dossier d'accompagnement du volet création (articles de presse et articles scientifiques)

Arboquebecium, « Orme d'Amérique », *Arboquebecium*, en ligne, < <http://www.arboquebecium.com/fr/arbres-du-quebec/arbres-indigenes/orme-d-amerique/> >, consulté le 15 septembre 2017.

Associated Press, « Après une année meurtrière, la baleine noire pourrait disparaître », Montréal, *La Presse*, 10 décembre 2017, en ligne, < <http://www.lapresse.ca/environnement/201712/10/01-5146591-apres-une-annee-meurtriere-la-baleine-noire-pourrait-disparaitre.php> >, consulté le 11 décembre 2017.

Beauchesne, Léa, « Les changements climatiques bouleversent la baleine noire », *Radio-Canada*, 4 octobre 2017, < <https://ici.radio-canada.ca/nouvelle/1059642/changements-climatiques-bouleverse-baleine-noire-nefastes-zooplankton-reproduction-baisse-golfe-st-laurent> >, consulté le 12 novembre 2017.

Bérubé, Joane, « Des morceaux de la route 132 emportés par la vague », *Ici Radio-Canada*, 16 décembre 2016, en ligne, < <https://ici.radio-canada.ca/nouvelle/1006359/route-de-132-gaspésie-marsoui-lamartre-mont-louis-sainte-anne-des-monts-haute-gaspésie> >, consulté le 12 novembre 2017.

Davie, Emma, « Right whales could be 20 years away from certain extinction, scientists say », Canada, *CBC*, 23 octobre 2017, en ligne, < <http://www.cbc.ca/news/canada/nova-scotia/right-whales-extinction-scientists-1.4366568> >, consulté le 12 novembre 2017.

Fraser, Elizabeth, « 16th North Atlantic right whale found dead off Cape Cod », Canada, *CBC*, 24 octobre 2017, en ligne, < <http://www.cbc.ca/news/canada/new-brunswick/right-whale-dead-international-fund-animal-welfare-1.4368578> >, consulté le 12 novembre 2017.

Haroun, Thierry, « La Gaspésie frappée par l'érosion des côtes », Montréal, *Le Devoir*, 6 octobre 2017, en ligne, < <https://media2.ledevoir.com/societe/environnement/509746/elections-municipales-la-gaspésie-eventree-par-l-erosion-des-cotes> >, consulté le 23 octobre 2017.

Ici Radio-Canada, « Inondations Printemps 2017 », *Ici Radio-Canada*, 2017, en ligne, < <https://ici.radio-canada.ca/sujet/inondations-printemps-2017> >, consulté le 2 octobre 2017.

Lévesque, Lia, « Inondations : le sommet est atteint ; 1520 évacués, dit le ministre Coiteux », *Huffington Post*, Québec, 8 mai 2017, en ligne, < [https://quebec.huffingtonpost.ca/2017/05/08/inondations-quebec-eau\\_n\\_16488244.html](https://quebec.huffingtonpost.ca/2017/05/08/inondations-quebec-eau_n_16488244.html) >, consulté le 2 octobre 2017.

Larousse, « Baleine », *Encyclopédie Larousse*, en ligne, < <http://www.larousse.fr/encyclopedie/vie-sauvage/baleine/178164> >, consulté le 2 novembre 2017.

Lewis, Danny, « Hundreds of Right Whales Are Returning to Cape Cod », *Smithsonian*, 15 mars 2016, en ligne, < <https://www.smithsonianmag.com/smart-news/hundreds-right-whales-are-returning-cape-cod-180958406/> >, consulté le 12 novembre 2017.

Ministère des Forêts, de la Faune et des Parcs, « Maladie hollandaise de l'orme », *Ministère des Forêts, de la Faune et des Parcs*, en ligne, < <https://www.mffp.gouv.qc.ca/forets/fimaq/insectes/fimaq-insectes-maladies-hollandaise.jsp> >, consulté le 15 septembre 2017.

Munro, Melissa, « Couplet, 1991-2017 », *Fondation Sierra Club Canada*, 18 août 2017, en ligne, < <http://www.sierraclub.ca/en/Couplet-1991-2017%20--Summer17> >, consulté le 12 novembre 2017.

Le site officiel du Mont-Royal, « L'orme d'Amérique », en ligne, < <http://ville.montreal.qc.ca/siteofficieldumontroyal/vegetal-indigene/orme-amerique> >, consulté le 15 septembre 2017.

Ressources naturelles Canada, « Maladie hollandaise de l'orme », Ministère des ressources naturelles du Canada, 4 août 2015, en ligne, < <https://aimfc.rncan.gc.ca/fr/maladies/fiche/10> >, consulté le 15 septembre 2017.

Zizek, Slavoj, « Trier, manger bio, prendre son vélo ... ce n'est pas comme ça qu'on sauvera la planète », *Nouvel obs*, 1<sup>er</sup> janvier 2017, en ligne, < <https://bibliobs.nouvelobs.com/idees/20161229.OBS3181/trier-manger-bio-prendre-son-velo-ce-n-est-pas-comme-ca-qu-on-sauvera-la-planete.html> >, consulté le 12 septembre 2017.